

# Les Amants de Venise

George Sand et Musset

Charles Maurras

1926

Édition électronique réalisée par  
Maurras.net  
et  
l'Association des Amis  
de la Maison du Chemin de Paradis.

— 2013 —

Certains droits réservés  
merci de consulter  
[www.maurras.net](http://www.maurras.net)  
pour plus de précisions.

Je n'ai qu'à me consulter sur ce que je veux faire : tout ce que je sens être bien est bien, tout ce que je sens être mal est mal ; le meilleur des casuistes est la conscience.

... La conscience ne trompe jamais, elle est le vrai guide de l'homme ; elle est à l'âme ce que l'instinct est au corps ; qui la suit obéit à la nature et ne craint point de s'égarer.

... Conscience ! conscience ! instinct divin ; immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge tranquille du bien et du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu.

Jean-Jacques ROUSSEAU

*(Profession de foi du vicaire savoyard).*

Émanée d'un père stupide et anarchique, cette jeune dame croit et dit que la vie n'a jamais besoin d'être systématiquement réglée et que le sentiment suffit pour nous conduire.

Auguste COMTE

(XC<sup>e</sup> Lettre au D<sup>r</sup> Audiffrend, 26 Aristote 69).



# Introduction

Les amours de M<sup>me</sup> Sand et d'Alfred de Musset ont tenté souvent l'analyse. Il n'est que les esprits chez lesquels le scrupule tient lieu de contenance pour boudier à l'étude de sentiments aussi connus et presque aussi fameux que ceux de Didon et d'Énée. Ni l'histoire ni la critique n'ont pris garde aux conseils de fausse discrétion. Des documents révélateurs ont ramené de ce côté l'attention générale et, depuis six ans<sup>1</sup>, les Mariéton, les Cabanès, les Clouard, les Fontana, les Lumbroso ont dissipé toutes les incertitudes de fait. Mais, les faits établis, ces chercheurs heureux ou habiles ont négligé d'en faire voir le sens.

Qui était-il ? Qui était-elle ? Qu'étaient-ils l'un pour l'autre ? Où les témoignages nouveaux ne répondent pas, il est facile d'évoquer d'autres témoins : les *Nuits*, la *Confession d'un enfant du siècle*, les *Lettres d'un voyageur*. Que ces livres parus sous le règne de Louis-Philippe soient un peu démodés, cela est possible. Je n'ai pas eu à me donner la peine de les relire. Dans ma province, de mon temps, c'est-à-dire entre 1875 et 1880, on ne quittait pas son collège sans savoir tout cela par cœur. De ces textes restés vivants dans la mémoire et qui se composaient, sans que j'y prisse garde, au fur et à mesure que les inédits paraissaient, est né ce petit livre qui devrait paraître anonyme, car j'en fus moins l'auteur que le théâtre et le sujet. La cruelle aventure s'est rejouée sur une scène intérieure ; je publie le compte rendu des représentations.

On ne trouvera pas ici un seul fait qui ne soit connu ; si l'explication que j'en donne semble nouvelle, c'est par l'effet de la paresse des écrivains qui m'ont précédé ou de leurs lecteurs. Elle découle des données. Fidèle à un précepte de la rhétorique classique, j'ai cherché le secret des événements

---

1. Notre texte pour *Les Amants de Venise* est celui de l'édition Flammarion en 1926. Cette édition comporte une note introductive ainsi conçue : « La présente réimpression, établie depuis le texte de la plus récente édition, a été revue et corrigée par l'auteur. » Comme Maurras le précise en note à cette introduction, « depuis six ans » se réfère à 1898, le texte ayant été « écrit en 1902 », date de la première édition des *Amants de Venise*. Certaines notes des appendices faisant référence à la pagination du texte ont été modifiées par nos soins. (N. D. É.)

dans les cœurs. La réflexion, la rêverie sont les deux muses de l'histoire, nulle archive ne les remplace. Elles seules découvriront ce qui manqua à George et à Alfred, ou ce que ces amants ont possédé de trop pour réussir l'ouvrage de leur félicité.

Mais la découverte de ces excès ou de ces lacunes dans les deux âmes en élargit l'étude. Le grand souci du philosophe et du politique français est aujourd'hui de mettre fin à ce qui subsiste ou renaît de la maladie romantique. Il faut donc la connaître. La vie et l'œuvre d'un Chateaubriand, la vie et l'œuvre d'un Michelet<sup>2</sup>, vues d'un peu près, nous montrent comment les romantiques ont subi dans leur volonté le désordre de leur pensée. La liaison de M<sup>me</sup> Sand et d'Alfred de Musset éclaire un sujet plus profond, puisqu'elle nous fait entrevoir quelle était, chez les romantiques, la manière de concevoir l'amour et même d'aimer.

Alfred et George étaient nés en un mauvais temps, en un temps de fous et de folles, d'ailleurs empoisonné par le sang et par la pensée de l'étranger. Eux-mêmes, ils étaient ce temps, ils le figuraient à la lettre. Enfant du siècle, comme ils disaient, cette génération devait abuser de son cœur. L'un ne se fait qu'à l'amour et l'autre ne croyait qu'aux âpres beautés de l'orgueil. Ils méprisèrent donc les vivants mécanismes par lesquels la tradition du genre humain, fermement définie chez les peuples civilisés, a tempéré l'orgueil et enchaîné l'amour. Ils démontèrent tous les freins. Ils subirent l'un après l'autre ces nécessités naturelles qui tourmentent quiconque fait retour à nos éléments primitifs et ils vérifièrent à quel point la nature est plus malicieuse et plus cruelle dans ses vengeances que la société.

Qu'y pouvait le génie ? Il n'était pas à la portée du génie de rendre les esprits élémentaires moins féroces, ou moins aveugles. Le génie accusa avec magnificence les caractères successifs du double supplice. Il les mit en pleine clarté. La cruauté de ces passions et leur extravagance feront peut-être, pour un sage professeur de morale, des tableaux de quelque ironie. Madame Sand en avait bien le sentiment, elle y répondait d'avance. « Tout cela, vois-tu, disait-elle à son ami, c'est un jeu que nous jouons, mais notre cœur et notre vie servent d'enjeux, et cela n'est pas tout aussi plaisant que cela en a l'air ». Le plus faible des deux amants y fut brisé. Celle qui survécut ne pouvait s'empêcher d'y rêver au-delà de la cinquantaine.

Leur double fin presque également pathétique aurait dû terminer cette vénérable querelle des sandistes et des mussettistes, à laquelle reviennent toujours avec bonheur nos Gaulois affamés de guerre civile. Est-il nécessaire

---

2. J'ai tenté cette première étude dans *Trois Idées politiques, Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve*. Paris, Champion, 1898.

de dire que le sandisme est aussi étranger que le mussettisme à cet examen ? *Oh ! vous admirez cette femme*, me disait en grondant une cruelle ennemie de Madame Sand. *Ah ! vous le défendez*, m'ont écrit des anti-mussettistes farouches. Admirons-les et défendons-les tous les deux. M. Émile Aucante a juré sur l'honneur que l'on découvrirait dans la correspondance de M<sup>me</sup> Sand le témoignage, écrit « de la main de Musset », que George « ne l'a point trahi ». M. Émile Aucante n'a pas prêté de faux serment. Mais il faut savoir expliquer son témoignage, qui est loin de contredire celui du docteur Cabanès, de la famille Pagello, de M. Paul Mariéton, en apparence fort contraire.

Comme dans l'infini, tout s'explique et se réconcilie dans l'absurde. Et cette histoire n'a rien à voir avec la raison.



Première partie

PERSONNAGES

Elle — Lui — Eux  
Le médecin de Venise



# Elle

On ne peut refuser à madame Sand<sup>3</sup> une place éminente entre les premiers écrivains de son âge et de son école ; il n'est pas impossible que la postérité détache de son fatras bien des pages belles et pures. Un ami dans le goût de qui j'ai confiance l'a relue en ces derniers temps ; nous serions surpris, me dit-il, de la fraîcheur, de la netteté, de la force de son langage. J'ai fait la même expérience, qui a tourné un peu moins bien. La déclamation, les longueurs, le mensonge fondamental des caractères et la fausseté des passions m'ont, de page en page, brisé. Pour me distraire de la fatigue du livre, je n'avais qu'un recours, c'était de songer à l'auteur. Mais, en vérité, le beau monstre !

## I

George avait l'âme grande, généreuse et hospitalière ; c'est-à-dire presque incapable du sentiment que le commun des hommes appelle l'amour. Deux sortes de personnes semblent, en effet, devoir être impropres à l'amour, les premières faute de sensibilité, les secondes par un excès de ce don de sentir et de suivre le sentiment.

George a passé sa vie à tout éprouver par son cœur. Elle aimait, pour mieux dire, elle préférait tout le monde, sans en excepter ni les bêtes ni les choses. Elle avait au sublime le pouvoir de s'abandonner avec furie à tout prenant, à tout venant, rustre, dieu, système, paysage. La merveille était de se multiplier de la sorte et de rester entière dans chacun de ses travaux et de ses plaisirs.

---

3. On sait que le nom de George Sand (1804–1876) est un pseudonyme emprunté à Jules Sandeau. Née Aurore Dupin, elle avait épousé le baron Dudevant en 1822 et l'avait à peu près quitté en janvier 1831. La séparation définitive n'eut lieu que vers 1836.

Alfred de Musset était né en 1810. Il est mort en 1857. Ils se rencontrèrent au commencement de l'été 1833.

Dispersée, mais non divisée, il semble qu'elle ait dû vivre en un tourbillon. Elle y restait fort calme. Ses lettres, celles mêmes dont le tour paraît exalté, laissent voir une paix profonde. Rarement la passion s'y exprime pure. Elle pense ses sentiments et, comme elle pense fort mal, elle les gâte. À parler amoureusement de l'infinité des choses humaines, M<sup>me</sup> Sand néglige de parler ainsi de l'amour.

Elle a, de temps en temps, un cri large, une haute plainte. On la connaît mal si on la jugeait là-dessus : « Je ne t'aime plus mais je t'adore toujours. Je ne veux plus de toi, mais je ne peux plus m'en passer... Mon seul amour, ma vie, mes entrailles, mon frère, mon sang, allez-vous-en, mais tuez-moi en partant. » Tout cela n'est pas du ton naturel de George et l'on verra quelle suite d'événements, dont quelques-uns assez étrangers à l'amour, l'ont conduite à ces frénésies. La vraie George est celle qui écrivait après l'horrible séparation de Venise : « Ah ! qui te soignera et *qui soigneraï-je ?* » George ne souffrait que d'une Immense charité sans emploi. Après la rupture avec le poète, elle eut une assez forte crise de foie ; mais, nous dit M<sup>me</sup> Arvède Barine<sup>4</sup>, cette crise passée, elle « en vint vite à l'indifférence ».

## II

« Rétrécis ton cœur, mon grand George, tu en as trop pour une poitrine humaine. » On entend aujourd'hui quel était le sens de cette parole que lui jetait Musset dans une heure de clairvoyance. Justement le grand George n'était d'humeur à rien rétrécir. Ce qu'il lui fallait, c'était tout. Mais il le lui fallait véritablement, et personne ne savait mieux ce qu'elle voulait dire quand elle réclamait, sans précision ni cesse, du champ, de l'aise, de la vie, ou déclamaient en termes vagues contre les conventions, les limitations et les chaînes. Le rôle de la démagogue est presque toujours emprunté. Mais celle-ci était sincère, c'était bien sa nature qu'exprimaient ses protestations.

Le sang de George était le plus mêlé qui fût au monde. Les classes et les races diverses s'y contrariaient. Elle comptait parmi ses ascendants un roi de Pologne<sup>5</sup>, une danseuse de l'Opéra et un teneur d'estaminet. Elle était la petite cousine de Louis XVI et d'un maître oiselier du faubourg Saint-Antoine. S'il n'est pas facile d'imaginer ce que put être, à la fin du dix-huitième siècle,

4. *Alfred de Musset*, par Arvède Barine, Hachette.

5. Par Aurore de Königsmarck. Sans doute des mêmes Königsmarck qui avaient fourni, au dix-septième siècle, le reître enrôlé par Venise tout exprès pour lancer sur l'Acropole d'Athènes une bombe fameuse qui éventa le Parthénon. Ce sont les harmonies de l'histoire du monde [1916].

un plébéien artiste de la bonne ville de Paris, on connaît du moins la grossièreté de l'aristocratie du nord de l'Europe vers la même époque : ces électeurs de Saxe dont les aïeux avaient été protecteurs de Luther, affreux soudards ivrognes et d'une luxure sans grâce ! Auguste eut bien trois cents bâtards. Son fils, le maréchal de Saxe (Maurice-Arminius), n'aimait rien tant que le beurre rance et tous ses autres goûts étaient à l'avenant, au témoignage de sa petite-fille.

De cette race impolie et forte, George tenait quelques grands traits de son caractère physique, la brutalité de la vie, l'audace impudente à la vivre, et je ne sais quoi de glouton dans le mouvement du désir. Sa biographie bien écrite pourrait servir d'évangile à nos libertaires dont elle a devancé les murmures et les révoltes. M. Lemaitre a fort bien dit qu'Ibsen et Tolstoï ont hérité les vieux thèmes de notre George, mais il faut convenir que celle-ci leur appartient par ce qu'elle a de slave et de gothique dans le sang. Ces barbares n'ont fait que reprendre un peu de leur bien chez la romantique française.

### III

Telle étant la nature de George, une autre cause l'eût empêchée de rien céder ni sacrifier de son cœur. Cette pupille de Rousseau voulait unir aux ivresses de la nature un magnifique enthousiasme pour la vertu.

Assez fière de l'hérédité protestante qui lui venait d'Auguste II, elle se tenait, du haut de sa tête, pour une nature sacrée. Non comme femme, ni comme belle femme, ni comme jeune femme, ni comme femme de génie. Son sexe, son génie, sa beauté, sa jeunesse, ne lui paraissaient que des dons accidentels et secondaires, théoriquement méprisables : elle s'était sacrée dans son essence même comme créature pensante, comme chose morale pourvue du sentiment de ses droits et de ses devoirs. Maintenir la parfaite intégrité de sa personne, c'était pour George le devoir et le droit ; c'était cette vertu qu'elle définissait par la rigueur du caractère, la mâle unité du langage et la vérité de la vie.

Ces grands mots ne la défendirent d'aucune faiblesse ni d'aucun mensonge de femme. Mais elle tenait religieusement à leur lettre : si son naturel lui ôtait tous les moyens de vivre en matrone romaine, elle parla souvent ainsi et n'admira ni n'estima que les hommes nés stoïciens. Sérieusement, je crois. En amitié, on nous la montre comme un très honnête garçon. Vieille femme, ce fut le modèle de la bonté.

Le stoïcisme du langage est très commode, il confère au moindre caprice un « prix infini ». George nommait son bon plaisir inspiration ou fatalité. Plus court, elle le nommait Dieu, ce Dieu de Kant et de Rousseau qui dogmatise au fond d'une conscience sincère. « Dans George Sand, observe avec malice un vénérable philosophe, M. Pierre Laffitte, quand les dames veulent doucement céder, Dieu est toujours là pour faciliter l'affaire<sup>6</sup>. » Cette bonne pièce de Louise Collet avait écrit par allusion directe aux livres de M<sup>me</sup> Sand : « Si les héroïnes des romans modernes sont si ennuyeuses et, à mon avis, si immorales, c'est qu'à propos d'amour elles parlent de Dieu ou de maternité. »

Ces héroïnes savent se tromper elles-mêmes avec beaucoup d'art. Rien de divertissant ni d'agréable qu'elles ne prétendent accomplir religieusement et par obligation, le catéchisme du moment servant ainsi de couverture à leur intérêt du moment. Elles ont le génie d'amalgamer à l'idée la plus générale des plaisirs très particuliers. Mais les personnages féminins de M<sup>me</sup> Sand ne font guère que répéter et mettre en formules son procédé. *L'Histoire de ma vie* porte la devise à laquelle toutes les filles de son imagination ont également aspiré : « Charité envers les autres, dignité envers soi-même, sincérité envers Dieu. »

Dans un être sans passions, la charité, la dignité et la sincérité peuvent vivre d'accord, faute de trouver même l'occasion d'un conflit. Et l'accord n'est pas impossible chez telles natures ardentes, quand une forte discipline religieuse ou morale les a tenues longtemps en respect, car l'idée de Dieu, même la simple idée du Bien s'y traduit par des habitudes souvent héréditaires, en tout cas fort anciennes, d'une vive efficacité. Le Dieu de George était l'esclave et non le maître de ce cœur turbulent. Il dut donc arriver que le souci de sa dignité personnelle lui fit quelquefois oublier le précepte de charité jusqu'au point de la rendre plus que dure et presque cruelle.

Quant à la sincérité devant Dieu, ce beau souci, tournant à l'aigre, n'a-t-il jamais nui à la dignité de George aussi bien qu'à sa charité? Le sentiment certain d'être justifié au ciel laisse commettre sur la terre plus d'une iniquité.

## IV

Voilà l'erreur née d'une espèce de mensonge qui défigure George Sand. Ce n'est qu'en essayant de se formuler une loi, loi qui se trouvait être fausse,

---

6. Lettre à M. Anatole France en tête de l'édition de *La Princesse de Clèves*, Paris, Conquet, 1889.

qu'elle fut réduite à quitter son état d'innocence et connut les deux termes du Péché et de la Vertu.

Païen avec franchise, purement sensuel, répandu hors de ce barrage de déisme hypocrite, son souvenir serait imprégné d'un grand charme. La bonne George, ainsi que quelques-uns l'appellent, recevrait ce nom de nous tous. Quelle fine légende que la suite de ses amours, de ses voyages de ses danses, car elle dansa fort longtemps. On lui dédierait, comme aux princesses des deux Renaissances, le culte souriant que nos Anciens portaient aux faunesses et aux naïades. On diviniserait tout ce qui a été d'elle, en mémoire de ce beau don qu'elle avait de jouir de toutes les choses physiques, et l'on rappellerait qu'elle y joignit même un désir de les comprendre et d'avancer dans leur secret. On évoquerait son envie de ne rester, de cœur, de corps ni de pensée, étrangère à rien de vivant et comment, mal organisée pour les sciences, elle s'y appliqua avec un zèle digne d'Hypathie et de Novella.

Du moins donnons-nous le plaisir de la regarder dans ce jour qui lui est favorable.

Voir, respirer, toucher les fleurs ne lui suffisait pas, elle en avait cherché les noms et les propriétés dans les livres de botanique. Grande regardeuse d'étoiles (il y a dans son œuvre des « Nuits » en prose qui valent pour la magnificence, sinon pour la tendre passion, les *Nuits* rimées de son ami,) elle conservait en bon ordre dans sa tête la nomenclature des cieux.

« Savante ! » lui disait Musset en l'admirant, avec une pointe de raillerie.

Cette fois Musset se trompait. Même devenue astronome, George n'eut rien d'une savante. Elle était simplement égale à la Nature dont son heureux esprit reflétait la course limpide.

## V

Dans la vie d'une femme ainsi faite, les hommes devaient se suivre à peu près comme ils se succèdent dans le mouvement du Grand Tout. Éphémères instants, secondes fugitives, bulles de l'écume infinie.

À demi-siècle de distance, elle paraît la Bonne Hélène du monde des lettres d'alors. À peine deux ou trois courtisans furent-ils trouvés impossibles. Encore savait-elle tirer de ses amants déçus ou remerciés des amis certains, d'étroits familiers et de bons gardiens qui, pareils à ce pauvre Planche, se consolait de la passade dont elle les faisait témoins, en se disant non sans raison que cela aurait une fin. Oh ! cela finissait, mais afin de recommencer.

Planche disparut sans en avoir vu le terme. Elle demandait à l'amour, ou plutôt à l'homme choisi par son amour, le suc de sa propre pensée, la substance de l'œuvre qu'elle désirait enfanter.

George aimait comme elle eût regardé en voyage la teinte d'un beau ciel, la grâce d'un ruisseau, le puissant désordre d'une forêt ; c'était un nouveau coin du voile universel qui se soulevait à ses yeux. Elle y venait pour son profit presque autant que pour son plaisir.

Quant aux favorisés, ils ne pouvaient songer sans un étonnement qui les rendait presque stupides à l'extrême égalité d'âme dont elle s'employait à faire leur bonheur. Froide ? Il paraît que non. Mais un mot très formel d'une de ses lettres à Musset laisse voir que cette femme si charitable n'excella point dans l'art de rendre ses amants heureux. Elle respirait l'indifférence supérieure. On se rend compte de ce qu'elle pensa sur ce point, en relisant dans les *Lettres d'un voyageur*, cette allégorie de la barque où sont assemblés ses amis, tous beaux, tous jeunes, tous amants. « La barque est grande, et elle est pleine. *Ils ne sont pas divisés par couples*, ils vont pêle-mêle sans se choisir, et semblent s'aimer tous également d'un amour tout divin. » Laissons, s'il vous plaît, le divin.

Ayant quitté M. Dudevant pour vivre à Paris, elle sortait des bras de Sandeau et de Mérimée quand elle connut Alfred de Musset. Quel que fût l'ami du moment, elle sauta du lit pour se mettre à écrire. L'anecdote est connue. Il lui arriva une nuit de terminer un roman et d'en commencer un nouveau, sans autre répit que le temps de sceller le volume et de l'adresser à Buloz, peut-être de rouler une légère cigarette. Était-ce aux beaux soirs de Musset ? L'amant se morfondait à la rappeler près de lui. Il perdait sa peine et sa voix.

## VI

On s'accorde à noter qu'elle était sotte en conversation, parlait mal et n'écoutait guère et que son regard décelait la songeuse stupidité d'une bonne génisse. Mais elle s'imposait cette réserve et ce silence. Où la grande prodigue aurait-elle amassé son trésor sans ces heures de parfaite placidité ? Une éloquence naturelle, une éloquence de sirène (le mot est de M<sup>me</sup> Musset la mère) lui remontait au besoin de la plume aux lèvres : sa personne un peu lourde, sa physionomie de dormeuse éveillée, son regard vague, s'animaient, domptaient l'attention et prenaient de force l'amour. Le rhéteur fascinant qui revit encore pour nous dans quelques pages faisait alors sentir de vive

voix son pouvoir.

Cette verve d'un beau génie éclatait dans les yeux de George : beaux yeux qui persistèrent jusque dans sa vieillesse, sombres, profonds, percés de deux prunelles mates d'un « noir doux », comme elle disait, parfois noyés avec langueur d'une sorte de fluide ambré. Celui qui en avait éprouvé la puissance en était, difficilement délivré. Près de vingt ans plus tard, Musset les revoyait encore, éclatants et fugitifs comme des flambeaux, entre les sapins qu'il avait traversés autrefois dans les trances de sa douleur.

Vers 1833, ces yeux impérissables vivaient dans un teint chaud et foncé à reflets de bronze. Cette couleur de fauve fit le premier éblouissement de Musset. Il crut voir le portrait vivant de la Rosina de *Mardoche*, telle qu'il l'avait esquissée deux années plus tôt :

... Un peu brillée à ces soleils de plomb  
Qui font dormir le pâtre à l'ombre du sillon,  
Une lèvre à la turque et sous un col de cygne,  
Un sein vierge et doré comme une jeune vigne.

Il ne put s'empêcher d'en parler le soir à son frère.

Ce teint, ces yeux couleur de fièvre, lui promettaient un beau et rude tempérament d'amoureuse. Il ignorait que chez plus d'une la passion ne peut se concentrer en un même objet, mais s'élanche comme la prière du panthéiste au-devant de tous les êtres de l'univers.



# Lui

Il ne m'est pas possible de parler d'Alfred de Musset sans mentionner d'abord, pour en tenir compte dans tous les cas, l'espèce de folie qui le marquait depuis l'enfance la plus tendre. Né inquiet, visionnaire, un peu maniaque, sujet à des crises d'épilepsie<sup>7</sup>, mais devenu alcoolique à l'âge de vingt ans, le poète sentait qu'une imagination exaltée et des nerfs malades composaient le meilleur de son charme et tout son génie. Ses chansons vantent sa folie comme le premier bien de sa magnifique jeunesse. Il ne cessa jamais de l'observer et d'en tirer de beaux effets. Ce mélange d'hypocondrie et de poésie l'accompagna jusqu'à la fin. On lui a vu rimer, peu de temps avant de mourir, les symptômes qui l'inquiétaient :

Et dès que je veux faire un pas sur terre  
Je sens tout à coup s'arrêter mon cœur<sup>8</sup>.

## I

Le temps qu'il fut poète ne ressemble point mal à quelque transport au cerveau qu'il se fût donné vers la dix-huitième année et qui eût cessé vers la trente-troisième. Encore ce génie ne fut-il jamais bien constant. Le dieu lui venait par secousses. S'il trouvait à portée une plume et de l'encre et qu'il n'eût pas horreur d'en user, c'était le moment des beaux vers, sinon celui des sièges ou des verres brisés, des querelles, des larmes, des hallucinations.

Qui sortait avec lui n'était pas assuré de ne point le voir tomber tout à coup dans une extase, ou délirer passionnément en criant à la lune, ou se

---

7. M. Paul Mariéton, dans son intéressante monographie d'*Une histoire d'amour* (Paris, Ollendorff), contesta ce détail important ; il le conteste sur le témoignage de M<sup>me</sup> Lardin de Musset, sœur du poète, à laquelle il doit la connaissance ou la communication de curieux documents ; il dit pourtant de son héros : « *Son inégalité de caractère due à des nerfs malades...* »

8. *L'Heure de ma mort.* (N. D. É.)

rouler l'écume aux lèvres sur la chaussée. L'image fantastique par laquelle les jeunes Français, à l'âge où l'on aime Musset, se représentent leur poète et, par extension, tout poète n'est donc pas d'une radicale fausseté. On a le droit de se représenter Musset d'après cette image. Sans torturer le sens des mots, la poésie signifia pour lui une démente mystérieuse et privilégiée. Tous les poètes, il est vrai, même Boileau qui parle de docte et sainte ivresse, en ont dit autant. Ils l'ont dit moins souvent, avec moins de chaleur, et d'un accent moins absolu. Toutes les fois qu'il arrive à ce sujet-là, Musset prend feu. Même dans le lyrisme, jusque dans l'ironie, on sent la gravité, le sérieux, la persuasion profonde de sa pensée. Il se consolait du sentiment de l'anomalie en prenant garde qu'elle était son meilleur démon.

Le jour où l'Hélicon m'entendra sermonner,  
Mon premier point sera qu'il faut déraisonner.

Celui qui ne sait pas quand la brise étouffée  
Murmure au fond des bois son tendre et long chagrin  
Sortir seul au hasard chantant quelque refrain,  
Plus fou qu'Ophélie de romarin coiffée,  
Plus étourdi qu'un page amoureux d'une fée  
Sur son chapeau cassé jouant du tambourin :

... Celui qui ne sait pas durant les nuits brûlantes,  
Qui font pâlir d'amour l'étoile de Vénus,  
Se lever en sursaut, sans raison, les pieds nus,  
Marcher, prier, pleurer des larmes ruisselantes  
Et devant l'infini joindre des mains tremblantes  
Le cœur plein de pitié pour des maux inconnus,  
Que celui-là rature et barbouille à son aise...

... Grand homme si l'on veut, mais poète non pas...<sup>9</sup>

Le premier vers des *Stances à Ninon* a été vécu et parlé avant d'être écrit. « Un matin, dit Paul de Musset dans la biographie de son frère, en marchant dans la rue de Buci, le visage soucieux, les yeux baissés, il rêvait au danger d'adresser à cette femme une déclaration d'amour par écrit. Tout à coup, il s'écria : *Si je vous le disais pourtant que je vous aime ?* Et, en relevant la tête, il se trouva en face d'un passant qui se mit à rire de cette exclamation. » C'était un bon alexandrin, qui lui en inspira cinquante autres.

Si je vous le disais, Ninon, que je vous aime,  
Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez<sup>10</sup> ?

9. Musset, *Poésies nouvelles, Après une lecture.* (N. D. É.)

10. Musset, *Poésies nouvelles, À Ninon I.* (N. D. É.)

Nous savons que la scène de la *Nuit de décembre* n'a presque rien d'imaginaire. Une nuit que George Sand courait avec lui la forêt de Fontainebleau, il bien vu glisser, sur les roches et sur le gazon, le fantôme vêtu de noir qui lui ressemblait comme un frère<sup>11</sup>. Il tirait tout son art de ses émotions personnelles, qui touchaient à la frénésie.

Mais, cette frénésie, il en restera le poète. Jules Tellier lui a justement appliqué les mots de Properce : *ardoris nostri magne poeta*<sup>12</sup> ! Peinture, lecture, musique, des excitations très diverses trouvaient également le chemin de son cœur et, quand son cœur battait comme il aimait à dire<sup>13</sup>, il écrivait sous la dictée. C'est la haute leçon que Dante tenait de Guittone et que Musset trouva dans les stances du *Purgatoire* :

*I' mi son un, che quando  
Amor spira, noto, e a quel modo  
Ch'e' ditta dentro vo significando*<sup>14</sup>.

De là, le tour supérieur du style dès qu'une émotion sincère le touche. Parmi les pauvretés et les incohérences, l'âme fait sentir le génie ; la vérité et la beauté des larmes gagnent le cœur. On entend s'élever un système de cris plaintifs et tendres, accordés avec infiniment de justesse et de sûreté. Musset, alors, c'est vous, c'est moi ; bête ou homme, tout ce qui souffre de l'antique plaie de l'amour.

---

11. Cette vision de septembre 1833 paraît lui être revenue. Une de ses lettres de l'hiver 1831–1835 mentionne, dit M<sup>me</sup> Arvède Barine, des visions qu'il vient d'avoir, « un monde fantastique où leurs deux spectres prenaient des formes étranges et avaient des conversations de rêve ». On lit aussi dans une lettre de George Sand à Pagello, citée par M. Paul Mariéton, cette allusion aux fantômes : « Une fois, il y a trois mois de cela, il a été comme fou toute une nuit, à la suite d'une grande inquiétude. Il voyait courir des fantômes autour de lui et criait de peur et d'horreur. »

12. Properce, I, 7, 21–14 :

*Tum me non humilem mirabere saepe poetam,  
Tunc ego Romanis praeferar ingeniis ;  
Nec poterunt iuvenes nostro reticere sepulcro :*  
« *Ardoris nostri magne poeta, iaces* ».

Soit : « Alors, cessant d'être à tes yeux un si mince poète, je serai souvent pour toi l'objet d'admiration, alors, de nos génies romains je serai mis au premier rang ; les jeunes gens devant ma tombe ne pourront s'empêcher de dire : “ Grand poète de nos amours incandescentes, te voici étendu dans la mort. ” » (N. D. É.)

13. À sa marraine, qui l'exhortait à faire des vers : « Envoyez-moi un battement de votre cœur, je vous le rendrai. »

14. Dante, *Purgatoire*, XXIV, 52–54 :

Soit : « Je suis un homme qui écris — Lorsque m'inspire Amour — Et qui m'exprime de la façon qu'il m'inspire en mon cœur. (N. D. É.)

Telles étaient les heures dans lesquelles la passion le transfigura. Il connut d'autres heures, où il rima tantôt d'insupportables badineries dans le goût de *Mardoche* ou des trois quarts de *Namouna*, tantôt sa jolie *Ballade à la lune*, les vers d'*À quoi rêvent les jeunes filles*, ses deux ou trois bonnes satires : choses délicates et légères dont la grâce, l'esprit et le naturel doivent nous faire réfléchir. N'y eut-il pas chez Alfred de Musset, mélangé à son génie et à sa folie, un esprit heureux, cultivé, et des plus ouverts, placé par l'éducation au-dessus de sa malade nature, bourgeois fils de bourgeois, Parisien fils de Parisiens, lettré à l'ancienne manière (celle de l'oncle Desherbiers), capable d'excellente critique, trop négligent pour surveiller ses propres défauts, mais éveillé sur ceux d'autrui, apte enfin à donner de bonnes leçons tant à Victor Hugo, dont il a tiré des parodies excellentes, qu'à son grand George dont il lui arriva de biffer sans miséricorde un demi-tome d'épithètes superflues ? Inférieur pour l'imagination à madame Sand, il était homme à révéler à cette barbare ce que c'était que le bon goût.

## II

Un critique, un poète, un fou, ces trois personnes réunies formaient un caractère assez inégal. Mais la crise aiguë de l'amour devait exagérer cette inégalité, que la différence des âges, jointe à l'opposition des caractères, n'était pas faite pour réduire.

Il semble cependant qu'au début de leur liaison la sagesse de sa compagne l'ait sauvé du trouble natal. Elle lui fit entendre, avec une douceur sévère, dans laquelle elle s'efforça de mettre un accent maternel, l'accent même d'une Warens, qu'elle cherchait deux biens au monde, l'un fort varié, son plaisir, l'autre, unique en son genre, mais préférable à tout : la paix.

Deux ans avant de la connaître, il avait, dans un vers charmant, invoqué l'amour pacifique qui mène les couples heureux,

Fils de la Volupté, père des Rêveries. . .

et sans doute elle le lui cita volontiers. Il est très difficile d'imaginer comment Musset pût jamais écrire ce vers, si l'on ne songe à sa mobilité infinie. Jamais, sauf par erreur et par vagabondage de l'imagination, il ne put en penser un mot. Au contraire, il tenait de toute l'ardeur de son âme que, bien éloigné de ce calme et de son méprisable bonheur sans rides, l'Amour, né dans le trouble, la furie et l'orage, était le fils, le père et le frère de la Douleur. Les textes concordants, sur ce sujet, abondent. « Amour, fléau du monde,

exécrable folie, » au deuxième chant de *Don Paez*, date de 1829. Le poète avait dix-neuf ans. Six ou sept ans plus tard, lorsque l'épreuve l'eût mûri et lui eut imprimé sa nature définitive, au temps des *Nuits*, on se rend compte que, s'il tendait les bras à l'amour au lieu de paraître le fuir, ce n'était pas qu'il lui retirât ce caractère d'une souffrance.

J'aime et je veux pâlir, j'aime et je veux souffrir !

Cette idée lui était dans l'âme. Concevant l'amour de la sorte, il n'aima pourtant qu'à aimer, non point certes par volupté, mais peut-être par un mélange assez subtil d'un héroïsme qui tenait à vivre la vie la plus forte et d'une sorte de sadisme sentimental. Plus cet amour environné de flammes cruelles l'excitait à faire souffrir avec lui tout ce qu'il aimait, plus il croyait peut-être donner et sentir de l'amour. Il y a dans *Rolla*, qui est antérieur à sa liaison avec George, de beaux vers qui sont décisifs :

S'il est vrai que l'amour, ce cygne passager,  
N'ait besoin pour dorer son chant mélancolique  
Que des contours divins de la réalité,  
Et de ce qui voltige autour de la beauté ;  
S'il est vrai qu'ici-bas on le trompe sans cesse  
Et que, lui qui le sait, *de peur de se guérir*,  
Doive éternellement ne prendre à sa maîtresse  
*Que les illusions qu'il lui faut pour souffrir...*

Avec George, Alfred ne tarda point à renouveler l'essai du régime où l'entraînaient toutes ses pentes. Il chercha la douleur, celle de sa maîtresse aussi bien que la sienne, tremblant de ne plus la connaître et tremblant aussi à l'idée que ce délicieux tremblement ne vînt à cesser : tant il aimait sentir son cœur suspendu par l'inquiétude ou serré d'effroi. L'amour lui servait à jouir de soi, exactement comme à Narcisse le ruisseau.

### III

Donc, auprès du grand George, l'enfant exaspéré avait, lui aussi, son système : chez lui aussi, la voix de la nature pouvait se taire, il était entraîné au péril par d'autres moteurs. N'être pas amoureux fut proprement l'état qui le fit bâiller<sup>15</sup>. Mais, une fois amoureux, ne pas se sentir extasié d'espoir ou

---

15. Mais que l'amour fût tel ou tel, il lui importait peu. L'Octave des *Caprices de Marianne*, qui est « si heureux d'être fou », c'est Alfred de Musset. Et c'est encore Musset,

fou de désir et d'angoisse lui semblait encore une des faces de l'ennui. Sortant de la plus grande épreuve de sa vie, il écrivait à son ami Alfred Tattet :

Je crois que ce que je puis vous dire de mieux, c'est qu'il y a bientôt huit ou neuf mois, j'étais où vous êtes, aussi triste que vous, logé peut-être dans la chambre où vous êtes, passant la journée à maudire le plus beau, le plus bleu ciel du monde et toutes les verdure possibles. Je dessinais de mémoire le portrait de mon infidèle; je vivais d'ennuis, de cigares et de pertes à la roulette. Je croyais que c'en était fait de moi pour toujours, que je n'en reviendrais jamais. Hélas! hélas! comme j'en suis revenu! Comme les cheveux m'ont repoussé sur la tête, le courage dans le ventre, l'indifférence dans le cœur par-dessus Je marché! Hélas! à mon retour, je me portais on ne peut mieux; et si je vous disais que le bon temps, c'est peut-être celui où on est chauve, désolé et pleurant! Vous en viendrez là, mon ami.

Un peu plus tard, dans une sorte de confession postérieure à la *Confession d'un enfant du siècle*, il ouvrait un développement par cette maxime : « L'exercice de nos facultés, voilà le plaisir; leur exaltation, voilà le bonheur. » Presque autant que sa définition du « bon temps », ceci donne la clef de l'homme. Il ne fit jamais que cultiver son exaltation. La vieille passion de sentir, *libido sentiendi*, élevée à la dignité du principe de sa conduite, fut proprement cette idée fausse qui détermina ses malheurs.

Vivons sages ou vivons fous, ce n'a presque pas d'importance; mais, pour bien vivre, il faut vivre sincèrement, et qui ne vit que pour son cœur doit au moins s'appliquer à y voir un peu clair; il ne prend pas ses doctrines pour des passions, ni ses passions pour des doctrines. Par son erreur et par son vice, Alfred se trouvait comme George, bien qu'autrement que George, sur la voie de dangereuses hypocrisies.

---

le Cœlio de la même pièce, si « fou de n'être pas heureux ». Pendant que son ami lui parle des filles, Cœlio soupire à demi-voix : « Une dette pour moi est un remords. L'amour, dont vous autres faites un passe-temps, trouble ma vie entière. Ô mon ami, tu ignoreras toujours ce que c'est qu'aimer comme moi! Mon cabinet d'études est désert; depuis un mois, j'erre autour de cette maison la nuit et le jour. Quel charme j'éprouve, au lever de la lune, à conduire sous ces petits arbres au fond de cette place, mon chœur modeste de musiciens, à marquer moi-même la mesure, à les entendre chanter la beauté de Marianne. » Octave libertin et buveur, mais amoureux, Cœlio, plein de mélancolie et de pudeur, mais amoureux, montrent à eux deux l'unité de la pensée du poète : elle tenait au goût conscient et systématique des diversités de l'amour.

# Eux

On a conté de vingt façons leurs querelles naissantes. Ce ne fut pas la jalousie ni le retour sur le passé qui causa les premiers discords. D'après les relations, ces froissements résultèrent de leur commune profession d'écrivains, de la différence des mondes qu'ils fréquentaient ou même (les dieux les absolvent !) de la différence de leurs sentiments politiques : elle, bohème, révolutionnaire, républicaine ; lui, frotté d'aristocratie, entiché de sa petite noblesse<sup>16</sup> et, quoique libéral, attaché à la monarchie. Ajoutez qu'Alfred se permit de faire la caricature de George qui s'en montra vexée<sup>17</sup>.

Mais des menus débats ils passèrent vite aux plus grands.

## I

En bonne sœur aînée, comme en femme d'expérience, madame Sand pensa à rompre tout de suite. Telle fut, nous dit-elle, sa détermination dès l'orage. Il eût fallu faire sans dire. Mais elle eut le tort de parler. Peut-être aussi ne voulait-elle que menacer. Mais la menace de rupture agit sur le poète à la manière d'un aphrodisiaque puissant. J'imagine qu'il déploya, dès lors, toutes les ruses pour obtenir qu'on le menaçât de nouveau et qu'on rendît ainsi à ses furies l'aliment qui leur convenait. En lui réitérant ces coups délicieux, on rouvrait dans son cœur le tragique Éden de ses rêves. Il pleurait, s'enivrait de ces larmes voluptueuses et révélait à George quel étrange bonheur

---

16. Nous avons su depuis, grâce à d'heureuses investigations de M. Henri Longnon, que Musset descendait de la Cassandre de Ronsard, ce qui vaut beaucoup de quartiers sur le Parnasse. Cassandre Salviati était fille d'un Salviati de Florence, établi dans le Blésois au seizième siècle. Elle épousa Jean de Peigney, seigneur du Pray, dont elle eut une fille qui épousa Guillaume de Musset, ancêtre direct du poète.

17. Ce fut aussi pour une caricature moqueuse que la princesse Belgiojoso battit froid à Musset. M<sup>me</sup> Jaubert raconte dans ses *Souvenirs* cette historiette. Voyez aussi l'étude sur *La Principessa Belgiojoso*, publiée à Milan par M. Raphaël Barbiera et récemment analysée dans la *Revue bleue* par M. Maurice Muret.

il trouvait à se désoler. Femme et curieuse, elle demanda qu'on l'introduisit à des raffinements dont sa simplicité ne s'était jamais occupée. Ils s'appliquèrent de concert à perfectionner la torture. Il est vrai qu'en cherchant trop soigneusement les sujets de souffrance, on peut oublier de souffrir, et ces sortes de déception ne laissaient pas de refroidir la bonne George, moins enthousiaste qu'Alfred. La nature reprenant alors le dessus, George voulait, George implorait qu'on lui rendît une tranquillité sans phrase. Mais les pleurs ainsi redevenus véridiques l'autre se plongeait avec un farouche plaisir dans cet élément préféré.

## II

Rompre ! À ce mot magique, il donnait de tels signes de regret et de repentir, il demandait un pardon si humble, s'agenouillait si bien et en s'adressant à lui-même de si âpres reproches ; puis, de la pire comme de la meilleure foi du monde, improvisait de si rudes tragédies et des drames si pathétiques que George y perdant tout son sang-froid ne se réveillait que reprise. Ou, si elle ne céda point, c'était lui qui pliait, se déclarait abominable et indigne de vivre, jurait ce qu'on voulait, renonçait à elle par la face de tous les astres et, le pardon conditionnel une fois accordé ou ravi, les mots d'adieu étaient si vifs et chargés de telles tendresses qu'il fallait bien s'apercevoir que c'était à recommencer.

Intimidée, touchée, vaincue, pourtant lasse jusqu'à la mort, elle éprouvait chaque matin de la surprise à se trouver ressemblante dans son miroir. La surprise passée, il lui venait un grand mépris de son amour. Par la très haute idée qu'elle s'était forgée de la dignité et de la force de l'homme, elle souffrait, car l'homme de son choix n'y atteignait pas. La Sylvia de son livre de *Jacques* devait dire plus tard, à propos d'Octave : « Il est trop jeune pour moi, il est *bon sans être vertueux*. . . Enfin, je ne l'estime pas. *Si dans l'amour un caractère devait être plus fort que l'autre, ce ne devrait pas être celui de la femme.* » C'était à peu près ce que l'auteur de *Jacques* pensait d'Alfred de Musset, témoin ce fragment d'une lettre : « Son cœur n'est pas mauvais, et sa fibre est très sensible. Mais son âme n'a ni force, ni véritable noblesse. Elle fait de vains efforts pour se maintenir dans la dignité qu'elle devrait avoir. . . *Jamais je n'ai eu l'occasion de demander pardon* et quand je vois les torts recommencer après les larmes, le repentir qui vient après ne me semble plus que de la faiblesse. »

### III

Fixons-les bien dans ce moment essentiel de leur crise.

Par l'infini de son désir, George se tient parfaitement sage et tranquille. Elle ressemble à l'héroïne du pot-pourri qu'il lui rima :

George est dans sa chambrette  
Entre deux pots de fleurs. . .

Pour ne point chagriner son ami, elle est fidèle. Celui-ci concentre sa vie dans son amour ; mais peut-être, en raison de cette absorption amoureuse, parce qu'il en éprouve l'ardente vérité, se montre-t-il assez indulgent à lui-même, et ne s'interdit-il tous les passe-temps au dehors. Il n'est exigeant qu'avec elle. Contre celle qu'il tient pour une personne divine et ayant donc de grands devoirs, un rien l'irrite, tout est grief.

Mais de tels griefs paraissent si enfantins à George que, dans le désir naturel d'affirmer son bon sens, son bon droit et sa liberté, elle ne fait rien pour éviter qu'ils se renouvellent.

Elle s'échappe donc jusqu'à évoquer devant lui maint sujet sans rapport ni avec lui ni avec elle. Elle a des amis qu'elle voit et cultive, des livres qu'Alfred n'aime pas et qu'elle lit avec plaisir, de vieilles lettres d'amitié ou encore d'amour qu'elle prend le soin de classer, des portraits qu'elle touche avec mélancolie, du tabac d'Orient qu'elle fume avec volupté. N'oublions pas le Genre humain ; les saint-simoniens qu'elle fréquente ont commencé de l'y intéresser : « Extinction du paupérisme ! » « Émancipation ! » Non, M. de Musset n'est pas l'unique point auquel convergent les rêveries de ce qu'il aime, et cette dispersion de l'âme de George inspire au poète une indignation qui s'égaye parfois, la plupart du temps fort sérieuse. Comment souffrir tant de larcins faits au maître-autel de l'amour ?

Musset a expliqué avec beaucoup de netteté et de candeur son sentiment sur ce sujet. Il aimait l'amour, a-t-on vu, et il voulait aimer, quand cela lui chantait, comme un Blaise Pascal aima Jésus en croix. L'homme de Port-Royal portait une ceinture intérieurement garnie de pointes de fer et destinée à lui rappeler à tout heure le mystère de la Passion. Le héros de la *Confession d'un enfant du siècle*, Octave de T. . . , s'est pourvu d'un instrument analogue ; il a enfermé le portrait de sa maîtresse dans un médaillon hérissé de piquants qu'il porte à son cou, Il enfonce le fer aigu dans sa poitrine à chaque pas qui l'éloigne de ses amours, pour se purifier de la distraction du chemin ; cette douleur sacrée le rappelle à la présence du bien des biens.

Si Alfred lui communiqua (ce qui ne peut faire doute) de pareilles extravagances, s'il en commit pour elle, s'il en fit commettre pour lui, George ne put tarder à le considérer comme un dangereux monomane. De ce côté, il lui inspirait donc un peu de ce mépris tendre que n'exclut pas l'amour. Mais d'un autre côté, il l'inquiétait et l'intéressait de la façon dont un mauvais sujet intéresse les femmes, quand sa réputation est solidement établie.

Sa première vie dissipée allait peut-être même jusqu'à toucher en elle des semences de jalousie. Dans une lettre à Sainte-Beuve, à qui elle se confessait aussi entièrement qu'il lui était possible, elle s'occupe de ces fautes vénielles d'Alfred. Bien qu'il ne dût guère pécher que par action, elle en souffrait. L'amour-propre touché à vif la tourmentait, non sans l'humilier un peu. Quand plus tard elle s'affranchit, l'idée de se venger n'y fut pas étrangère.

À ce dépit secret s'ajoutait une autre cause d'attachement qui datait du premier printemps de leur amour : elle nourrissait le désir de lui inspirer une conception vertueuse de l'existence. N'avait-il pas été corrompu par Byron ? Bien pis : *l'enfant aux blonds cheveux*, le *jeune homme au cœur de cire*, comme devait dire un jour Lamartine, ne donnait-il pas, en 1833, le scandale du seul jeune écrivain de talent qui fût penser au tour d'ironie de Voltaire ? Le grave et ennuyeux Jean-Jacques pesait alors sur tous les fronts. Musset, en dépit des déclamations de *Rolla*, avait su conserver le rayon du « hideux sourire ». Quelle que fût sa religion de l'amour, il en parlait sans le jargon de métaphysique à la mode, avec cette simplicité un peu nue qui écorchait l'oreille aux contemporaines du *Lac*. Il se souvenait de Paray, de Crébillon fils, de Louvet et de Laclos. Il avait badiné avec le saint des saints, blasphémé le dieu, professé « l'athéisme en amour ». La chaude liberté de *Don Paez* avait choqué. Madame Sand aimait qu'on phrasât. « Les brusques changements de ton » la déconcertaient ; le badinage l'irritait. *Elle et lui* nous témoigne qu'elle n'entendait rien au naturel et à l'aisance du poète. Il osait avoir de l'esprit en vers, et la muse gauloise ne lui paraissait pas tout à fait méprisable. Encore un préjugé français que George déjà ibsénienne et tolstoïsante aurait bien voulu lui ôter !

Elle s'était donc attelée à convertir ce sceptique et à retenir ce volage. Mais, par-dessus tout, elle caressait en Alfred le poète passionné et capricieux, l'être faible et infirme, contre qui elle était sûre d'avoir raison, l'enfant qu'il était toujours facile de prendre en faute, de reprendre et de châtier ; d'ailleurs fort prompt au repentir, elle l'écrasait saintement du double éclat de la vertu et de la clémence. « Il est bon enfant », écrivait-elle à Sainte-Beuve, en soulignant le mot. Ce bon enfant servait naturellement de flambeau à la bonté de sa maîtresse : et que, dès lors, il fût contre elle tyrannique et sans équité, qu'à peine pardonné il recommençât, c'était tant mieux encore, car

elle gagnait au contraste, qu'elle ne se privait pas de faire briller. Quelle mauvaise grâce avait ce libertin mal lavé de ses escapades à reprocher à son amie l'infidélité de pensée ! Et, quel pur triomphe pour elle, non point seulement devant lui, mais devant leurs amis communs, poètes, peintres, journalistes, directeurs de revues, toutes les bonnes langues de Paris et de la banlieue !

## IV

On doute qu'il y ait en politique une justice. Il n'y en a pas en amour. Dans l'ordre délicat des choses du cœur et des sens, c'était cet amoureux injuste, infidèle et violent qui avait raison. Quel que fut le contraste de sa passion et de sa conduite, de ses exigences et de ses faiblesses, il croyait aimer et il était seul à pouvoir aimer sans une autre raison étrangère à l'amour. George avait beau garder le foyer comme une Lucrèce, cent fois l'heure elle le quittait au profit des gens et des choses. Ce qui la ramenait à lui, c'était, je crois, moins que l'amour, l'admiration qu'il lui inspirait.

Tempérée, si l'on veut, par toutes les réserves de confrère à confrère, mais aiguisée par un grand sens de femme et de voyante, cette admiration confinait à la religion devant l'adolescent extraordinaire qui, à vingt-deux ans, venait de faire quelques-uns des plus beaux vers du siècle. Elle vénérât en lui la présence d'une nature étrangère et comme divine, unique de grâce et de charme, telle enfin que la conscience de son propre génie ne lui montrait rien de pareil. L'exceptionnel et le bizarre, le rare et l'exquis de ce naturel eussent certainement parlé à sa curiosité, quand le reste n'eût rien dit de clair à son cœur.

« Et pourtant il y a de bien belles choses dans le cœur de cet enfant ! Quelle foi naïve dans le cœur d'autrui et dans le sien propre ! » s'écrie la Sylvia de *Jacques*. Égale et simple, il était nécessaire que George Sand aimât ces originaux, ces prodiges et ces malades ; son art excellait à les employer.

Bref, après avoir bien rêvé de ne plus le voir, elle désirait le garder. Elle pensa aux ressources d'un beau voyage tant pour se distraire de lui que pour le distraire avec elle. Un séjour dans la forêt de Fontainebleau leur avait été favorable. Il avait été fréquemment question, par la suite, de Florence, de Venise et de Naples. Au début de l'hiver 1833, ils partirent pour l'Italie.

## V

Un sandiste éminent assure qu'ils n'étaient plus amants quand fut décidé ce départ. S'ils ne l'étaient plus, ils le redevinrent en route. Les premiers jours du tête-à-tête furent charmants. Aucune trace de querelle dans cette partie du voyage. Ils virent Avignon, et s'embarquèrent à Marseille pour Gènes. La mer les ayant fatigués, ils reprirent la voie de terre. « Rome et Venise furent jetés à pile et à face. *Venise face* tomba dix fois sur le plancher<sup>18</sup>. » Ils s'arrêtèrent à Florence, à Ferrare et à Bologne. Venise enfin, le 19 janvier 1834! « Venise la rouge » des *Contes d'Espagne et d'Italie*, la ville des rêves de George, « la seule au monde », devait-elle dire plus tard, qu'elle eût aimée pour elle-même, car, ajoutait-elle, « une ville m'a toujours fait l'effet d'une prison que je supporte à cause de mes compagnons de captivité ».

C'est cependant au premier jour de Venise que plusieurs critiques ont placé la grande rupture des deux amants. Il ne faut donc rien croire de la jolie chanson qui est datée de « Venise, le 3 février 1831 » dans les *Poésies nouvelles* et qui respire le bonheur :

*Vivre et mourir là !*

Il est au moins certain que, dès l'arrivée à Venise, Musset eut sujet de se montrer aussi dissipateur que dissipé ; mais George, non moins travailleuse qu'à Paris, réparait à force de veilles toutes les brèches faites à la bourse commune. Cette vie cellulaire dut contribuer à l'aigrir.

Ils venaient de souffrir, l'un après l'autre, d'une indisposition assez grave. George avait été la première à payer tribut, mais ce loisir forcé fut d'autant moins perdu pour la réflexion qu'Alfred y laissa voir, comme un trait de son caractère, une horreur invincible du mal physique. Elle prit pour de l'égoïsme ce qui était faiblesse ou crainte délicate de laisser voir de la répulsion. Mais, dans la solitude où il la laissait, sur le lit ou le sofa, elle se rappela tout ce que cet enfant furieux comme l'amour lui avait donné de tourment. En quelqu'une de ces minutes qui sont déterminantes justement parce qu'on ne les sent pas couler, mais où la moindre image aperçue, alors même qu'on la repousse, laisse des sillons immortels, ne se dit-elle pas quelle ne s'affranchirait jamais du bourreau délicieux, à moins de prendre le parti violent de le remplacer ?

---

18. George Sand, *Histoire de ma vie*.

## VI

Elle guérit et retrouva la plus grande partie de ses forces ; mais Alfred, l'accès de dysenterie passé, dut se remettre au lit avec une fièvre terrible.

La plus fine des biographes, M<sup>me</sup> Arvède Barine<sup>19</sup>, insinue que l'intervalle de ces deux maux fut occupé par une brouille fort sérieuse. Elle n'en dit pas les motifs. Par les récits de Louise Colet, qui paraissent exacts quand on les expurge des diatribes contre George, on devine que les querelles de Paris avaient repris à Venise, sur les mêmes sujets. J'en ai fait voir le rythme constant. Mais cette fois les choses allèrent assez loin, car le poète avait été « violent et brutal », dit M<sup>me</sup> Arvède Barine ; « il avait fait pleurer ces grands yeux noirs qui le hantèrent jusqu'à la mort, et il n'était pas accouru un quart d'heure après demander pardon ».

Huit mois après, dans une lettre<sup>20</sup> où s'entrelacent le mensonge et la vérité, George Sand rappelait elle-même le détail de cet épisode (« Étais-je à toi à Venise ? »), sa maladie (« C'était bien triste et bien ennuyeux, une femme malade »), les torts, les aigreurs, l'amertume, et enfin, le mot qu'elle juge, à distance, avoir été le dernier entre eux :

Je ne me suis jamais plainte, je ne t'ai jamais caché mes larmes, et ce mot affreux a été prononcé, un certain soir que je n'oublierai jamais, dans le casino Danieli : — « George, je m'étais trompé, je t'en demande pardon, mais je ne t'aime pas. »

... La porte de nos chambres fut fermée entre nous<sup>21</sup>, et nous avons essayé de reprendre notre vie de bons camarades, comme autrefois ici, mais cela n'était plus possible. Tu t'ennuyais, je ne sais ce que tu devenais le soir et un jour, tu me dis que tu craignais<sup>22</sup>...

... Veux tu me dire quels comptes j'avais à te rendre à toi, qui m'appelais l'ennui personnifié, la rêveuse, la bête, la religieuse, que sais-je ? Tu m'avais blessée et offensée, et je te l'avais dit aussi : *Nous ne nous aimons plus, nous ne nous sommes pas aimés.*

19. Alfred de Musset, déjà cité.

20. Publiée par la *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> novembre 1886. M. Paul Mariéton a fait une bonne critique de cette lettre : *Une histoire d'amour*, pages 89, 90, 91. Il faut tenir compte dit-il, des accusations de George. « Pourtant au lendemain de la crise, quand Musset est rentré à Paris et qu'à son silence elle a craint un moment de l'avoir perdu, ne lui a-t-elle pas écrit : *Ô mon enfant, mon enfant, que j'ai besoin de ta tendresse et de ton pardon ! Ne me parle pas du mien, ne me dis pas que tu as eu des torts envers moi, qu'en sais-je ? Je ne me tourmente plus de rien, sinon que nous avons été bien malheureux et que nous nous sommes quittés.* »

21. Elle avait donc été ouverte ? — Cette remarque, d'un bon sens exagéré, répond à M. Émile Faguet pour qui les amants de Venise n'auraient pas été amants à Venise [1916].

22. Ici, quatre mots effacés par George Sand, au crayon bleu.

Ce divorce, nous le savons, n'était pas le premier, et ce ne fut pas le dernier. M<sup>me</sup> Armède Barine déclare que « cela ne veut pas dire qu'ils ne se voyaient plus ». Mais, ajoute-t-elle, « la maladie », la grande maladie d'Alfred, « fit tout oublier ». Je n'en suis pas très sûr. Le souvenir d'une rupture de hasard ne put être étranger aux actes de George pendant la maladie d'Alfred : à l'instant décisif, ce souvenir la convainquit facilement qu'elle était libre, seule au monde et maîtresse de ses actions, quand il eût mieux valu qu'elle se tint pour étroitement engagée.

## VII

Du moins se fit-elle au chevet la meilleure et la plus tendre garde-malade. Tenant tête au mal du poète et à la gêne dont ils étaient tous deux pressés, elle s'ingénia et se multiplia. Malgré le tour un peu emphatique de quelques lettres (« Qu'est-ce que j'ai fait à Dieu ? » 4 février 1834), on distingue un dévouement vrai, résistant et fort. Voici des faits : « Il y a huit nuits que je ne me suis déshabillée ; je dors sur un sofa : à toutes les heures, il faut que je sois sur pied » (22 février). D'autres ont témoigné de la vérité de ses dires.

Elle avait le droit de se savoir gré de tant de zèle ; ni ce zèle, ni la représentation qu'elle s'en formait n'eurent l'avantage de la préserver de l'ennui. Elle écrivait à ses amis, rédigeait « quelques pages » (un des deux volumes de *Jacques*) et cela ne suffisait point. Grande occasion de faute que l'ennui qui pousse à rêver ! Les caprices conçus en rêvant sont très forts, car, les rapports de grandeur et de convenance s'évanouissant dans le rêve, tout semble de plain-pied, aisé, naturel ; tout se facilite. Voilà pourquoi les solitaires, quand ils sont rêveurs, inclinent sans difficulté à de graves péchés. Madame Sand connaissait bien ce léger tournoiement de l'âme, vertige bizarre, mais doux.

Alfred délirait donc. Elle bâillait en lui apprêtant des tisanes : sa sensibilité panthéistique la disposait à s'arranger des distractions qui s'offriraient. Le docteur Pagello entra. Elle ne connaissait aucun autre homme dans la ville. La qualité du médecin le ramenait au bord du lit qu'elle ne quittait plus.

Mais c'est trop peu que d'invoquer, comme M. Paul Mariéton, « le vertige des sens auprès d'un malade ». L'imagination s'en mêla. Pagello plut à George parce que George avait conçu en le voyant une idée de goûter du fruit humain de cette Venise que le malheur présent l'empêchait de voir en détail. Le sens de l'amour n'est-il pas le premier des révélateurs ? Elle pensait ainsi compléter son voyage par l'expérience instructive. Tandis que le poète qui l'avait étonnée

par la nouveauté de son âme gisait comme un livre épuisé, tout ce qu'elle savait de la forme et de la beauté de l'Italie descendit de sa tête lourde à son cœur infini et transfigura Pagello. La moins personnelle des femmes, elle était fort sensible à de vastes espaces de géographie et d'histoire. Louise Colet fait dire à Alfred de Musset une parole qui doit être authentique : « Les cris de passion vraie et caractérisée ne la frappaient pas, elle était surtout émue par les morceaux d'ensemble religieux et par les chœurs exprimant des sentiments collectifs ; on eût dit qu'il fallait un assemblage d'âmes pour remuer la sienne. »

Pagello figura cet assemblage d'âmes et ce chœur de voix réunies, une Terre, une Race, tout ce à quoi ce grand cerveau un peu diffus aimait le mieux s'abandonner. Le jeune médecin ne parlait pas le français ; ce qu'elle savait d'Italien se réduisait au vocabulaire commun. Le dialecte vénitien lui échappait. Fascinant la mémoire et tentant la curiosité, Pagello résuma les mystères de l'Étranger.



# Le médecin de Venise

Le médecin Pietro Pagello, en français Pierre Sonde, semble fait à souhait pour cette scène de Venise. On le voit figurer à côté de Pancrace et de Pantalon, sous la perruque du Docteur, dans les farces de son pays.

Nous le connaissons peu, avant que l'un de ses confrères parisiens, M. le docteur Cabanes, l'eût tiré au clair en d'intéressantes communications<sup>23</sup>. Son personnage touche par un air de sérénité et, comme on dirait à Montmartre, de santé. Je ne sais quoi de gracieux et de florissant, qui monte de son jeune cœur à son visage, lui donne de souffrir les désagréments de la vie avec autant de constance et d'aisance que le bonheur.

Il ne va point en quelque endroit ; on l'y conduit. Il ne quitte point ses amis ; il est congédié par eux. Au demeurant, il suit toujours, mais à la place la meilleure. En amour, il se tient au juste milieu : par exemple « fort épris » de M<sup>me</sup> Sand, mais vraiment « sans être aux nuages ». Je ne sais pas d'écornifleur moins décidé, plus innocent, d'une figure plus honnête, ni qui se soit montré, en toute rencontre, de meilleure composition. Inférieur à sa fortune, mais supérieur à ses fautes, ce brave homme est surtout plaisant. Pour le bien voir, considérons la suite de son aventure, même au risque d'anticiper sur le récit.

## I

À Venise, pendant qu'il soigne le poète, Pietro Pagello est remarqué par la garde-malade.

Il conquiert la reconnaissance du premier en le rappelant à la santé, mais redouble les ardeurs de la seconde, d'abord par la lenteur de son intelli-

---

23. *Revue hebdomadaire*, 1896. Elles ont été recueillies au tome II du *Cabinet secret de l'histoire*, Paris, Charles, 1897. J'ai aussi consulté le cahier in-folio détaché par le baron Albert Lumbroso d'un ouvrage en préparation. *Notes sur Venise et la mer Adriatique*. Cet important cahier n'est pas dans le commerce.

gence, qu'il eut pacifique et bovine, ensuite par son extrême docilité aux vœux despotiques de George. Pour elle il manque à ses devoirs de médecin et, qui plus est, d'ami. Il rompt, en tremblant, il est vrai, sa liaison avec une Vénitienne<sup>24</sup> et consent à désintéresser à prix d'or l'ancienne maîtresse jalouse. Plus tard, quand George se met à jouer la comédie, il donne à George la réplique et répète sans faute chaque leçon qu'elle lui fait : il trempe ainsi dans une machination féminine assez basse, que la complaisance d'un homme abaisse d'un degré. En fin de compte, car ses dénégations à ce sujet sont trop suspectes, il prend sur lui de signer le retour du poète en France, sous prétexte de changement d'air.

Alfred de Musset quitte Venise et l'Italie. Le médecin reste avec George et continue de la servir exactement, non plus à l'hôtel Danieli, mais dans un petit appartement loué au centre de Venise, à San Fantino. Là, il eut l'occasion d'admirer qu'un écrivain d'un si beau génie pût faire une si bonne femme : « Elle excellait dans l'art des sauces », « elle ne se fâchait jamais », a-t-il rapporté.

Comment se fâcher avec lui ? Il était l'Égalité d'âme.

## II

Elle part. Il part avec elle. Il la suit à Paris comme sur le théâtre où son mérite l'appelait ; mais il manque le succès.

De loin on l'avait pris pour un personnage. Buloz parlait d'un « comte italien ». Sainte-Beuve attendait un poète ou un artiste. L'auteur des *Lettres d'un voyageur* ne pouvait aimer au-dessous. Bien qu'il eût composé de jolies stances en vénitien, le talent poétique de Pagello ne brilla point. Parfois glorieuse en amour, madame Sand essaya de le rehausser aux yeux de sa société en le donnant pour archéologue. Cet enfantillage ne soutint pas quelques minutes de confrontations parisiennes. Mais Pagello ne se sentit jamais embarrassé. Il fit un grand salut avec cette réponse à qui brocardait sa science :

— Messieurs, vous avez tort ; je ne suis pas un savant, et je ne me donne pas pour tel. Je ne suis ici que comme *l'amico, il servitor, il cavaliere de la carissima e illustrissima signora* et, à ce titre, vous devez me traiter avec courtoisie comme tout ce qui tient à elle.

N'était-ce presque de l'esprit, et fort galant ?

---

24. C'était la Vénitienne pure « au sein fleuri, aux cheveux d'or ondoyant », « une femme de Veronèse », dit un de ses compatriotes.

George, au surplus, cherchait bien à monter la tête aux autres, mais ne s'était pas mise en frais d'illusion. Dès Venise, elle avait épuisé sa réserve de compliments sur le physique et le moral de l'ami, dont elle vantait la « figure honnête », « bonne » et « douce », sans plus. Un peu de médiocrité ne lui déplaisait pas non plus chez un esclave préposé aux besoins de son cœur.

La nature plus fine d'Alfred de Musset, son caractère vif et généreux, son éducation moins sommaire avaient valu à George plus d'une algarade où le génie supérieur avait été battu. Avec Pietro Pagello elle reprenait l'avantage. Selon l'orgueilleuse philosophie de beaucoup de femmes d'exception, elle pouvait se rendre gloire de l'avoir haussé jusqu'à elle et se donner à demi-voix les noms de Cléopâtre et de Sémiramis. Argument qui a resservi, dans notre siècle, à des femmes de qualité qu'une surprise d'antichambre aurait exposées à rougir.

### III

Mais pendant que Pagello court les hôpitaux parisiens ou s'exerce à tirer au pistolet, car il appréhende un duel, Musset revient auprès de George déjà lasse et l'on ne rêve plus que de faire revoir à l'autre le beau ciel de son Italie. Il y résiste mollement ou ne résiste plus du tout. Tant de souplesse donne à sa face le dernier tour.

Cependant, pour fin et couronne d'une si curieuse aventure, il goûte avant de repartir le plaisir glorieux de refuser une invitation pour Nohant, signée, ou peu s'en faut, par le mari de George, le baron Dudevant lui-même, car le baron et la baronne ne doivent se séparer que deux ans plus tard. « Je l'invite », avait écrit George en termes fort solennels, « je l'invite avec l'agrément de M. Dudevant à venir passer huit à dix jours à Nohant. » Le vertueux jeune homme déclina la proposition : soit qu'il eût repris la possession de lui-même, soit encore qu'ayant accepté les difficultés de la vie à trois, c'était au chiffre quatre que naquît sa délicatesse.

« Je pars », écrit-il à un ami d'Alfred de Musset, « je pars avec la certitude d'avoir agi en honnête homme. » Il ajoute qu'il tient à éviter les suites d'une rancune de femme (Toujours la Vénitienne laissée là-bas, dédommée, non satisfaite!) *Non voglio vendetta*, écrit le prudent Pagello.

Là-dessus, il fit son paquet. « Nos adieux, a-t-il raconté lui-même, furent tristes. Je lui serrai la main sans pouvoir la regarder. Ma présence l'importunait. » Il lui était à charge, cet Italien dont le simple bon sens faisait tomber toutes les sublinités incomprises dont elle masquait la lassitude de

son amour ! « Je lui avais déjà fait connaître que j'avais pénétré à fond son cœur, plein de qualités excellentes, obscurcies de nombreux défauts, et cette connaissance que j'avais d'elle ne pouvait que la disposer au dépit. C'est ce qui fit abréger la visite autant que je pus. . . »

Après avoir « embrassé les enfants » Pagello content de lui-même, mais serviteur candide et judicieux du destin, prit le coche, non sans s'inquiéter de l'accueil que lui réservait sa patrie. La liaison, le départ avec l'étrangère avaient indisposé contre lui sa famille et sa clientèle. Il lui fallut regagner tous ces biens avec l'estime de Venise et subsister en attendant. Le montant des billets (2 500 francs) que lui avait signés la bonne George en échange de quelques tableaux de maîtres apportés d'Italie, ne put lui rendre de grands services immédiats ; car outre qu'on lui retint un millier de francs pour règlement des comptes, le reste avait été dépensé à Paris pour une boîte d'instruments de chirurgie et quelques livres. Mais ce dernier capital dut fructifier.

## IV

En 1896, Pagello vivait encore. Nos journalistes l'ont contemplé et interrogé. C'était un patriarche dont les yeux reposaient sur sa postérité, jusque dans la troisième et quatrième génération. Dans une maison de Bellune, il goûtait, comme l'air du soir, le charme de la vie finissante et l'heureuse lassitude de ses labeurs. L'amour même, l'amour revenait dans ses souvenirs et se mêlait en souriant à ses propos. Il se plaisait naguère à rouvrir devant l'assemblée des enfants de ses petits-fils les épîtres familières et passionnées de ses deux célèbres clients, et l'on se disputait volontiers ces reliques, en lui jurant de ne point les laisser envoler. Mais ce serment est-il de ceux qui se puissent tenir ?

D'autres fois, Pagello considérait dans un portrait de sa jeunesse, miroir triste et joyeux, ce qu'avaient été ses vingt ans. Personne ne discute plus sur le point de savoir s'il fut véritablement beau. Seule Louise Colet ose avancer que, malgré ses larges épaules, Pagello, à le voir de près, faisait une espèce de monstre. Malice pure. Madame Colet ne nous soutient cette thèse que pour le plaisir d'insinuer aussitôt que « les femmes néo-chrétiennes se font une vertu de préconiser la laideur comme un rachat de leur chute, toujours produite, prétendent-elles, par l'attrait de l'union des âmes et non par la convoitise des corps périssables ». Jugeant M<sup>me</sup> Sand insuffisamment accablée du reproche d'hypocrisie, le diabolique auteur de *Lui* y mêle le reproche de mauvais goût : « L'antiquité, dit-elle, fut plus naïve et plus friande en matière d'amour. »

Ce qu'on voit de Pagello dans les *Lettres d'un voyageur* où « le Docteur », comme on l'appelle, ne cesse de fumer la pipe et de verser des larmes, car cet homme paisible pouvait pleurer comme Francueil, donne l'idée d'un personnage un peu massif et d'aspect slave ou germanique, *bianco, biondo e grassotto*. « Un Prussien », observe quelqu'un. Ce type ne saurait étonner à Venise et, pour nuancer l'impression, il faut se souvenir que George aimait à comparer son docteur à une jeune fille. Quand à Musset, dans la *Confession d'un enfant du siècle*, il lui donne les traits suaves et l'âme pudique de Smith.



Deuxième partie

**TRAGÉDIE**



# Témoignages

Le temps, le lieu précis, les circonstances de la liaison restèrent longtemps incertains. Faute de pièces sûres, il n'en était plus reparlé lorsque, en 1896, sur une indication de M. de Spœlberch de Lovenjoul, savant collectionneur bruxellois, le docteur Cabanès eut l'idée de faire interroger la famille de Pagello pour obtenir quelque renseignement direct ; l'entremise du professeur Vittorio Fontana, du lycée de Bellune, lui fut précieuse. Pour les Pagello, ils ne se firent point prier et fournirent le témoignage demandé.

## I

De ce document primitif, qui pourrait s'appeler *Pagello confessé* et même *trahi par les siens*, je ne dirai que ce qui intéresse notre sujet, du point où le jeune médecin de Venise pénétra dans l'intimité des voyageurs français.

Nous sommes en février 1834, hôtel Danieli, quai des Esclavons, à Venise : Alfred malade et délirant, George éperdue, un vieux médecin du pays qui tente une saignée et qui ne trouve pas l'artère. . . La jeune femme, au désespoir, adjure donc ce praticien de sauver son ami :

« Alors le médecin promit de lui envoyer un médecin jeune, *et ce fut Pietro Pagello, qui n'abandonna plus le malade.*

« Une nuit, George Sand, après avoir écrit trois pages d'une prose très inspirée (M. Pagello les conserve, et elles sont inédites), prit une enveloppe sans adresse, y mit la poétique. . . déclaration et remit l'enveloppe au docteur Pagello.

« Celui-ci, ne voyant aucune adresse, n'y comprit rien ou feignit de n'y rien comprendre et demanda à George Sand à qui il devait porter la lettre. George Sand lui arracha alors l'enveloppe des mains et y écrivit l'adresse :

« — AU STUPIDE PAGELLO.

« Depuis cette nuit, commença entre l'un et l'autre une relation... très intime<sup>25</sup>. »

## II

D'après une seconde version des mêmes faits, la fortune de Pagello, sans être moins brillante, aurait été conduite avec plus de lenteur et de convenance. C'est la version de Pierre Pagello lui-même, dans son « Journal », pièce qu'il conviendrait d'appeler mariétonique du nom de l'écrivain qui l'a découverte et traduite ; l'intérêt de la pièce, sa faiblesse comme sa force, est de dater de soixante ans.

Les *Lettres d'un voyageur* avaient paru dès 1834 ; la *Confession d'un enfant du siècle* voyait le jour l'année suivante. Pagello estima qu'il lui convenait de mettre aussi par écrit des aveux circonstanciés. Ayant eu sa part de péché, pourquoi eût-il été le seul muet des trois ? Il se reconnaissait dans les livres de ses amis. Mais les traits de son personnage ne laissaient pas d'être arrangés selon leur intérêt ou même leurs plaisirs divers. Il songea à se composer une attitude conforme à son goût personnel et qui pût le justifier, lui aussi, devant le cercle de ses voisins.

Il écrivit donc sa *Confession*, en 1838 peut-être. M. Paul Mariéton l'a rencontrée, dit-il, « dans un volume introuvable et parfaitement inconnu, où, parmi des essais dramatiques et littéraires dus à M<sup>me</sup> Luigia Codemo, a été glissé le Mémorial du médecin de Bellune ». L'auteur de la trouvaille a pu comparer cet étrange imprimé au manuscrit même de Pagello. L'authenticité nous en est ainsi garantie.

On aimerait savoir positivement si le carnet trouvé et lu par M. Paul Mariéton correspond à ce « Mémorial » que le docteur Pagello fils a décrit au docteur Cabanès comme « une sorte d'acte de contrition d'un bon enfant bien repentant qui déplore ses péchés de jeunesse ». L'entourage de Pagello sembla considérer ce dernier Mémorial comme une esquisse ou même comme un livre d'imagination pure : « Ni les événements dont il est parlé, ni les personnages n'y sont en aucune façon précisés ». Ainsi s'exprime le docteur Just Pagello<sup>26</sup>.

Quoi qu'il en soit des arrangements qu'il peut comporter, l'écrit de Pierre Pagello, tel qu'on le possède aujourd'hui, confirme sur le point capital les

25. Lettre du professeur Fontana au docteur Cabanès.

26. Just Pagello, fils de Pietro Pagello et lui aussi médecin. (N. D. É.)

témoignages recueillis de vive voix par le professeur Fontana : on n'eut pas à tenter M<sup>me</sup> Sand, elle attaqua.

### III

Après avoir conté que, longtemps avant de connaître la belle étrangère de l'hôtel Danieli, il l'avait aperçue au balcon et que cette image l'avait beaucoup troublé (mais peut-être cette préface du récit est-elle sujette à caution), Pagello poursuit en ces termes :

Si je fus assidu au lit de ce malade, vous pouvez l'imaginer. George Sand veillait avec moi des nuits entières, à son chevet. Ces veillées n'étaient pas muettes et les grâces, l'esprit élevé, la douce confiance que me montrait la Sand m'enchaînaient à elle tous les jours, à toute heure et à chaque instant davantage. Nous parlions de la littérature, des poètes et des artistes italiens ; de Venise, de son histoire, de ses monuments, de ses coutumes<sup>27</sup> ; *mais, à chaque nouveau trait, elle m'interrompait en me demandant à quoi je pensais*. Confus de me sentir surpris à être ainsi absorbé en causant avec elle, *je me prodiguais en excuses, devenant rouge comme braise*, tandis qu'elle me disait avec un sourire presque imperceptible et un regard de la plus fine expression :

« Oh ! docteur, je vous ennuie beaucoup avec mes mille questions ! »  
Je restais muet.

Un soir qu'Alfred de Musset nous pria de nous éloigner de son lit parce qu'il se sentait passablement bien et avait envie de dormir, nous nous assîmes à une table près de la cheminée.

« Eh bien ! Madame, lui dis-je, vous avez l'intention d'écrire un roman qui parle de la belle Venise ?

— Peut-être... » répondit-elle ; *puis elle prit un feuillet et se mit à écrire avec la fougue d'un improvisateur*. Je la regardais étonné, contemplant ce visage ferme, sévère, inspiré ; puis, respectueux de ne pas la troubler, j'ouvris un volume de Victor Hugo qui était sur la table, et j'en lus quelques passages sans pouvoir y prêter la moindre attention. Ainsi passa une longue heure. *Finallyment, George Sand déposa la plume, et sans me regarder ni me parler, elle se prit la tête entre ses mains et resta plus d'un quart d'heure dans cette attitude ; puis se levant, elle me regarda fixement, saisit le feuillet où elle avait écrit et me dit :*

---

27. On peut voir dans les *Lettres d'un voyageur* que les causeries du docteur ne restèrent pas sans emploi. Il y est du reste cité comme le vivant dictionnaire de Venise.

« *C'est pour vous.* »

Ensuite, prenant la lumière, elle s'avança doucement vers Alfred qui dormait et s'adressant à moi :

« Vous paraît-il, docteur, que la nuit sera tranquille ?

— Oui, répondis-je.

— Alors vous pouvez partir, et au revoir, demain matin. »

Je partis et rentrai droit à mon logis où je m'empressai de lire ce feuillet. . .

On n'acceptera pas cette confession sans critique. Plus d'un détail en est calculé au mieux des intérêts du conteur. Déjà, le préambule nous offrait tout à l'heure un Pagello amoureux de la Française à première vue et bien avant de lui avoir été présenté : c'est qu'il tenait à s'épargner dans son roman cette figure un peu passive qui semble lui avoir été naturelle. La suite du récit propose au contraire, comme on vient de le voir, un Pagello qui baisse les yeux, garde le silence, cache ses sentiments et oblige son amazone à le provoquer en face : c'est qu'il veut nous paraître un médecin trop sérieusement occupé de son art pour ruminer des bagatelles au chevet d'un malade, la plus belle des femmes fût-elle debout près de lui.

Quoique trop littéraires, certains détails que j'ai soulignés méritent d'être retenus comme l'expression de vérités prises sur le vif : les *À quoi pensez-vous ?* de George, la réserve de Pietro, faite, je crois, d'incertitude et de méfiance, la fougueuse improvisation de l'écrivain et, enfin, ce long silence méditatif que termine le dramatique « *C'est pour vous.* » Mais prenons garde qu'il manque un trait. Pagello ne s'est pas résigné à mettre par écrit le *stupidité Pagello* que lui jeta M<sup>me</sup> Sand. Il a bien pu, de vive voix, le relater, mi-souriant, mi-rougissant, au cours de nombreux entretiens, si bien que le souvenir s'en est conservé chez les auditeurs ; quand il a fallu le transcrire, la plume a fourché. L'excuse était bonne à soumettre au public vénitien ; l'amour-propre ne l'a pas trouvée assez glorieuse.

Que le mot ait été dit par George à Pagello, cela ne peut faire de doute. La famille du médecin ne l'eût pas inventé, et Just Pagello ne l'eût pas confirmé au docteur Cabanes : « Stupide ! expliquait le docteur Just, à vrai dire, il ne l'était point. Mais il jouait ce rôle. N'était-ce pas le meilleur parti que mon père pouvait prendre *par prudence ?* »

Le récit du Journal s'applique dès lors à marquer que la passion ainsi déclarée mit de fort longs délais à se couronner. Mais le lecteur se défend mal d'un mouvement de scepticisme car le professeur Fontana, résumant les confidences de Pagello, a dit le contraire : « Depuis cette nuit commença entre l'un et l'autre une relation. . . fort intime. »

D'après un mot, d'ailleurs obscur, du Journal de Pagello, vingt jours entiers passèrent avant ce dénouement et les premiers furent donnés par le jeune homme au doute, au scrupule et aux autres contremarches de la vertu. Rentré chez lui et lisant la déclaration de George, il en fut bouleversé, dit-il :

Oui, oui, je ne puis nier que le génie de cette femme me surprît et m'annihilât. Si je l'aimais d'abord, vous pouvez vous imaginer combien je l'aimais davantage après cette lecture. J'aurais donné je ne sais quoi pour la voir aussitôt, me jeter à ses pieds, lui jurer un amour impérissable ; mais il était déjà tard, et je demeurai pourtant en face de cette feuille, et la relisant deux fois avec le même enthousiasme. Cependant, quelques phrases, l'allure de cet écrit éveillèrent en moi, après la troisième lecture, un je ne sais quoi d'indéfinissable et d'amer qui me sembla me monter au cerveau des profondeurs du cœur.

« Sera-t-elle la première ou la dernière des femmes ? » se demandait-il après avoir judicieusement observé qu'elle avait enveloppé « son épicurisme d'une fine auréole de gloire ». Il poursuivait, dans un ordre un peu différent, mais avec la même anxiété : « Garderai-je ma clientèle ? » « Jeune, initié, je commençais à me procurer une clientèle pour laquelle la science ne suffit pas : il y faut encore une conduite sévère. » Il se représentait avec vivacité ses obligations envers un client tel qu'Alfred de Musset en y mêlant le souvenir des conseils de sa défunte mère, qu'il avait perdue l'année précédente et de qui le portrait pendait justement devant lui. « Si, lui disait la sainte femme, si tu trouves dans la vie des attraits qui contrastent avec les principes moraux que je t'ai inspirés, ceux-là te rendront malheureux. » Et le bon fils se sentait un peu ébranlé. « Je me jetai sur mon lit, et passai le reste de la nuit sans dormir, travaillé par les idées contraires qui luttaient en moi. »

Le docteur compare élégamment le jeu de ces motifs contraires dans son cerveau au va-et-vient de la navette d'un tisserand.

... À dix heures du matin, je fus, comme de coutume, faire ma visite à Alfred de Musset qui allait visiblement mieux, après avoir couru pour sa vie un grave péril. La Sand n'y était pas. Assis au lit du patient et causant avec lui, je n'osais demander où était sa compagne de voyage ; mais un mouvement involontaire me fit maintes fois regarder derrière moi comme si je la sentais approcher, et j'épiais la porte d'une chambre voisine d'où je m'attendais à la voir apparaître.

Il y avait pourtant deux désirs contraires en moi : l'un qui haletait hardiment de la voir, l'autre qui aurait voulu la fuir ; mais celui-ci perdait toujours à la loterie.

Tout à coup, s'ouvrit la porte que je regardais, et George Sand apparut, introduisant sa petite main dans un gant d'une rare blan-

cheur, vêtue d'une robe de satin couleur noisette avec un petit chapeau de peluche orné d'une belle plume d'autruche ondoyante, avec une écharpe de cachemire aux grandes arabesques, d'un excellent et fin goût français. Je ne l'avais vue encore aussi élégamment parée et j'en demeurai surpris, lorsque s'avançant vers moi avec une grâce et une désinvolture enchanteresses, elle me dit :

« Signor Pagello, j'aurais besoin de votre compagnie pour aller faire quelques petits achats, si cependant cela ne vous dérange pas. »

Je ne sus que bredouiller que je me tenais honoré de me mettre à son service comme cicérone et comme interprète. Alfred alors nous congédia, et nous sortîmes ensemble. Quand je me sentis au grand air, il me sembla respirer plus librement, et je parlai avec plus de désinvolture et plus d'agilité. Elle me raconta comment elle vivait depuis quelques mois en relations avec Alfred, et combien elle avait de raisons nombreuses de se plaindre de lui, et qu'elle était déterminée à ne pas retourner en France avec lui. Je vis alors mon sort, je n'en eus ni joie ni douleur, mais je m'y engouffrai les yeux fermés. Je vous fais grâce de la très longue conversation que j'eus avec George Sand, en nous promenant, trois heures durant, de-ci et de-là, sur la place Saint-Marc. Nous parlâmes comme tout le monde en semblable cas. C'étaient les variations accoutumées du verbe *je t'aime*. . . Mais, après vingt jours écoulés, il survint des faits plus graves.

Recevoir tel quel ce récit vieux de soixante ans nous serait d'autant moins facile que, en 1896, Pagello a confirmé au docteur Cabanès le récit tout différent et presque contraire de M. le professeur Fontana. On peut objecter à la version Fontana et à la confirmation de Pagello que toutes deux émanent d'un vieillard dont la mémoire a beaucoup baissé ; mais le premier récit émane d'un jeune homme dont les facultés d'imagination étaient dans la fleur. En 1838, Pagello avait intérêt à construire certaines fables ; deux grands tiers de siècle écoulés ont supprimé tout au contraire les intérêts qui lui inspiraient ces scrupules, ces scrupules eux-mêmes et jusqu'au souvenir des fictions qui en étaient sorties.

## IV

Il faut néanmoins tenir compte du document fourni par M. Paul Mariéton si l'on veut représenter certains traits de la grande scène de cette histoire. Je crois bien, par exemple, que Pagello ne lut pas séance tenante les feuillets que George lui avait tendus d'un geste tragique. Peut-être lui conseilla-t-elle de les lire en particulier. Mais, quand il en eut pris connaissance, le pauvre

garçon ne put, ou ne voulut, ou (toujours par réserve de prudence!) n'osa s'en croire le destinataire certain. Il feignit tout au moins cette hésitation devant l'excès de ce bonheur et, de son mieux, il fit la bête. De sorte qu'il rapporta les feuillets le lendemain, comme l'indique le Journal ; mais, comme l'ajoute la version Fontana, il les rendit à M<sup>me</sup> Sand en demandant à qui était destiné ce morceau de littérature. C'est alors quelle mit l'écrit sous enveloppe ou plutôt le plia (car je ne sais si l'on avait facilement des « enveloppes » en 1834) et traça la suscription railleuse que nous connaissons. Cette conjecture établit un espace de douze et quinze heures environ entre la rédaction de la pièce et le libellé de la dédicace au « stupide Pagello ». Alors, nous apprend le Journal, ils sortirent ensemble. Est-il bien certain qu'ils aient fait cette sortie et l'état du malade le permettait-il ? C'est, du moins, le moment auquel il conviendra de laisser nos héros tout seuls.

M. Paul Mariéton nous a découvert le Journal de Pagello ; mais le nom de M. le docteur Cabanès sera béni des sandistes et des mussettistes pour avoir sauvé de l'oubli le texte même de la déclaration de madame Sand.

Ce qu'elle méditait dans ce triste soir où Musset, ayant envie de dormir, l'avait priée de s'éloigner, tandis que le docteur lisait distraitemment un tome de Victor Hugo, ce qu'elle écrivit aussitôt avec la fougue « d'un improvisateur », de cet air inspiré mais concentré qui avivait l'éclat de son pâle visage, ce qui lui coûta une heure de rédaction, mais qu'elle remit à Pagello sans avoir hésité plus de vingt minutes, cette pièce précieuse et ce document prodigieux, le voici, ou plutôt en voici l'abrégé, car, s'il faut montrer l'essentiel de cette cendre, je n'en produirai rien de plus.

Peut-être, pour faire croire en cas de surprise qu'elle écrivait un simple chapitre de roman, le feuillet porte un titre : « *En Morée* ». Pourquoi en Morée ? La Morée a été possession vénitienne. Est-ce une allusion à quelque anecdote de Pagello ? Avait-on projeté un voyage en Morée ou ne s'agissait-il que de la Morée de Byron et cela voulait-il signifier l'embarquement pour un amour sauvage, violent et primitif, comme on en prêtait aux populations de la Grèce moderne ? Serait-ce encore un anagramme d'*En Amore* ? Ou faut-il lire *Enamorée* ? Il sera plus simple de croire que les deux mots étaient déjà inscrits en tête de la feuille quand George la saisit pour y consigner ses aveux.

Mais elle usa de termes infiniment directs qui rendent vaine l'entreprise d'expliquer ce fragment par une allégorie : « *Nés sous des cieux différents, nous n'avons ni les mêmes pensées, ni le même langage : avons-nous du moins des cœurs semblables ?... Je sais aimer et souffrir, et toi, comment aimes-tu ? L'ardeur de tes regards, ajoute-t-elle, l'étreinte violente de tes bras, l'audace de tes désirs me tentent et me font peur... Je ne sais ni combattre ta passion, ni la partager... Je te regarde avec étonnement, avec désir, avec inquiétude.* »

Bien que le « stupide » Pagello n'ait rien dû témoigner encore, George, aussi maligne qu'ardente, feint de répondre à des vœux déjà exprimés. C'est la première ruse. La seconde consiste à se poser en objection tout ce qui va donner une énergie nouvelle à la volonté de son cœur.

*Tu es étranger, dit-elle en substance. Tu n'entends pas ma langue. Je sais trop mal la tienne pour que nous puissions nous comprendre. Pourrions-nous faire communiquer nos pensées par le langage, nos cœurs resteraient éloignés, étant nés de patrie, de races, de mœurs trop contraires. Qui es-tu ? Et que peux-tu être pour moi : « un appui ou un maître ? » On t'a élevé peut-être dans la conviction que les femmes n'ont pas d'âme. Sais-tu qu'elles en ont une ? N'es-tu ni chrétien, ni musulman, ni civilisé, ni barbare ? Es-tu homme ? Qu'y a-t-il dans cette mâle poitrine, dans cet œil de lion, dans ce front superbe ?*

Comme on s'y attendait, la pierre objectée au torrent en a doublé la force.

Le questionnaire continue avec un lyrisme croissant. George demande à Pierre s'il est idéaliste ou charnel en amour, brute ou poète, athée ou plein de foi, esclavagiste ou libéral ; s'il croit aux appétits indomptables et indéfinis de notre âme ; si, lorsque sa maîtresse s'endort entre ses bras, il sait demeurer « éveillé à la regarder, à prier Dieu et à pleurer ». Elle lui pose enfin une question pleine d'audace : « Les plaisirs de l'amour te laissent-ils haletant ou abruti, ou te jettent-ils dans une extase divine?... » et, lui confessant qu'elle ignore ce grand point, elle songe dans un éclair de pensive mélancolie qu'il lui faudra peut-être en rester toujours ignorante. « Je ne sais ni ta vie passée, ni ton caractère, ni ce que les hommes qui te connaissent pensent de toi. Peut-être es-tu le premier, peut-être le dernier d'entre eux. » N'importe. Un mot éclate, qui emporte tous les doutes, et brise, et foudroie. « Je t'aime, gémit-elle, je t'aime sans savoir si je pourrai t'estimer, et je t'aime parce que tu me plais. »

Toute autre que M<sup>me</sup> Sand s'en serait tenue là peut-être. Mais, l'obstacle renversé, roulé dans son onde et réduit en poudre impalpable, elle s'en sert comme d'un philtre. Si George se résout à aimer celui qu'elle ne peut ni connaître ni comprendre, c'est que le sentiment du risque à courir l'aiguillonne aussi.

Raisonnant sa passion du mystère et de l'aventure, elle se persuade que cela vaut bien mieux puisqu'elle sera la maîtresse de diriger à son gré son nouvel amour. Ce beau garçon silencieux, elle lui prêtera les sentiments qu'il lui plaira. « Si tu étais un homme de ma patrie, je t'interrogerais et tu me comprendrais, mais je serais peut-être plus malheureuse encore, car tu me tromperais. »

Toi, du moins, tu ne me tromperas pas, tu ne me feras pas de vaines promesses et de faux serments. Tu m'aimeras comme tu peux aimer.

*Ce que j'ai cherché en vain dans les autres, je ne le trouverai peut-être pas en toi, mais je pourrai toujours croire que tu le possèdes.*

Les regards et les caresses d'amour qui m'ont toujours menti, *tu me les laisseras expliquer à mon gré, sans y joindre de trompeuses paroles.*

Je pourrai interpréter ta rêverie et faire parler éloquemment ton silence.

*J'attribuerai à tes actions l'intention que je te désirerai.*

... Je ne voudrais pas savoir ton nom. Cache-moi ton âme, que je puisse toujours la croire belle!

Le fils de Pagello a raison de trouver la pièce superbe. Le texte complet est gâté çà et là par quelques phrases trop mystiquement éthérées pour un cantique à la nature. Cependant, quel poète! On n'imagine pas qu'il soit possible de mieux dire le battement d'un jeune cœur devant tant d'énigmes cachées dans le bel animal. De vieux humanistes m'assurent que c'est ainsi que dut parler à son amant la vive épouse de Minos. *Haud aliter Pasiphae tauro*<sup>28</sup>, disent-ils dans leur langue, et les âmes qui sont établies le plus bas dans l'échelle de l'être pourraient aussi entendre l'hymne de George Sand, tant il est chaud, nombreux et rythmé sur les grandes ondes de l'univers.

Bien que mal instruit des finesses de l'idiome, le médecin de Venise devait être sensible à cette éloquence. Je ne crois guère au trouble « indéfinissable et amer » qui lui serait alors monté au cerveau « des profondeurs du cœur ». Cette impression semble imaginée après coup. Elle manque de vérité morale.

Le vrai est qu'il se réjouit de trouver George aussi éloquente qu'elle était belle et céda, s'il est possible d'ainsi parler. C'était, selon le récit véridique déjà cité, « une nuit » du temps où « le médecin n'abandonnait plus le malade ».

L'état d'Alfred était encore indécis; quand il ne dormait pas du sommeil naturel ou du léthargique, il « extravaguait » à voix haute.

---

28. « Pas autrement que Pasiphae au taureau. » (N. D. É.)



# Imaginations

Nous avons un état précis des pensées et des sentiments du grand George ; qu'avons-nous besoin du détail de ses actions ? Le prodigieux et le sublime de l'affaire ne consistent point dans ce qu'elle fit pour le bonheur de Pagello, mais dans le fait d'en avoir conçu la pensée, le désir ou la volonté. N'admettons que ce dont nous sommes sûrs, n'ajoutons rien, demeurons-en à la simple révélation de son état d'esprit : il ne semble pas que les torts de M<sup>me</sup> Sand puissent être aggravés par aucune charge.

## I

Elle s'est défendue toute sa vie, non pas comme l'a observé M. Maurice Clouard, d'avoir été au médecin, mais d'avoir donné « le spectacle d'un nouvel amour sous les yeux d'un mourant ». L'odieux de l'histoire n'existait qu'en cela pour elle, puisque, nous le savons, elle se sentait libre depuis les infidélités et les duretés d'Alfred de Musset et qu'une rupture formelle avait eu lieu.

Mais, délivrée de toute obligation envers le premier amour, ne lui consacrant que les travaux de sa charité, le second paraît bien lui avoir inspiré une ivresse brutale, avec de sauvages oublis. « Les amants, observe-t-elle avec une lucidité judicieuse dans une lettre à Pagello dont M. Paul Mariéton a copié l'original, les amants n'ont pas de patience et ne savent pas se cacher. Si j'avais pris une chambre dans l'auberge, nous aurions pu nous voir sans le faire souffrir et sans nous exposer à le voir d'un moment à l'autre devenir furieux. » Soit que Pagello se fût fait scrupule de permettre à George, alors un peu gênée, la location d'une autre pièce et que cette dépense fût au-dessus de ses moyens, soit que l'état du malade ne permît point de le quitter, ils connurent là ces alarmes de toute heure auxquelles George fait allusion au début de la même lettre : « Aurons-nous, s'écrie-t-elle, assez de prudence et assez de bonheur, toi et moi, pour lui cacher encore notre secret pendant un mois ? » De pareils textes permettent de grands sourires en réponse à

beaucoup de dénégations irritées<sup>29</sup>. Il faut se souvenir d'ailleurs que, à l'état de nature et prise à l'improviste, une femme dit bien rarement ce qui est, elle dit ce qui est utile : la vérité, cette abstraction, disparaît devant la Nécessité vivante.

## II

Si George a tant épilogué sur une vérité désormais établie, c'est qu'elle voulait maintenir la haute image qu'elle s'était formée et qu'elle avait imposée à d'autres de sa vertu : ses amis, son amant, ses confrères, ses lecteurs et sa conscience lui passeraient les fantaisies les plus hardies et les libertés les plus crues, mais non une faiblesse, non un entraînement, non le fait de céder à des forces supérieures. Il fallait qu'on la vît, qu'elle-même se crût, en dernière analyse, maîtresse absolue de son sort. *Elle et Lui* nous apprend comment peut et doit se donner une femme de tête. « Thérèse n'eut pas de faiblesse pour Laurent dans le sens moqueur et libertin que l'on attribue à ce mot en amour. Ce fut par un acte de sa volonté, après des nuits de méditation douloureuse qu'elle lui dit... etc. » Non contente de vivre, sans béquilles de préjugés ni de contraintes religieuses, elle se piquait d'être un modèle de liberté.

De l'année 1800 à l'année 1900, pour écrire des chiffres ronds, a régné cette curieuse règle du beau moral qui permet tout ce qui ne cause aucun mal à autrui, mais qui ordonne aussi de tenir tout être malheureux pour sacré. On a défini le mal à ce point de vue par la « douleur des autres<sup>30</sup> ». La religion de la souffrance humaine que prêche le comte Tolstoï en Russie et que reflète un personnage de M. Paul Bourget, la maxime du Philippe de M. Maurice Barrès, « ne faire de mal à aucun être », étaient déjà enveloppées dans les sentiments que M<sup>me</sup> Sand se piquait d'avoir toujours nourris, professés et vécus. Sa cruelle passade de 1834 lui semblait devoir nuire à cette façon de composer sa biographie. Il en sortait de quoi répondre, comme avec un paquet de verges, à bien des plaidoyers pour la liberté de la vie et le droit divin de l'amour.

— Quoi! George, vous nous dites, dans votre *Jacques* et dans tous vos livres, que « à des êtres sans conscience et sans vertu, il faut de lourdes

---

29. « Cet Italien, écrivait-elle l'automne suivant, quand il s'agissait de se disculper pour reprendre Alfred de Musset, cet Italien, vous savez, mon Dieu! si son premier mot ne m'a pas arraché un cri d'horreur! (Décembre 1834)... »

30. M. Charles Richet.

chaînes » ? Il en faut donc à l'immense majorité du genre humain, la conscience et la vertu nous étant des biens aussi rares que le génie et que la beauté. Hélas ! ni l'homme ni la femme ne sont bons. L'homme et la femme ne se trouvent jamais si à l'aise pour bien agir qu'après qu'on a un peu lié leurs fantaisies par des conventions générales, des mœurs traditionnelles, toute sorte de brides, toute sorte de freins bien forgés et bien adaptés. Vieille loi, dites-vous ? Mais personne ne la démontre mieux que vous et que votre exemple tout neuf. Personne n'a été ornée de dons plus précieux ; personne plus déliée des chaînes antiques ; c'est pourquoi nulle d'entre nous n'a été moins gardée, ni moins défendue ; aucune n'est tombée plus bas et n'a péché plus gravement, je ne dis pas contre l'amour, mais contre la bonté, contre la pitié, contre, cette charité naturelle qui jusqu'ici paraissait l'ordre ou plutôt le fond même de votre cœur.

Voilà quelles réflexions menaçantes décidèrent Madame Sand au parti d'un mensonge invraisemblable et obstiné. On admire les femmes pour leur faculté d'oublier. Elle dépend de leur magnifique pouvoir de se mentir à elles-mêmes. Chez George, l'imagination dut effacer presque entièrement le vestige d'actes devenus insupportables à son orgueil. Le *non* qu'elle n'avait pas eu la force d'opposer à ses tentations de Venise, elle n'a point cessé de le superposer aux images que ressuscitait sa mémoire. Pour cette âme qui se flattait d'ignorer à la fois repentir et expiation, une dénégation soutenue et continuée avec tant de constance équivalut peut-être au rachat et au repentir ; mais c'est l'aveu indirect de la défaillance.

— Je suis incapable de faute. Si j'avais fait cela, j'aurais péché certainement. Je n'ai donc pu le faire et je ne l'ai point fait.

Ce que George jura cent fois de n'avoir jamais fait, c'est au juste ce que, dix mois plus tard et au prix même de son sang, elle eût voulu n'avoir pas fait ; c'est, plus humainement, ce qu'elle s'estimait incapable de jamais faire. Ce mal qu'elle reconnaissait et sentait bien être le mal, il lui devenait impossible de s'en reconnaître l'auteur.

— Quelle est donc cette femme qui agit à Venise d'une façon dont elle rougirait, quant à elle, mais qui, la misérable ! lui ressemblait comme une sœur ?

### III

Tout compte fait, son cœur valait beaucoup mieux que sa vie, qui valait mieux que sa philosophie. Celle-ci, à la vérité, valait moins que rien, car ce que l'on préfère à cette menteuse sagesse est un long mensonge de fait.

Mais gardons-nous de tant charger les deux nouveaux amants que nous leur inventions des crimes. Je ne crois pas qu'ils aient manqué de circonspection. Ils prirent ou crurent prendre infiniment de peine pour tromper avec art. George tenait à faire publier par tous ses amis parisiens qu'elle avait respecté les délicatesses élémentaires. Mais on ne peut perdre de vue qu'elle était aussi dominée par un devoir étroit : l'état de Musset exigeait la présence continuelle de George et de Pagello. Le poète a peut-être dû la santé et la vie à ce qui nous choque le plus dans cette affreuse trinité.

Avant leur union criminelle, son médecin et sa compagne désespéraient de le sauver ; George si bonne, Pagello si peu pervers, n'ont-ils pas fait ensuite le serment d'expier cette double chute en le disputant à la mort « comme leur propre enfant » ? « Je l'aimais comme un père, et tu étais notre enfant à tous deux », lui écrivait George plus tard.

— Va, nous te sauverons !

On les entend. On les voit étendre la main et choisir la formule de quelque serment romantique. C'est en de tels moments que l'éloquence du grand George atteignait sans difficultés au sublime. Et, bien qu'assez comique à nos regards de spectateurs, la foi ainsi jurée offrait cet avantage d'endormir bien des inquiétudes et des scrupules. Elle ajoutait à la commune vie amoureuse un je ne sais quoi de tendu, d'enthousiaste et d'exalté dont le serein esprit de M<sup>me</sup> Sand aimait à goûter l'illusion.

# Les vit-il ?

Ou Musset ne vit rien tant que dura sa maladie, ou il eut le sujet de quelques soupçons.

## I

Vers 1895, l'on pouvait encore soutenir ou admettre qu'il ne vit rien et, selon la version de madame Sand elle-même, qu'elle ne songea à Pagello que longtemps après la guérison du poète. M<sup>me</sup> Arvède Barine présente encore une version de ce genre dans son *Alfred de Musset*, ou du moins lui est-il permis de glisser le plus vivement du monde sur les vérités difficiles confiées à sa discrétion. Elle n'aborde le sujet du « roman à trois personnages » qu'après avoir parlé de la convalescence d'Alfred. Cette page de notre contemporaine est un modèle de diplomatie féminine :

... Le vertige du sublime et de l'impossible ressaisit les deux amants (George et Alfred). Ils imaginèrent les déviations de sentiment les plus bizarres, et leur intérieur fut le théâtre de scènes qui égalèrent en étrangeté les fantaisies les plus audacieuses de la littérature contemporaine. Musset, toujours avide d'expiation, s'immolait à Pagello, qui avait subi à son tour la fascination des grands yeux noirs. Pagello s'associait à George Sand pour récompenser par une « amitié sainte » leur victime volontaire et héroïque, et tous les trois étaient grandis au-dessus des proportions humaines par la beauté et la pureté de ce « lien idéal ».

George Sand rappelle à Musset, dans une lettre de l'été suivant, combien tout cela leur avait paru simple. . . Elle lui rappelle aussi leurs émotions solennelles, « *lorsque tu lui arrachas, à Venise, l'aveu de son amour pour moi*, et qu'il te jura de me rendre heureuse. Oh! *cette nuit d'enthousiasme où, MALGRÉ NOUS, tu joignis nos mains en nous disant : « Vous vous aimez et vous m'aimez pourtant ; vous m'avez sauvé âme et corps. »*

Après tout ce que nous avons, ce *malgré nous* acquiert la bonne saveur de Molière. Les témoignages que nous avons dépouillés montrent si George et Pagello avaient attendu la licence de leur magnanime poète ! Cette nuit d'enthousiasme que nous rapporte, d'après George, M<sup>me</sup> Arvède Barine, se ramène aux proportions d'une comédie dans laquelle Alfred de Musset ne fut pas seulement la dupe de son goût pour les cas étranges et de l'extrême générosité de son cœur : il le fut du grand George, il le fut du brave Pagello.

## II

Mais l'avait-il toujours été ? Quoi ! pas l'ombre d'un doute ? Et chez un homme à qui l'état de jaloux fut si naturel, pas un accès, pas un réveil de l'ancienne furie ? Jusqu'au *malgré nous* admirable, jusqu'aux fiançailles mystiques, pas un soupçon ?

Sans doute la séparation était faite. George et Alfred n'étaient plus amants. Elle était libre, il n'avait plus le droit d'être jaloux. Comme si la plus forte des passions de l'amour suivait le droit et le devoir ! Comme si aucune rupture officielle pouvait être prise longtemps au sérieux par Alfred ! Les larmes de la forêt de Fontainebleau et leurs folles nuits parisiennes de septembre, voilà ce qui vivait à jamais dans son souvenir, non l'image banale des formalités de la dernière séparation ni deux tours de clef donnés à la chambre de George. Comment eût-il cessé d'aimer cette belle maîtresse quand elle lui sauvait la vie et qu'il devait reprendre si passionnément à Paris après qu'elle lui eut infligé des maux plus affreux que la mort ?

Le convalescent se leva bien plus amoureux qu'autrefois : notre affaire est de découvrir si, dans la suite de jours et de nuits qui va de la chute de George au départ d'Alfred pour la France, rien ne se produisit de net et de tranché qui éveillât dans cet amour reviviscent le frisson de la jalousie.

On peut d'ailleurs admettre une crise de jalousie sans adopter tout ce qu'a raconté Paul de Musset sur ce point.

Le frère du poète, tant dans la *Biographie d'Alfred de Musset* que dans *Lui et Elle*, obéit à trois ordres de préoccupations. Il veut diminuer les torts de son frère envers George, ce qui rend l'aventure entière incompréhensible ; il veut réduire l'importance de George elle-même dans l'œuvre et dans la vie d'Alfred de Musset, ce qui était l'impossible pur ; enfin, et l'on a oublié jusqu'ici de le voir et de le dire, il s'est efforcé de couvrir la céleste naïveté du jeune poète.

### III

Selon Paul de Musset, le poète, au réveil d'une léthargie, aurait assisté aux effusions de sa maîtresse et de son rival ; posée entre George et Pagello, une tasse de thé à laquelle ils semblaient avoir bu tour à tour lui confirmait, comme un témoin matériel, leur intimité amoureuse.

Les amis de madame Sand repoussent avec dédain toute cette histoire, dont plus d'un critique a souri. L'épisode de la tasse mit particulièrement en verve M. Maurice Clouard. « Mais c'est Paul de Musset qui a écrit cela, disait-il, non Alfred, et pas une ligne d'Alfred ne fait allusion à cela ; il reproche bien des choses à sa maîtresse, mais jamais cela. » Ainsi parle M. Maurice Clouard. « Jamais cela », « pas une ligne », c'est beaucoup dire peut-être. J'accorde bien qu'on n'en ait trouvé nulle trace dans ces lettres inédites du poète que tant de regards ont violées ; j'admets pareillement qu'on ne tienne pas compte des feuillets qu'aurait dictés, de son lit de mort, Alfred de Musset à son frère, car ils ne portent aucun signe qui les authentifie parfaitement en dehors du témoignage de la famille du poète, et l'on peut se permettre de récuser ce témoignage. Mais ouvrons la dernière partie de la *Confession d'un enfant du siècle*, précisément aux points de l'ouvrage qu'on s'accorde à tenir pour une autobiographie. La tasse de thé n'en est pas absente. Je transcrirai tout le morceau.

Un soir que Smith (Pagello)<sup>31</sup> avait dîné avec nous, je m'étais retiré de bonne heure, et je les avais laissés ensemble. Comme je fermais ma porte, j'entendis Brigitte (George) demander du thé. Le lendemain, en entrant dans sa chambre, je m'approchai par hasard de la table et, à côté de la théière, je ne vis qu'une seule tasse. Personne n'était entré avant moi et, par conséquent, le domestique n'avait rien emporté de ce dont on s'était servi la veille. Je cherchai autour de moi sur les meubles si je voyais une seconde tasse et m'assurai qu'il n'y en avait point.

« Est-ce que Smith est resté tard ? demandai-je à Brigitte.

— Il est resté jusqu'à minuit.

— Vous êtes-vous couchée seule, ou avez-vous appelé quelqu'un pour vous mettre au lit ?

— Je me suis couchée seule. Tout le monde dormait dans la maison. »

Je cherchais toujours, et les mains me tremblaient. Dans quelle comédie burlesque y a-t-il un jaloux assez sot pour aller s'enquérir de ce qu'une tasse est devenue ? À propos de quoi Smith et M<sup>me</sup> Pierson auraient-ils bu dans la même tasse ? La noble pensée qui me venait là !

---

31. Cette mention comme celle de George plus bas est évidemment de Maurras. (N. D. É.)

Je tenais cependant la tasse et j'allais et venais par la chambre. Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire, et je la lançai sur le carreau. Elle s'y brisa en mille pièces, que j'écrasai à coups de talon.

Est-il besoin de dire que le rapprochement n'a rien d'une preuve ? En rusé fabuliste, Paul n'aura peut-être parlé d'une tasse de thé dans *Lui et Elle* que parce qu'il s'en trouvait une dans la *Confession*. Et cependant la scène ainsi racontée par Musset porte un accent de réalité douloureuse, qui retient et qui inquiète, comme si elle eût été vécue par l'auteur. Elle a, en même temps, cet air d'invraisemblance qui atteste un mauvais démarquage de la réalité. Qu'une unique tasse de thé, posée entre deux personnages qui s'embrassent, paraisse une bonne confirmation du spectacle à quelqu'un qui redoute une hallucination, qu'elle serve à rendre le spectacle plus cohérent et qu'elle lui en fasse mieux saisir la réalité, cela peut se comprendre. Mais en quoi une tasse, trouvée isolée sur la table au lendemain de la veillée de Brigitte et de Smith, peut-elle servir de prétexte à un soupçon ?

Brigitte, dont les yeux suivent le ménage d'Octave, n'a qu'à dire :

« Je n'ai pas pris de thé. »

Ou bien :

« M. Smith n'en a pas voulu. »

Il semble donc qu'Alfred de Musset, voulant incorporer un souvenir de la vie à son œuvre d'art, a voulu aussi le défigurer. Il s'y est appliqué. Mais l'opération a été malheureuse.

Ce n'est là qu'une conjecture, il ne faut pas la rejeter, ni l'adopter non plus, mais en prendre note. La critique doit s'efforcer de ne faire dire à la *Confession* ni trop, ni trop peu<sup>32</sup>.

## IV

En cherchant bien, quelque lecteur hostile à George relèverait un autre endroit qui fait songer à la plus grave des imputations élevées par Paul de Musset contre l'amie de son frère : c'est au commencement de la *Confession*,

---

32. Voir, à l'Appendice second, III, *la tasse de thé du docteur Cabanès* et IV *le témoignage de Buloz*. — Depuis que madame Marie-Louise Pailleron a publié ses pièces nouvelles quelques semaines après la vingtième édition de ce livre, l'auteur des *Amants de Venise* n'a rien voulu changer à ce chapitre ni aux autres. Mais le fait est que les inductions de sa critique ne pouvaient être confirmées plus parfaitement.

chapitre III, quand Octave de T... raconte qu'il découvrit à dix-neuf ans la trahison de sa première maîtresse :

Comme je me retournais pour prendre une assiette, ma fourchette tomba. Je me baissai pour la ramasser, et, ne la trouvant pas d'abord, je soulevai la nappe pour voir où elle avait roulé. J'aperçus alors sous ma table le pied de ma maîtresse qui était posé sur celui d'un jeune homme assis à côté d'elle ; leurs jambes étaient croisées et entrelacées et ils les resserraient doucement de temps en temps.

Les sandistes ont ici beau jeu à répondre que la trahison dont se plaint Musset, par l'organe d'Octave, n'a aucun rapport avec l'histoire de George. Madame Sand ne paraît qu'au troisième livre de la *Confession*, sous les traits de Brigitte, la blanche, la pure Brigitte Pierson, et la dame anonyme aux pieds légers ne sort pas du livre premier. C'est l'affreuse duplicité de celle-ci qui précipite Octave dans la débauche, c'est l'innocence de Brigitte qui l'en retire et qui lui rend les consolations de l'amour. Voilà une réponse qui paraîtra fort juste. Mais comment se fait-il que la première maîtresse d'Octave nous fasse penser constamment à madame Sand et aux journées de l'hôtel Danieli ? Nous lui voyons entonner « la chanson tyrolienne » qui commence par ces deux vers :

*Altra volta gieri biele  
Bianch'e rossa com'un flore...*

(Autrefois j'étais belle,  
Blanche et rose comme une fleur...)

et qui semble le pur écho de la « sérénade vénitienne » insérée dans les *Lettres d'un voyageur* et le chef-d'œuvre de maître Pagello.

Cette sérénade en dialecte de Venise porte ces vers :

*Ti xe bella, ti xe zovene,  
Ti xe fresca comme un flore...*

(Tu es belle, tu es jeune,  
Tu es fraîche comme une fleur...)<sup>33</sup>

---

33. D'après M. d'Ancona, cité par le baron Albert Lumbrosso, la chanson tyrolienne serait une chanson populaire du Frioul. Quant à la sérénade vénitienne de Pagello, un critique italien, M. Gilbert Secrétant, loue cette *bella, fresca e simpatica poesia* ; il admet volontiers que le docteur la composa pour madame Sand ; mais, ajoute-t-il, *Dio sa per quante il bello e forte giovane a fatto servire quelle poesia fortunata...* [Les deux mentions en italien, respectivement : « belle, fraîche et sympathique poésie » ; « Dieu sait combien de fois le beau et fort jeune homme mit à contribution ces heureux vers ». (N. D. É.)]

Le portrait même de cette terrible infidèle, sa chevelure noire, « sa nuque lisse et parfumée », « cette nuque, siège de la force vitale » « plus noire que l'enfer », ce « duvet rude et abondant », tout ce je ne sais quoi d'« impudemment beau » qui fait songer à quelque brune magnifique semble aussi nommer George Sand. Un juge réfléchi estimera que le souvenir de George a dû ici se dédoubler et, si l'on veut, se réfranger, comme en un prisme, dans la mémoire de l'auteur. Ce que George lui avait donné de meilleur anima le cœur de Brigitte ; le reste alla au corps de cette maîtresse trompeuse que l'âpre prose du poète poursuit de ses malédictions. « Je t'aime, fait-il dire à cette dernière, et ne puis me passer de toi. » Cela semble inspiré la lettre de George : « Je ne t'aime plus, mais je t'adore toujours. Je ne veux plus de toi, mais je ne peux pas m'en passer. »

Ajoutez qu'on étonne beaucoup les jeunes gens qui lisent Musset en révélant que la traîtresse du début de la *Confession* n'est pas la même fautive amante qui est accablée d'invectives dans une des *Nuits*, la « femme à l'œil sombre », dont le poète déplore que les « funestes amours » aient « enseveli dans l'ombre » son « printemps » et ses « beaux jours ». Un public ingénu et neuf, d'imagination fraîche fait ce brusque rapprochement. Il ne veut, il ne peut imaginer ici qu'une seule et même personne ; en revanche, il a peine à croire que la femme à qui il est dit :

Honte à toi qui la première  
M'as appris la trahison. . .

soit représentée par l'idéale Brigitte. L'incohérence de la *Confession* est du reste si explicable qu'on la trouvera expliquée tout à l'heure de point en point. Contentons-nous de retenir, pour le moment, les traits dignes d'être notés.

## V

« Aurons-nous, écrivait l'amoureuse George, assez de prudence et assez de bonheur, toi et moi, pour lui cacher notre secret pendant un mois ? » Et dans la même lettre : « Dans deux ou trois jours, les soupçons d'Alfred recommenceront *et deviendront peut-être des certitudes.* » Il avait donc eu des soupçons, cela est acquis. « Il suffira, ajoute-t-elle, d'un regard entre nous pour le rendre fou de colère ou de jalousie. » Et elle poursuivit bonnement : « S'il découvre la vérité à présent, que ferons-nous pour le calmer ? » Le morceau finit sur une prévision qui est pleine de suc et qui fera apprécier, je le dis sans sourire, la bonté foncière de George : « *Il nous détestera pour*

*l'avoir trompé.* » Même dans l'étrange situation où elle venait de se mettre la bonne fille ne voulait pas être détestée.

Quelques personnes bienveillantes peuvent persister à penser que les soupçons du poète ne furent cependant que des soupçons en l'air et planèrent sans poser sur aucun fait de précis. Le spectacle quotidien d'un jeune homme et d'une jeune femme debout près de son lit et si bien accordés l'un à l'autre que tous leurs gestes devaient crier cet accord, suffisait largement à rendre un poète anxieux. Cependant Alfred de Musset, dans ses livres, se plaint d'autre chose que d'affreux doutes ; il semble évoquer l'apparence flagrante d'une trahison. Certains détails très nets paraissent lui avoir sauté aux yeux : tasse de thé bue en commun, lettre oubliée, baiser surpris, signes d'intelligence arrêté au passage, on peut choisir entre ces diverses suppositions, comme on peut les adopter toutes : on ne peut les rejeter toutes à la fois.

Le récit qui aurait été « dicté par Alfred de Musset à son frère, décembre 1852 » et qui a été communiqué par M<sup>me</sup> Lardin de Musset à M. Paul Mariéton porte les images suivantes que le poète alité, à peine sorti du délire, est du reste tenté de prendre lui-même pour une « vision de malade » :

En face de moi, je voyais une femme assise sur les genoux d'un homme. Elle avait la tête renversée en arrière... Je vis les deux personnes s'embrasser. Dans le premier moment, le tableau ne me fit pas une vive impression. Il me fallut une minute pour comprendre cette révélation, mais je compris tout à coup, et je poussai un léger cri...

... En les regardant prendre leur thé, je m'aperçus qu'ils buvaient l'un après l'autre dans la même tasse. Lorsque ce fut fini, Pagello voulut sortir, G. S. le reconduisit. Ils passèrent derrière un paravent, et je soupçonnai qu'ils s'y embrassaient.

G. S. prit ensuite une lumière pour éclairer Pagello. Ils restèrent quelque temps ensemble sur l'escalier. Pendant ce temps-là, je réussis à soulever mon corps sur mes mains tremblantes. Je me mis à quatre pattes sur le lit. Je regardai la table de toute la force de mes yeux. Il n'y avait qu'une tasse ! Je ne m'étais pas trompé ! Ils étaient amants ! Cela ne pouvait plus souffrir l'ombre d'un doute. J'en savais assez. Cependant, je trouvai encore le moyen de douter, tant j'avais de répugnance à croire une chose si horrible !

C'est là dessus que sa fureur aurait éclaté. La crise cérébrale reprit de plus belle ; aux divagations de la fièvre s'ajoutèrent les tremblements d'un cœur jaloux. Une lettre de madame Sand, écrite le 8 février 1834, donne peut-être l'idée de la manière dont ces scènes tragiques furent renouvelées. « Six heures, écrit-elle, d'une frénésie telle que, malgré deux hommes robustes, il courait

tout nu dans la chambre. » Le détail se rattache à la première période de la maladie ; il est permis de croire que la rechute y ressembla.

## VI

Cette rechute, qui est certaine, venait-elle des causes que lui assigne Paul de Musset dans un document bien suspect ?

Alfred de Musset *les avait-il vus ?*

J'ai classé et annoté les pièces produites.

Il n'y en a point qui me semble décisive. M. Paul Mariéton a recueilli le témoignage d'un confident de Sainte-Beuve, à qui M<sup>me</sup> Sand aurait avoué que Musset l'avait surprise dans les bras de Pagello. Mais cette confiance scabreuse nous parvient à travers beaucoup de canaux. Je n'en tiendrai pas compte. En l'absence de preuve, une critique rigoureuse prescrira de penser que Musset rêva son malheur : nous savons d'autre part, qu'il l'a rêvé tout à fait juste.

Cette hypothèse d'une véritable hallucination, qui aurait été, selon la formule célèbre, une hallucination vraie, c'est-à-dire conforme à la réalité, présente le grand avantage d'ôter à la conduite de George et de Pagello une nuance de cynisme insupportable. Il soupçonna qu'ils « s'embrassaient derrière le paravent », et cela n'était que trop vrai ; mais George et Pagello aimèrent à penser que le soupçon n'existait pas, pour la raison qu'il ne pouvait pas exister, et que toutes les précautions possibles avaient été prises pour le prévenir. Ils avaient eu l'humanité de se cacher et la simplicité de croire que la force de leur amour n'éclaterait pas, sur des myriades d'indices, dans un cerveau aussi impressionnable que celui de Musset. Là fut l'erreur de George et de Pagello ; mais elle établit leur scrupule. Il faut s'en souvenir. La question du paravent est capitale. Ce paravent n'est pas une façon de dire. Il exista. Nous avons une lettre de George Sand à Alfred Tattet (Venise, 22 mars) dans laquelle on peut lire : « N'étant séparé des secrets de notre cœur que par un paravent. . . » Ce meuble devait arrêter l'œil inquiet du pauvre poète, il put l'arrêter en effet. Ne serait-ce que pour charger le moins possible ces coupables ou pour nous en tenir à l'explication la plus simple, il faut penser qu'Alfred, sans avoir rien surpris du vrai, sut cependant la vérité et qu'il se la représenta, à la manière des artistes, mise en tableau vivant et passionnément coloré.

Éveillée, excitée, alarmée par mille symptômes que rassemblait un sens subtil de poète amoureux et convalescent, son imagination lui avait peint

l'essentiel de son infortune. George et Pagello s'aperçurent fatalement de sa vision, mais s'ils eurent la certitude de n'avoir jamais été vus, de n'avoir point permis à l'abominable spectacle de se produire, si les plus véridiques reproches du malade enfermaient ainsi une part de fausseté, ils trouvèrent plus aisément le courage ou l'audace de nier tout.



Troisième partie

**COMÉDIE**



# Industrie naissante de George

« Que ferons-nous pour le calmer ? » s'était demandé George bien avant d'être découverte.

Le moment qui la trahissait lui donnait aussi sa défense : par le fait du délire, les coupables avaient beau jeu. Aux plaintes convulsives, aux larmes, à ces reproches qui faisaient écumer le malade et lui rendaient la lucidité plus cruelle que les heures d'égarement, il était désormais facile d'opposer un calmant d'une singulière énergie.

Il suffisait de lui dire qu'il était fou ou du moins qu'il l'avait été.

## I

Ce n'était qu'un demi-mensonge, mais il nécessitait, du moment qu'on l'articulait, un mensonge complet.

La bonne George ne pouvait repousser aucun des reproches d'Alfred sans lui murmurer à l'oreille des mots d'amour, plus ou moins nets. Car je vous prie, comment lui dire : « Non, tu es fou, je ne saurais être à Pagello et cependant, qu'il t'en souviene, je ne suis plus à toi » ? Un tel langage eût exaspéré les soupçons. Alfred n'aurait rien cru si George s'était, contentée de parler d'amitié et de dévouement. Pour ruiner la forte impression de son entente manifeste avec Pagello, il fallait que George affirmât, de toutes ses forces, tout ce qui l'unissait ou l'avait unie à Alfred. Et, pour établir la folie dont le nom était prononcé, il fallait accumuler dans l'accusation que l'on réfutait tous les caractères d'invraisemblance : mais, comme il est plus fou de se croire trompé par sa chère maîtresse que négligé par une simple garde-malade, George était entraînée à feindre d'oublier leur récente rupture comme à reprendre l'ancien titre de maîtresse d'Alfred.

Avec quelle douleur dut être consentie cette concession primitive !

Sa fierté en souffrit d'abord. Bien que, d'après sa devise, elle ne dût « la sincérité qu'à Dieu », la dignité « envers soi-même » n'était point satisfaite. Elle se piquait de franchise jusqu'à la crudité. Chaque fois qu'elle sentait un amour s'éteindre, il lui paraissait beau et bon de le dire « sans honte et sans remords » et, ainsi « d'obéir à la Providence », qui l'attirait « ailleurs » . « Je ne me suis jamais imposé l'amour comme un devoir, la constance comme un rôle. » Mais aujourd'hui le soin de sa réputation commandait à son orgueil tout ce que l'état du malade implorait aussi de sa vive et chaude bonté. Le dernier point enleva à M<sup>me</sup> Sand toute inquiétude. Elle mêla aux potions les paroles trompeuses dont chacune était un bienfait :

— Tu as été le jouet d'un rêve. Illusion ! Hallucination ! Tu gardes ta maîtresse. Tu n'as pas perdu ton ami. . .

Il y a dans la jalousie tant de tendresse qu'on n'y demande rien tant que d'être joué. Le poète dut accueillir avec des transports de bonheur les chères promesses de George. Elle lui présentait les preuves, les témoins et pour ainsi dire la cicatrice encore fraîche des blessures de sa raison. Il se réjouit de n'avoir été que furieux et bénit le fantôme absurde par effroi de ce qu'il avait entrevu de sensé.

— J'ai fait un mauvais rêve. Oublions, dut-il soupirer.

Qu'imaginer de plus humain !

## II

Toutefois le poète sentit un peu plus tard la mémoire lui revenir avec les forces. La cruelle image se précisa. Il n'était plus en son pouvoir d'y être indifférent.

Le jeune homme cultivé de 1902 sait ou du moins il croit savoir qu'entre une image cérébrale vraie et une image cérébrale fausse, il n'y a pas de différence de contexture : l'hallucination, si elle est puissante, égale la perception et le souvenir d'une image illusoire peut égaler celui de la réalité. Mais, du temps d'Alfred de Musset, les professeurs de philosophie admettaient une distinction radicale entre l'image vue et l'image rêvée : le poète était donc induit à distinguer entre ce qu'il avait cru voir, tableau exact, précis, d'une netteté absolue, et d'autres fantômes moins nets émanés autrefois du désordre de sa pensée. Quoiqu'on pût lui répondre au nom de la science que certaines hallucinations se détachent avec un relief parfait, il était exposé à recommencer soit la plainte, soit l'invective, mais avec des nuances de désespoir que madame Sand dut saisir.

Et le refrain « Tu as été fou » fut donc repris d'un air plus grave. On représenta au poète avec une énergie croissante les extrémités de la déraison dans laquelle il était tombé. Alors comme aujourd'hui un respectable préjugé faisait de la folie une sorte de maladie honteuse. Cette honte était d'un grand prix. On l'exploita. Avec quelle puissance George s'y employait, il est permis de le concevoir au ton de lyrisme sévère sur lequel, plusieurs mois plus tard, elle rappelait en public ces diverses crises d'égarement. Alfred étant rentré à Paris, elle lui écrivait de Venise dans la première *Lettre d'un voyageur* (1<sup>er</sup> mai 1834) :

Dieu, irrité de ta rébellion et de ton orgueil, posa sur ton front une main chaude de colère et, en un instant, tes idées se confondirent, ta raison t'abandonna. L'ordre divin établi dans les fibres de ton cerveau fut bouleversé. La mémoire, le discernement, toutes les nobles facultés de l'intelligence, si déliées en toi, se troublèrent et s'effacèrent comme les nuages qu'un coup de vent balaie. . .

Cette évocation de la justice divine est un trait de génie, qui dut insinuer chez le poète une terreur vague et subtile, et dont l'élément surnaturel opérait. Ne doutons pas qu'on s'en soit servi à Venise. George aux abois usa nécessairement de tous les moyens.

### III

Elle n'en resta point à ce souvenir menaçant du délire et de la démence : il y a dans l'antique arsenal féminin une arme plus puissante et qui blesse l'homme au point tendre. George la mania supérieurement.

Quand, presque prise en flagrant délit par maître André son époux, la rusée Jacqueline du *Chandelier*<sup>34</sup> a commencé par renvoyer ce jaloux à Bicêtre (« Devenez-vous fou, maître André ? ») elle ne se tient pas à ce pauvre mot, qui n'est qu'insultant. Un autre cri jaillit, à demi étouffé de larmes : « Ah ! maître André, vous ne m'aimez plus ! . . . Vous ne m'aimez plus, puisque vous m'accusez. »

Le reproche a certainement été fait à Alfred de Musset, et de manière à tirer des pleurs au pauvre garçon. S'il aimait, s'il aimait encore, comment osait-il persister dans une accusation qui déshonorait son amour ? Écrit une année environ après le retour de Venise, le merveilleux couplet de Jacqueline

---

34. Œuvre dramatique d'Alfred de Musset, en 1835. (N. D. É.)

est à relire, si nous voulons entendre aux subtiles querelles de l'hôtel Danieli. Le sens en est absurde ; par là même, le ton parfaitement vrai :

Ah ! maître André, vous ne m'aimez plus. C'est vainement que vous dissimulez par des paroles bienveillantes la mortelle froideur qui a remplacé tant d'amour. Il n'en eût pas été ainsi jadis ; vous ne parliez pas de ce ton ; ce n'est pas alors sur un mot que vous m'eussiez condamnée sans m'entendre. Deux ans de paix, d'amour et de bonheur ne se seraient pas sur un mot évanouis comme des ombres. Mais quoi ! la jalousie vous pousse ; depuis longtemps la froide indifférence lui a ouvert la porte de votre cœur. De quoi servirait l'évidence ? l'innocence même aurait tort devant vous. Vous ne m'aimez plus puisque vous m'accusez.

Ces savantes paroles, tout d'abord un peu retenues, durent finir par se précipiter ainsi de la bouche de George. L'imagination du poète en repartait à pleines voiles pour les hautes mers de l'amour : il lui suffisait d'accorder une parcelle de confiance à la douce voix.

## IV

Tout la servait. D'abord cette mollesse d'âme, cette faiblesse volontaire qui est propre aux convalescents ; en second lieu, l'extrême jeunesse de Musset ; en troisième lieu, la nature du poète, insouciant et par-dessus tout généreux,

Se défendant de croire au mal  
Comme d'un crime.

Mais n'oublions pas cette gratitude naïve qu'il avait vouée aux deux « anges » de sa guérison, particulièrement à Pagello, qu'il n'appelait que son « sauveur ». Si la mémoire lui tenait un langage précis, énergique, substantiel, en lui montrant sa George et son Pagello amoureuxment enlacés, sa raison se perdait dans la complexité des suppositions qu'il était obligé de faire pour s'expliquer une telle image : car comment se figurer les mêmes personnes tantôt comme des scélérats, deux fois traîtres à l'amitié et à l'amour, et tantôt comme les meilleurs cœurs de la terre ? N'avaient-ils pas veillé sur lui ? Ne lui avaient-ils pas « donné à boire dans la fièvre » ? Ne l'avaient-ils pas soulagé, puis guéri, des maux qui pesaient sur son front ? La douceur théâtrale de quelques attitudes du médecin, et l'autre visage, si beau naguère, maintenant amaigri et fané par de longues veilles, repassaient dans

son souvenir et l'attendrissaient. Ces idées, fixées et méditées un instant, venaient anéantir l'image funeste. Ou celle-ci restait si vague qu'il lui était facile de la répudier, fille pernicieuse de sa fièvre et son sommeil.

Seul et malade à l'étranger, la compagnie de George et de Pagello était d'ailleurs aussi précieuse à son naturel sociable que leurs soins les plus nécessaires. Il éprouvait beaucoup de paix à se laisser couler au fil de leur amitié onctueuse. On fit tout pour lui rendre agréables les premiers pas qu'il recommença dans Venise. Bien que la ville eût son funèbre aspect d'hiver, on essaya de l'y amuser. Ils coururent ensemble de canaux en canaux, sous le toit des gondoles, ils abordèrent bien des quais et bien des îles, et se mirent même en rapport avec quelques gens du pays auprès desquels Pagello fut un truchement précieux. L'argent du ménage baissait. Il se peut que Pagello ait fait quelques avances. Alfred eut loisir d'admirer, au lieu d'en rire comme autrefois, l'activité touchante du travail nocturne de George. Né paresseux, tant de labeur régulièrement poursuivi l'emplissait d'un étonnement respectueux : cette chère maîtresse lui apparut bientôt comme une bonne mère qui sacrifiait son sommeil pour soutenir un enfant coûteux et ingrat. Il n'était fantaisie qu'elle n'essayât de lui satisfaire et je suis convaincu que, longtemps après, au vif même de sa rancune, il ne put se le rappeler sans un sourire de merci. « Ô mon grand George, toi qui gagne de l'argent si facilement !. . . » lui disait-il dans une lettre que je n'ai pas vue mais dont un témoignage digne de foi m'a livré le sens. Elle avait fait quelques avances qu'il ne remboursa que plus tard.

Étourderie, admiration, gratitude, haute candeur, jeunesse, faiblesse de corps et de cœur, tendresse toujours renaissante, voilà les fils de toute teinte, croisés et recroisés de la main experte de George de chaque côté de la toile, sur ce thème fondamental : « Tu as été fou. » Une lettre de Pagello nous apprend qu'elle fut habile dans tous les arts féminins. Était-il besoin de ce témoignage ?



# San Servilio

Ce travail merveilleux semble avoir été rompu en plusieurs endroits par suite d'un penchant que le convalescent se découvrit pour le vin de Chypre, « ce vin sucré d'Orient que j'ai trouvé si amer sur la grève déserte du Lido », nous dit-il dans la *Confession*. Doux ou amer, tout porte à croire qu'il en abusa.

## I

On ne pouvait s'empêcher de le laisser seul, car ainsi le voulait l'amour ; pendant les absences du médecin et de sa maîtresse, il ne pouvait non plus se retenir de fréquenter les marchands de ce vin au « flot d'or », qui a la couleur, la flamme et quelque saveur de soleil.

Avec l'ivresse à laquelle il n'échappait guère, Musset rapportait une humeur de défiance qui lui rendait le sentiment de son état.

« Que font-ils loin de moi ? » se demandait-il en tremblant. « C'est pourtant moi qui suis l'amant », se disait-il peut-être. Et peut-être aussi voulait-il reprendre les droits d'un amant. Elle se déroba sans peine en invoquant l'état de fièvre dont il sortait. . . Mais il traduisait le prétexte par de plus solides raisons. En sorte que la colère reparaisait, et le soupçon, et ses fureurs. « Eh bien ! aime Pagello ! » put-il crier encore, avec la rage du défi.

D'après M. Maurice Clouard, l'arrivée à Venise d'un ami d'Alfred de Musset, Alfred Tattet, aurait jeté dans l'esprit du poète le trait de clarté décisive<sup>35</sup>. Cela fut-il bien nécessaire ? Tout au plus s'il serait permis de supposer que Tattet collabora à l'œuvre du vin de Chypre, en témoignant à

---

35. D'après M. Léon Séché (*Alfred de Musset*, tome I) ce trait de clarté n'aurait été donné qu'à Paris. Tattet aurait tout appris « de la bouche même de Pagello » il l'aurait répété à Alfred afin de l'empêcher de se battre avec Planche pour madame Sand. Ce point est confirmé par une note de Buloz au dos d'une lettre de George Sand. (*François Buloz et ses amis*, p. 436.) Voir appendice second, IV des *Amants de Venise*.

son ami qu'un homme sain pouvait douter de George et douter de Pagello et qu'un doute pareil ne vaudrait à personne un brevet de folie.

Tattet quitta bientôt Venise, la vie à trois recommença.

## II

Paul de Musset déclare avoir écrit en décembre 1852, sous la dictée de son frère, le récit suivant :

Je m'expliquais un soir avec George Sand. Elle nia effrontément ce que j'avais vu et entendu et me soutint que tout cela était une invention de la fièvre. Malgré l'assurance dont elle faisait parade, elle craignait qu'en présence de Pagello, il lui devint impossible de nier, et elle voulut le prévenir, probablement même lui dicter les réponses qu'il devrait me faire lorsque je l'interrogerais. Pendant la nuit, je vis de la lumière sous la porte qui séparait nos deux chambres. Je mis ma robe de chambre et j'entrai chez George. Un froissement m'apprit qu'elle cachait un papier dans son lit. D'ailleurs elle écrivait sur ses genoux et l'encrier était sur sa table de nuit. Je n'hésitai pas à lui dire que je savais qu'elle écrivait à Pagello et que je saurais bien déjouer ses manœuvres.

Elle se mit dans une colère épouvantable et me déclara que, si je continuais ainsi, je ne sortirais jamais de Venise. Je lui demandai comment elle m'en empêcherait. « En vous faisant enfermer dans une maison de fous », me répondit-elle.<sup>36</sup>

Quelque suspect que soit le document produit par Paul de Musset et quelques protestations qu'ait élevées à cet égard madame Sand, cette triste parole prêtée à Georges découle avec rigueur de toutes les données de la situation. Quand elle avait fait honte au poète de ses soupçons, qu'elle en avait montré la sottise ou l'indignité et qu'une imprudence soudaine commise par elle ou par Pagello venait raviver les fureurs du malheureux, l'extraordinaire eût été qu'elle pût se tenir de parler de l'hôpital des fous.

Elle était engagée. Le mot de folie était dit, l'autre suivait et devait suivre. C'est la mélancolie de certains maux, une fois faits, d'en engendrer une multitude d'autres plus graves sans qu'on puisse les arrêter. George ayant été faible et voulant garder l'apparence de la force d'âme, avait dû mentir : pour confirmer son mensonge, elle devait jouer de la folie d'Alfred ; lui parlant de folie, elle devait le menacer du traitement ou, pour user du langage de tous

---

36. On verra une autre version du même épisode à l'appendice second, IV.

les hommes, du châtement donné aux fous. On ne croira jamais qu'elle ait eu le projet de se débarrasser d'Alfred par un crime de séquestration. Ce ne dut être qu'un épouvantail en parole, régime violent qui procurait un peu de calme.

Tout établit que les accès d'Alfred de Musset étaient fort sérieux. Ils purent même constituer un danger pour ses gardiens. L'Octave de la *Confession* raconte, dans le premier livre, que, cette perfide maîtresse dont on a vu la trahison étant revenue le tenter, il faillit lui ôter la vie :

Je la regardai ; qu'elle était belle ! Tout son corps frémissait ; ses yeux, perdus d'amour, répandaient des torrents de volupté ; sa gorge était nue, ses lèvres brûlaient. Je la soulevai dans mes bras. « Soit, lui dis-je, mais devant Dieu qui nous voit, par l'âme de mon père, je te jure que je te tue tout à l'heure et moi aussi. » Je pris un couteau de table qui était sur ma cheminée et le posai sous l'oreiller.

« Allons, Octave, me dit-elle, en souriant et en m'embrassant, ne fais pas de folie. Viens, mon enfant ; toutes ces horreurs te font mal ; tu as la fièvre. Donne-moi ce couteau. »

Je vis qu'elle voulait le prendre. « Écoutez-moi, lui dis-je alors ; je ne sais qui vous êtes et quelle comédie vous jouez, mais quant à moi ; je ne la joue pas. Devant Dieu, devant Dieu, répétais-je, je ne vous reprendrai plus pour maîtresse, car je vous hais autant que je vous aime. Devant Dieu, si vous voulez de moi, je vous tuerais demain matin. » En parlant ainsi, je me renversai dans un complet délire. Elle jeta son manteau sur ses épaules et sortit en courant.

Au livre cinquième de la même *Confession* et à propos d'une autre femme, la volonté de donner la mort reparait symétriquement. La page est célèbre, on y voit que Brigitte eût péri sans la découverte que fit Octave.

Comme j'achevais ces paroles, j'avais approché le couteau que je tenais près de la poitrine de Brigitte. Je n'étais plus maître de moi, et je ne sais, dans mon délire, ce qui en serait arrivé ; je rejetai le drap pour découvrir le cœur, et j'aperçus entre les deux seins blancs un petit crucifix d'ébène.

Je reculai frappé de crainte ; ma main s'ouvrit, et l'arme tomba. . .

Que ceux qui ne croient pas au Christ lisent cette page ; je n'y croyais pas non plus, *etc.*

Ces textes comparés font venir aux lèvres la même question. Alfred n'a-t-il jamais parlé de tuer George ou son amant<sup>37</sup> ? N'a-t-il jamais été au delà

---

37. Il a certainement voulu tuer George à Paris, l'hiver suivant.

des paroles ? Si l'on admet seulement une tentative, cette menace de couteau appelle assez bien pour réponse la menace de la camisole et du cabanon.

Nous avons un billet italien de George à Pagello, que Musset conservait précieusement comme une pièce à conviction. Il renferme, dit-on, ces lignes qu'elle écrivait de son lit, la nuit où Alfred entra dans sa chambre. Il commence par ces mots : « *Egli e stato molto male...* » Traduisons : « Il s'est trouvé très mal cette nuit, le pauvre ! Il croyait voir des fantômes auprès de son lit et criait sans cesse : *Je suis fou ! Je deviens fou !* Je crains beaucoup pour sa raison<sup>38</sup>. Il faut savoir du gondolier s'il n'a pas bu du vin de Chypre en gondole, hier. Si peut-être il était gris... »

George Sand a eu l'occasion d'annoter la pièce en ces termes : « La phrase devait probablement se terminer ainsi : — S'il n'était qu'ivre, ce n'était pas si inquiétant... » Elle ajoute un peu plus bas, à propos du vin de Chypre : « Chaque fois qu'il en prit, il eut des crises épouvantables, et il ne fallait pas en parler au médecin devant lui, car il s'emportait sérieusement contre ces révélations. » Peut être les trouvait-il de plus en plus menaçantes.

### III

La menace trop répétée avait fini par glacer le sang dans les veines du poète.

« J'avoue que j'eus peur », lui fait dire son frère. Il était naturellement capable d'effroi. Très courageux devant la mort, comme la plupart de ceux et de celles dont l'amour est le seul souci, il manquait trop de caractère pour envisager d'un cœur ferme et d'un sens froid certains malheurs. Comme tous ceux qui ont été sujets aux accidents cérébraux, il vivait dans l'horreur, je ne dis pas de la folie qu'il savait imminente, puisque, au contraire, il y trouvait une excitation agréable, mais des conséquences civiles d'un public accès de folie. Dans les beaux temps de leur amour, qui sait s'il n'avait pas confié à sa chère George quel vertige lui donnait la maison de fous ? L'on a pu assigner un nom à cette phobie.

Au large de Venise, dans l'archipel, est l'île San Servilio, que George Sand décrit dans la troisième des *Lettres d'un voyageur*, datée de juillet 1834. Elle « est occupée par les fous et les infirmes », dit-elle. Avaient-ils longé, un matin de février ou de la fin de mars, ces rives tragiques ? Les avait-on montrées

---

38. À la première période de la maladie, dans la première lettre écrite à Pagello, elle avoue déjà craindre pour « sa raison plus que pour sa vie ».

avec un peu d'affectation à Musset ? J'inclinerais d'autant plus volontiers à le penser que chacune des *Lettres* écrites par George de Venise semble vouloir faire revivre leurs excursions à trois. Elle y parle de tout ce qu'ils ont visité ensemble. L'itinéraire de sa gondole réveille tous les échos de leurs conversations ou de leurs disputes. George écrit, à propos d'un malade aperçu à San Servilio : « Il y a de la sérénité sur ce visage et de l'harmonie dans cette voix. *Qui sait de quoi l'on peut devenir fou ? Il ne faut qu'être né le meilleur ou le pire des hommes pour perdre la raison ou le bonheur.* » Voilà qui a le tour conciliant d'une reprise au tissu de la vie passée.

Parmi toutes les conjectures entre lesquelles hésitera l'historien attentif, celle-ci est de beaucoup la plus satisfaisante. Oui, Musset a pu être conduit à San Servilio, comme à un pèlerinage d'admonition. L'âme de ce lieu triste s'empara de sa rêverie. Il contempla ces grilles « qui donnent sur les flots ». Il se conçut à la place des malheureux qu'il avait aperçus pâles, maigres, défaits ou terribles, l'écume aux lèvres. C'était là, c'était là que pouvait le jeter un simple mot de sa maîtresse avec l'attestation de ce citoyen de Venise pourvu du diplôme de médecin. Le suprême frisson l'aura saisi, exactement, en ce lieu, à ce moment-là.

## IV

Représentons-nous San Servilio comme le théâtre du revirement décisif. La vue de l'hôpital risquait de jeter le malade dans un accès de rage et de révolte sans remède. Paul de Musset eût osé dire, s'il avait suivi le fil de nos inductions, qu'on avait escompté l'accès et que tout était disposé pour prendre le furieux au mot. Mais un pareil calcul, s'il fût entré dans la pensée de Pagello ou dans celle de George, aurait été beaucoup déçu ! Le poète n'eut qu'une crise de consolation et de foi. Il s'était vu à l'heure de haïr jusqu'à la mort ses deux compagnons ; la pensée d'un emportement qui l'eût perdu le calma et le retourna.

Sous le contact de la terreur, il éprouva l'élan contraire ; un mouvement de gratitude irrésistible le jeta pour jamais du côté de ces braves gens. Tout fut changé autour de lui, la couleur du ciel et le goût de l'air, la nuance même des choses et le ton de ses souvenirs. En même temps que son cœur changeait de disposition, il vit des visages nouveaux. Les embûches qu'il en redoutait lui parurent dictées par l'affection la plus vigilante, nées du dévouement le plus pur : les deux héros qui acceptaient intrépidement de vivre exposés à ses fantaisies sanguinaires ne frémissaient, raisonna-t-il, qu'à l'idée de ce qu'il

pouvait entreprendre contre lui-même dans une heure de désespoir. Le cœur lui faillit : il reconnut à haute voix que George n'avait eu en effet d'autre rêve que de le ramener vivant, sinon sain et sauf, à sa mère. L'amitié renaissait, il sentit reverdir l'amour. Sous quel flot de larmes d'extase ! Comme disait Pascal, « joye, joye, pleurs de joye ». Il récita son acte de rémission complète et de confiance absolue.

George et Pierre mêlaient leurs sanglots de bonheur à ceux dont le poète était secoué :

« Enfin, dit-elle, il est retrouvé, notre Alfred ! »

Et, là-dessus, l'on s'embrassa infiniment.

Quand la tête faiblit, la tendresse et la peur sont les deux sources immortelles de la foi qui donne la paix. Alfred de Musset crut dès qu'il eut du plaisir à croire ; après de si cruels orages, il goûta follement les délices de cette foi. Il trouva du bonheur à briser désormais jusqu'au désir et à l'envie de comprendre sa propre histoire, il fit taire les murmures du souvenir et de la raison et il extermina le doute dans ses dernières malignités.

Certains néophytes connurent ce parti bienheureux du repos et de l'inertie de l'intelligence, auquel se mêle un léger malaise, que l'on accepte ou que l'on cherche à la gloire d'un dieu. Mais c'était George et son amant qu'Alfred avait mis sur l'autel. Non seulement ils reprenaient tous les titres qu'il leur avait si souvent contestés, mais ils devenaient à ses pauvres yeux comme ses héros et ses saints.

# La culture d'un scrupule

Dès l'instant qu'il ne douta plus, avec cette ardeur naturelle qui se jette aux extrémités, le malade s'étonna qu'il eût pu douter. Quoi ! douter de Pagello, de ce modèle des amis ! Quoi ! de George, modèle des amantes et des mères ! Le souvenir de ses soupçons le remplit de honte, et il s'en voulut à lui-même comme un profanateur des plus belles choses de l'âme. Il en conçut beaucoup de tristesse, d'humilité, de colère contre son cœur ; il en connut la saveur du dégoût de soi.

## I

Une vision, dont il sentait amèrement la fausseté et l'absurdité ridicule, s'offrait sans cesse à sa pensée, comme un affreux témoignage contre lui-même.

« Comment l'ai je crue ? » disait-il.

Il se rassurait en songeant que, Dieu merci, il ne la croyait plus ; mais le souci revint quand il songea que, cette foi à rebours, cette défiance malsaine, ce double crime envers l'amitié et l'amour pouvait renaître inopinément dans son cœur.

— Cela était possible puisque cela avait été. Hélas ! d'où venait donc cette faculté d'adhérer à de si infâmes mensonges ?

Alfred croyait toucher le fond même de la douleur. On lui en fit descendre d'autres degrés.

— Ces mensonges, d'où venaient-ils ? Et ces images dont l'invraisemblance égale à peine l'infamie, qui donc les avait façonnées ? Les éléments de cette hallucination dégradante, qui les avait formés, groupés ?

— Qui donc, pauvre ami, sinon toi ? Qu'importe que ta volonté y fût étrangère ? Ta volonté n'est rien, et l'important, c'est ta nature. La casuistique dit fort bien que nous ne sommes pas irresponsables des fantômes qui

se glissent parmi nos songes, car ils viennent de nous, de nos heures de veille et de conscience complète. Ainsi, cette image, de toi. Elle accuse l'état des bas-fonds secrets de ton âme. Elle en sort, comme un miasme des eaux que corrompt un charnier : si tout demeurerait pur en toi, rien n'en sortirait que de pur. Ah ! regarde, regarde bien. Observe si rien n'est gâté, si tu n'aperçois pas quelque corruption sans remède. »

Qui parlait de la sorte ? La conscience scrupuleuse du jeune poète lyrique ?

J'ose dire qu'elle n'était pas seule à parler ainsi, car on démêle le timbre d'une autre voix. Dans tout le cours nouveau que prirent ainsi les rêveries de Musset, on sent la main sûre et légère de l'adroite dialecticienne qui le guidait. Le lecteur qui compare attentivement le sens de la *Confession d'un enfant du siècle* à celui des *Lettres d'un voyageur* ne peut échapper à l'évidence : ce beau travail de psychologie fut entrepris à frais communs. Le procédé de George était audacieux mais commandé par la situation. Le grand mensonge originel ne pouvait s'arrêter de la déterminer à d'autres mensonges, plus compliqués et plus savants que le premier et dont le choix fait sans doute honneur à l'artiste. On ne sait qu'admirer le plus de la force de sa manœuvre ou de la simplicité avec laquelle le poète s'y confia. Il se sentit, tout aussitôt, profondément coupable de deux crimes commis dans le délire de la fièvre : le premier avait consisté à se représenter sa parfaite amie comme une perfide, le second à admettre sans hésitation cette abominable pensée. Ce double grief contre son âme fut enfoncé avec adresse à de très grandes profondeurs.

## II

« Pourtant, se disait-il, je ne suis pas méchant garçon. On dit que j'ai le cœur gâté et c'est bien possible ; mais je ne suis pas né ainsi. »

Faire le mal ! dit l'Octave de la *Confession*. Tel était donc le rôle que la Providence m'avait imposé ! Moi, faire le mal ! Moi à qui ma conscience, au milieu de mes fureurs mêmes, disait pourtant que j'étais bon !... Moi qui partout, malgré tout, eussé-je commis un crime et versé le sang de ces mains que voilà, me serais encore répété que mon cœur n'était pas coupable, que je me trompais, que ce n'était pas moi qui agissais ainsi, mais mon destin, mon mauvais génie, je ne sais quel être qui habitait le mien, mais qui n'y étais pas né !

... L'homme qui avait aimé Brigitte, qui l'avait offensée, puis insultée, puis délaissée, quittée pour la reprendre, remplie de craintes, assiégée de soupçons, jetée enfin sur ce lit de douleurs où je la voyais

étendue, c'était moi! je me frappai le cœur et, en la voyant, je n'y pouvais pas croire. . .

Il se donna beaucoup de peine pour expliquer comment le sort tirait de lui un criminel.

En lui démontrant ses iniquités, George avait suggéré un rudiment d'explication. Il faut lire la première *Lettre d'un voyageur*. M<sup>me</sup> Sand y convie son poète à examiner avec elle pour quelle faute la main du Seigneur s'était abattue sur son front, « chaude de colère ».

Avais-tu donc quelque grand péché à racheter pour servir de victime sur l'autel de la douleur? Qu'avais-tu fait pour être menacé et châtié ainsi? Est-on coupable à ton âge? Sait-on ce que c'est que le bien et le mal?

Après avoir fait la demande, la sophiste a soin des réponses :

Tu te sentais jeune, tu croyais que la vie et le plaisir ne doivent faire qu'un. Tu te fatiguais à jouir de tout, vite et sans réflexion. Tu méconnaissais ta grandeur, et tu laissais aller ta vie au gré des passions qui devaient l'user et l'éteindre, comme les autres hommes ont le droit de le faire. Tu t'arrogas ce droit sur toi-même, et tu oublias que tu es de ceux qui ne s'appartiennent pas. Tu voulus vivre pour ton compte, et suicider ta gloire par mépris des toutes les choses humaines. Tu jetas pêle-mêle dans l'abîme toutes les pierres précieuses de la couronne que Dieu t'avait mise au front, la force, la beauté, le génie, et jusqu'à l'innocence de ton âge que tu voulus fouler aux pieds, enfant superbe!<sup>39</sup>

La pièce a de l'allure, mais on y rencontre de tout, même des débris de *Rolla*, que la belle dame s'applique à prendre au mot :

Ce n'était pas Rolla qui gouvernait sa vie,  
C'étaient ses passions, il les laissait aller. . .

*L'enfant superbe*, bien grondé sur sa paresse et sa nonchalance, entend blâmer également son ironie, sa fantaisie et enfin tous les points par lesquels il différait de M<sup>me</sup> Sand. Le contexte où l'on se déchaîne contre « les réalités » de la vie et contre « les folles jouissances d'ici-bas », prouve que nous avons affaire à l'un des thèmes favoris de la prêcheuse.

---

39. Trente ans plus tard, dans la lettre qu'elle écrivit à Sainte-Beuve pour justifier *Elle et Lui*, M<sup>me</sup> Sand rafraîchit cette bonne thèse : « *Il* était déjà mort quand *Elle* l'avait connu! Il avait retrouvé avec elle un souffle, une convulsion dernière. »

Le poète qu'on chapitrait se souvint en effet qu'il lui était arrivé pendant les cinq ou six années précédentes, de se griser, non au Chypre, mais au champagne, de courir les cabarets, de souper chez les filles et même de jouer près des femmes honnêtes les cyniques et les roués. On aida sa mémoire par quelques textes bien choisis dans ses œuvres complètes, telle l'imprécation du brave chasseur tyrolien :

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche  
Planter le premier clou sous ma mamelle gauche !  
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond :  
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure  
La mer y passerait sans laver la souillure. . . <sup>40</sup>

Le poète vit aisément que ces vers annonçaient la substance de son malheur.

« J'ai trouvé », pensa-t-il, ou lui fit-on penser.

« J'ai été un si terrible mauvais sujet que j'ai brûlé en moi la fleur innocente de l'âme. La débauche m'a flétri prématurément. Facilité de croire au bien, légèreté du cœur, ignorance du mal, céleste candeur, où êtes-vous ? Un libertin ne peut rien imaginer qui soit pur. Chez lui, la réflexion a suivi les mêmes mauvais chemins que la vie ; l'une et l'autre ayant plongé dans toutes les hontes, il ne cesse d'y redescendre sans y songer. Il a l'obsession infâme du mal : pour en avoir satisfait la curiosité, il en conserve le désir, la passion et le besoin même. . . »

Généralisation brillante, non sans portée philosophique. Une erreur sur son aventure avait mis le poète sur la voie d'une vérité humaine assez forte. Il ne faut pas trop regretter la perfide industrie de M<sup>me</sup> Sand, puisque sa victime y trouva le sujet de développer cette thèse belle d'éloquence, plus belle encore de candeur, dans la *Confession d'un enfant du siècle*. Il convient d'admirer de quelle délicate et profonde psychologie, toute française, Musset sut revêtir le byronisme déclamatoire et un peu grossier de la *Lettre d'un voyageur* :

La curiosité du mal est un mal infâme qui naît de tout contact impur. . .

En comparant la vie ordinaire à une surface plane et transparente, les débauchés, dans les courants rapides, à tout moment, touchent le fond. Au sortir d'un bal, par exemple, ils s'en vont dans un mauvais lieu. Après avoir serré dans la valse la main pudique d'une vierge, et peut-être l'avoir fait trembler, ils partent, ils courent, jettent leur manteau et s'attablent en se frottant les mains.

---

40. *La Coupe et les Lèvres*, IV, 1.

La dernière phrase qu'ils viennent d'adresser à une belle et honnête femme est encore sur leurs lèvres ; ils la répètent en éclatant de rire. Que dis-je ! Ne soulèvent-ils pas, pour quelques pièces d'argent, ce vêtement qui fait la pudeur, la robe, ce voile plein de mystère, qui semble respecter lui-même l'être qu'il embellit, et l'entoure sans le toucher.

Quelle idée doivent-ils donc se faire du monde ?

Belle page et d'une belle âme. « Quelle idée doivent-ils se faire du monde ? » C'est au tour du lecteur de demander : — Quelle femme d'expérience à qui un homme de vingt-quatre ans savait tenir un tel langage, n'en eût admiré la fraîcheur et n'eût voulu baiser ce faux cynique sur le front ? George n'en fut pas attendrie et c'est ici qu'on est tenté de trouver cette femme un monstre ; car ce que l'homme attend de la femme, c'est la pitié. Elle n'eut point pitié, parce qu'elle était prise et serrée puissamment entre des liens nouveaux qui tiraient de leur nouveauté toute leur force et causaient, avec l'aveuglement de l'esprit, le complet silence du cœur. La bonne femme, l'ancienne amie, aimait autre part. Cet amour ne laissait plus d'un peu libre en elle qu'un acharnement d'animal. Tout ce qu'elle sut faire fut donc de tirer d'autres avantages de ceux qu'elle obtenait avec tant de facilité.

Il se frappait la poitrine avec véhémence. Elle lui dit : *Frappe plus fort !* en déplorant plus haut que lui qu'il eût quitté ce culte de la vertu pour lequel elle lui jurait qu'ils étaient formés tous les deux.

### III

Les biographes ont rétabli la vérité. Ce jeune homme n'avait point abusé de la vie autant que George le lui faisait dire. C'était beaucoup de bruit pour quelques soupers sans façon. Nous connaissons de lui des gamineries, des bravades. La débauche des romantiques était volontiers en figure. Qu'est cet élégiaque petit viveur d'Octave ou même un Desgenais auprès du Valmont de Laclos ? Les bons prêtres qui ont commenté Alfred de Musset<sup>41</sup> seront seuls de l'avis de George ; seuls, ils auront le droit, que George n'avait guère, de froncer les sourcils. Le meilleur témoignage que la corruption de Musset n'était pas bien profonde, c'est qu'il en nourrissait un vivace remords.

Aussi, lorsque les suggestions de sa maîtresse, aidées de ses propres méditations, l'eurent ancré dans cette idée que la débauche le tenait pour l'éter-

---

41. Voir *Le Doute et ses victimes*, par M<sup>gr</sup> Baunard.

nité, ce remords fut si vif qu'il ne se sentit plus de force à en porter le poids tout seul. Il se persuada que la maladie du libertinage moral, mère du scepticisme en religion et en amour, ne lui était aucunement particulière, mais bien commune à toute sa génération. Il appela son mal le Mal du siècle. Il en accusa les facteurs généraux de l'état des esprits en France et en Europe dans les années 1833 et 1834, et, comme son Rolla s'était en partie excusé de ses sottises sur la méchanceté de Voltaire, l'auteur de la *Confession* alléguait, pour se décharger en même temps que son Octave, les guerres de l'Empire, la paix de la Restauration et les fautes du « parti prêtre ». Par une chaîne de raisons assez imprévues, il se démontrait à lui-même que la Sainte-Alliance et la Congrégation, en l'écartant (à dix-huit ans !) des affaires publiques, l'avaient fatalement jeté dans la Débauche et que, à son tour, la Débauche, en lui fournissant une expérience précoce des honteux secrets de la vie, lui avait fait nommer ses deux meilleurs amis l'un, Pagello, trompeur, et l'autre, sa George, infidèle !

Il est trop clair que ces chapitres de la *Confession*, avant d'être écrits à Paris, furent déclamés, entre deux scènes, à Venise, dans l'hôtel Danieli ou sur le sable de « l'affreux Lido ». George et Pagello ouvraient leurs oreilles à ces belles choses et quand le poète avait été éloquent, leur applaudissement lui marquait qu'il serait peut-être lavé de l'impureté de son siècle.

Quelle page aurait ajoutée à Don Quichotte un Cervantes qui eût écouté le débat des deux seigneurs Alfred et Pierre aux genoux de leur maîtresse ! Ainsi serait fixée l'impression de pitié profonde qui se mêle à ce comique supérieur.

# Musset expie

Bourrelé du remords de ses fautes imaginaires, le jeune Musset vide alternativement le calice du souvenir et celui de la pénitence, ou philosophe sur les causes de sa dégradation. On évite de le contrarier sur la définition qu'il donne de son siècle ou sur les formules psychologiques de la débauche. Mais la pratique George et Pierre Pagello, son docile instrument, songent à utiliser ses dispositions pour l'acheminer à des actes.

Le malheureux comprendrait-il que, ce ferment de vie mauvaise lui étant monté au cerveau, son cœur ayant gâté à jamais sa tête débile, il avait cessé d'être digne d'une personne aussi parfaite que madame Sand ?

## I

L'entreprise exigeait tout d'abord un nouvel historique de leurs amours avec les corrections et les révisions nécessaires. Tel passage des *Lettres d'un voyageur* laisse voir assez bien comment George pouvait s'y prendre. Après le tableau d'une vie troublée par les premières dissipations de l'adolescence et que se disputaient d'une part la vertu et les muses chastes, de l'autre, l'ironie, le blasphème et les vains plaisirs, une amitié supérieure, une passion céleste et tendre était entrée au cœur « solitaire et superbe », mais sans pouvoir prétendre à le renouveler :

— Tu daignas croire à un autre qu'à toi-même, orgueilleux infortuné ! Tu cherchas dans son cœur le calme et la confiance. Le torrent s'apaisa et s'endormit sous un ciel tranquille, Mais il avait massé dans son onde tant de débris arrachés à ses rives sauvages qu'elle eut bien de la peine à s'éclaircir. Comme celle de la Brenta, elle fut longtemps troublée, et sema la vallée qui lui prêtait ses fleurs et ses ombrages de graviers stériles et de roches aiguës. Ainsi fut longtemps tourmentée et déchirée la vie nouvelle que tu venais d'essayer. *Ainsi le souvenir des turpitudes que tu avait contemplées vint empoisonner de doutes cruels*

*et d'arrière-pensées les pures jouissances de ton âme encore craintive et méfiante.*

En entendant ces choses, le poète convalescent passait quelquefois la main sur son front, et se disait avec angoisse :

— N'étais-je plus capable d'aimer ?

La voix de George répondait, plus imperceptible qu'un souffle :

— Non mon ami. Non, si l'amour est abandon, confiance parfaite, rémission dans un autre cœur ; non, ami, non, tu n'aimais plus. Et tu ne pouvais plus aimer. On n'aime pas sans élever ce que l'on aime jusqu'à ce pur éther où ne pénètre pas l'air grossier du soupçon. Si tu avais eu l'amour, tu aurais eu la foi.

La dernière sentence est presque textuelle.

— Et maintenant ?

— Maintenant, pauvre ami, il me semble qu'il est bien tard.

— Je t'aime.

— Tu le dis, sans doute tu le crois et je le croirai si tu veux ; dis-moi, m'aimeras-tu demain ?

— Je t'aimerai.

— Tu le promets. Et que de fois cette promesse m'a menti ! Qui me garantit ta promesse ?

— Mon cœur qui se repent et que le repentir a purifié.

— Il se repent, et, tout à l'heure, qui le sait ? l'être ancien se réveillera. Tu le disais toi-même : c'est le fond qui est malade, c'est ton cœur qui se décompose. Tu n'y peux rien, ni moi.

— Je veux t'aimer.

— Je suis à toi. Aime un cadavre. Sache que ton amour, dont je vois les faiblesses et dont je connais le néant, a perdu toute force pour animer ce cœur.

## II

Ces propos qu'une femme saine et vigoureuse tiendra impunément à un homme qui meurt d'amour et relève de maladie agissent peu à peu, comme il convenait. Pourtant on aurait tort de supposer que l'œuvre fut longue. Moins d'un mois a suffi à tant d'évolutions. Les sentiments ne pouvaient que

se succéder en grande hâte dans cet air agité par le souffle de trois passions. Venise et son ciel coloré de nuages imperceptibles, son eau morte au faible remous, un espace silencieux traversé seulement du vol et du cri des ramiers, les barques presque funéraires, la majesté des édifices immobiles, à la rose lumière de leur soleil d'hiver, tout devint aiguillon à la mélancolie et au trouble, comme aux brusques éclats des volontés impétueuses.

Trois semaines de ce feu doux et violent consumèrent plusieurs années.

### III

Le temps qu'avaient duré les soupçons, puis les menaces du poète avaient causé une vive gêne à madame Sand et au médecin. Ils avaient dû parfois s'éloigner l'un de l'autre et se surveiller. Mais cet embarras disparut et toute communication devint facile quand, dompté et charmé, Alfred commença de gravir de son pas d'hostie volontaire les cimes douloureuses de la perfection de l'amour.

En effet, le poète prit un plaisir ardent à voir George près de Pagello. Il s'appliquait à encourager de son mieux une intimité si évidemment innocente. Ne fallait-il pas expier bien des pensées viles ? Ne fallait-il pas satisfaire aux deux chères victimes de la corruption de son cœur ?

« Regarde, disait-il ; regarde, libertin ; regarde, cynique et blasé, deux honnêtes gens rapprocher d'honnêtes visages et, sans penser à mal, se sourire et sympathiser. Vois la sérénité de deux consciences sans tache. Trouves-tu dans leurs yeux le plus léger flocon d'une idée impure ? Ô juste école de vertu ! »

Alfred de Musset en suivait les leçons avec une docilité qu'il faut bien appeler pieuse. Il l'aimait comme le moyen naturel de sa rédemption. Il l'embrassait comme le bois d'une croix salutaire. Que si le vieux serpent de la jalousie remuait dans quelque bas-fond, il ne pensait qu'à l'écraser. Une douleur divine promenait dans son cœur le fer et le feu qui guérissent. Il se voyait racheter de son mal du siècle par la vertu de ces épreuves : aussi s'imposait-il de les accepter sans murmure, dans l'esprit d'une foi saintement aveuglée.

Ce n'est pas moi qui mêle, ici au langage de l'amour un vocabulaire sacré ; je ne fais que vous condenser, pour en rendre le tour plus net, d'innombrables paroles éparses dans les documents littéraires ou biographiques dont je m'inspire. On sait que ce mélange du profane et du religieux faisait partie de la poétique du temps.



# Musset répare

Un rédacteur de l'*Illustrazione italiana*, cité avec réserve par le docteur Cabanès, place ici une scène d'aveux infiniment brutale qu'il déclare tenir du Vénitien Jacopo Cabianca, homme bien informé, paraît-il, et d'une « autre personne de relation directe avec Sand ».

Un soir où Pagello, George et Musset étaient réunis, George aurait commencé froidement en ces termes :

« Croyez-vous, docteur, qu'Alfred soit capable de supporter une forte émotion ? »

Et, sans attendre la réponse de Pagello, George aurait « parlé franchement ». Elle aurait dit à Alfred :

« Cher Alfred, désormais je serai seulement votre amie. . . J'aime le docteur Pagello. »

Cette histoire est inadmissible. Après tant de ménagements, on ne saurait s'expliquer tant de cruauté, d'ailleurs superflue. La trame arachnéenne tissée autour d'Alfred n'avait pas à être brisée d'un coup si grossier ! Que madame Sand, énervée d'impatience, ait songé à cette extrémité, nous le savons par un mot d'une de ses lettres ; mais qu'elle n'ait pas exécuté son dessein, c'est ce dont sa correspondance peut aussi faire foi<sup>42</sup>.

La mystification se développa jusqu'au terme.

## I

Quand on eut jugé le poète suffisamment instruit et pénétré de l'indignité de son âme, trempé dans la résignation, macéré dans la pénitence et quand

---

42. Elle écrivait un jour à Pagello : « Je crois que le parti que j'avais pris aujourd'hui était le meilleur. Alfred aurait beaucoup pleuré, beaucoup souffert dans le premier moment, et puis il se serait calmé. . . » Mais elle écrivit plus tard à Musset, pour lui rappeler que c'était lui qui avait découvert l'amour de Pagello et marié son médecin à sa maîtresse.

il sembla prêt à égaler toutes les hauteurs de l'immolation, George se garda bien de le conduire à l'autel sublime : elle lui inspira seulement d'y monter.

Le premier chapitre de la dernière partie de la *Confession d'un enfant du siècle* fournit l'idée exacte du revirement qui se fit :

Tout était prêt, nous allions partir.

Tout à coup, Brigitte languit ; elle baisse la tête, elle garde le silence. Quand je lui demande si elle souffre, elle me dit que non, d'une voix éteinte ; quand je lui parle du jour du départ, elle se lève froide et résignée et continue ses préparatifs ; quand je lui jure qu'elle va être heureuse et que je veux lui consacrer ma vie, elle s'enferme pour pleurer quand je l'embrasse, elle devient pâle et détourne les yeux en me tendant les lèvres ; quand je lui dis que rien n'est encore fait et qu'elle peut renoncer à nos projets, elle fronce le sourcil d'un air dur et farouche ; quand je la supplie de m'ouvrir son cœur ; quand je lui répète que, dussé-je en mourir, je sacrifierai mon bonheur s'il doit jamais lui en coûter un regret, elle se jette à mon cou, puis s'arrête et me repousse comme involontairement. Enfin, j'entre un jour dans sa chambre, tenant à la main un billet où nos places sont marquées pour la voiture de Besançon. Je m'approche d'elle, je le pose sur ses genoux, elle étend les bras, pousse un cri et tombe sans connaissance à mes pieds.

George Sand et Alfred de Musset parlaient comme Octave et Brigitte de départ prochain. Pas un mot n'avait été dit encore qui pût faire penser que les deux voyageurs ne retourneraient pas dans leur pays par la même berline, ainsi qu'ils en étaient partis. « Nous partons pour Paris dans huit ou dix jours », écrit-elle encore le 22 mars à Alfred Tattet. Et elle ajoute ces lignes qui ne seraient point déplacées dans une lettre de Brigitte à quelque ami commun d'Octave et de Smith, au sujet de ce prochain retour à Paris : « Nous allons être inquiets et tristes. Nous ne savons pas encore à quoi nous forcera l'état de sa santé physique et morale. » Le programme à suivre se dessine ici en un trait léger. Le docteur Pierre devait être du voyage. « Il (Alfred) avait désiré beaucoup que nous ne nous séparions pas et il me témoigne beaucoup d'affection. Mais il y a bien des jours où il a aussi peu de foi en nous deux que moi en ma puissance, et alors je suis près de lui entre deux écueils : celui d'être trop aimée, et de lui être dangereuse sous un rapport, et celui de ne pas l'être assez, sous un autre rapport, pour suffire à son bonheur. La raison et le courage me disent donc qu'il faut que je m'en aille à Constantinople, à Calcutta ou à tous les diables. »

Alfred Tattet était ainsi préparé à l'événement. Mais ce fut Alfred de Musset qu'on entreprit d'expédier à tous les diables et, six jours plus tard, c'était fait.

## II

Ce n'était pourtant pas facile. La lettre de George confirme ce que nous savons par la *Confession* : le poète traversait une heure de recrudescence amoureuse. « Ce que j'éprouvais, écrit-il, ressemblait à de l'avarice. Je la serrais avec des bras tremblants : — Ô Dieu ! m'écriai-je, je ne sais si c'est de joie ou de crainte que je frissonne. Je vais t'emporter, mon trésor ! Devant cet horizon immense, tu es à moi ; nous allons partir. Meure ma jeunesse, meurent les souvenirs, meurent les joies et les regrets ! Ô ma bonne et brave maîtresse, tu as fait un homme d'un enfant ! Si je te perdais maintenant, jamais je ne pourrais aimer. » Ainsi la vertu toute neuve attisait cet ancien amour, dans l'instant même où l'on s'occupait de l'éteindre.

L'air vibrait de l'échange qui se faisait sans cesse entre ces trois cœurs passionnés ; la comédie et son secret, la tragédie et son mystère en étaient au degré de tension extrême : cependant George réussit en quelques journées.

Il leur arrivait d'accompagner Pagello à la fin d'une soirée passée en commun, jusque sur le palier de l'hôtel Danieli. Le médecin disait adieu. Le poète, penché sur la rampe, écoutait, tout pensif, le bruit des pas diminuer et se perdre dans l'escalier.

Je rentrais alors dans ma chambre, dit l'auteur de la *Confession*, et je trouvais Brigitte se disposant à se déshabiller. Je contemplais avidement ce corps charmant, ce trésor de beauté que tant de fois j'avais possédé. Je la regardais peigner ses longs cheveux, nouer son mouchoir et se détourner lorsque sa robe glissait par terre, comme une Diane qui entre au bain. Elle se mettait au lit, je courais au mien ; il ne pouvait me venir à l'esprit que Brigitte me trompât ni que Smith fût amoureux d'elle. Je ne pensais ni à les observer ni à les comprendre. Je ne me rendais compte de rien. Je me disais : — Elle est bien belle, et ce pauvre Smith est un honnête garçon ; ils ont tous deux un grand chagrin, et moi aussi. . . Cela me brisait le cœur et en même temps me soulageait.

Et c'est alors que George, vivant modèle de Brigitte, s'efforça d'attirer l'attention de son compagnon : languissante, muette et les yeux longtemps baissés, elle obligeait le bon Pagello à répéter ses mouvements. Soutenu par l'amour, le docteur vénitien ajoutait son jeu à celui de la jeune dame française, dont la consommation augmentait à vue d'œil.

### III

Sans faire chanceler la foi robuste du poète, de telles scènes lui inspiraient des émois d'un ordre nouveau. Il ne songeait plus à incriminer le passé. Mais le pressentiment de l'avenir serra son cœur. S'il avait entrevu des changements dans la pensée de sa fidèle maîtresse, du moins l'espérance de la reconquérir lui était restée, malgré tout... Voilà qu'une alarme nouvelle accourait lui ravir ce dernier brin demeuré vert. L'opération était commencée. Il en sentait les sourdes attaques, le souffle lent et continu. « Chaque jour, dit son sosie de la *Confession*, chaque jour, un mot, un éclair rapide, un regard me faisaient frémir ; chaque jour, un autre mot, un autre regard, par une impression contraire, me rejetaient dans l'incertitude. Par quel mystère inexplicable les voyais-je si tristes tous deux ? »

Sûre que la tristesse réfléchie dans les yeux de ses deux compagnons l'attristerait, l'attendrirait, et sûre aussi que cette énigme le toucherait profondément sans réveiller les jalousies du temps passé, l'ingénieuse femme accentua tant qu'elle put cette expression de secret et d'angoisse.

De graves mouvements de perplexité se firent alors chez Musset ; le héros de la *Confession* parle d'un vif débat élevé entre son esprit et sa conscience. Le morceau pourrait s'appeler un dialogue de la pensée critique et de la foi du charbonnier :

- « Si je perdais Brigitte ? disait l'esprit.
- Elle part avec toi, disait la conscience.
- Si elle me trompait ?
- Comment te tromperait-elle, elle qui avait fait son testament, où elle recommandait de prier pour toi ?
- Si Smith l'aimait ?
- Fou, que t'importe, puisque tu sais que c'est toi qu'elle aime ?
- Si elle m'aime, pourquoi est-elle triste ?
- *C'est son secret, respecte-le.* »

Ce n'est pas un caprice ni une prévention qui nous a fait invoquer comme de purs fragments d'autobiographie certains mots de la *Confession*. Si l'appareil des preuves devait être ici mentionné, il serait aisé d'invoquer, presque à toute ligne, la correspondance des deux amants. La naïve réponse « C'est son secret » est historique, et George l'a faite à Alfred, comme l'établissent ces phrases d'une lettre écrite à Paris, l'hiver suivant, par Musset : « Ô mon enfant, dit-il à George, souviens-toi de ce triste soir à Venise où tu m'as dit que tu avais *un secret*. C'est à un jaloux stupide que tu croyais parler. Non, non, George, c'est à un ami<sup>43</sup>. »

43. « C'était mon secret », dit aussi George dans une lettre de l'hiver 1834-1835.

Il est admirable que, dans le débat de la *Confession*, George ait changé son nom contre celui de Conscience.

Si les demandes de l'Esprit portent sur des objets très nets, les réponses de la Conscience sont vagues. Ces dernières insinuent toutefois dans les réflexions de Musset une faible lumière : « Pourquoi, quand cet homme la regarde, semble-t-elle craindre de rencontrer ses yeux ? Pourquoi, quand elle le regarde, cet homme pâlit-il tout à coup ? » Quelques semaines plus tôt, il eût distingué à ces signes un jeu concerté, clair aveu de cœurs criminels. Cette idée raisonnable ne pouvait plus tenir en lui. Il se félicitait d'avoir laissé le mal du doute. Il s'enorgueillissait de ce que la souffrance acceptée avec foi lui eût ouvert la vue profonde de lui-même et du monde entier.

Tout ce qu'il put d'abord fut donc de ne rien se répondre et de se contenter de poser des questions, suivies de répliques en l'air : « Parce qu'elle est jeune, et parce qu'il est jeune. » « Parce qu'il est homme et qu'elle est belle. » Ou : « Ne demande pas ce qu'il faut que tu ignores. » Si la voix de la curiosité insistait (« Pourquoi faut-il que tu ignores ces choses ? ») il trouvait un bon argument : « Parce que tu es misérable et fragile, et que tout mystère est de Dieu. »

Le tour religieux de cet acte de résignation aux ténèbres indique bien que le poète se jugeait à proximité d'un arcane prêt à se rompre et qu'il présumait d'un agrément assez médiocre pour lui. En effet, l'amoureux redoublant d'attention pieuse, sa scrupuleuse surveillance redoubla. Le triple tête-à-tête se chargea d'une électricité plus lourde, et la mélancolie devint plus significative : les attitudes de madame Sand redoublèrent d'expression, l'expression, d'éloquence ; le pire aveugle eût vu. C'est pourquoi la vérité creva les nuées.

Alfred s'écria donc avec un comique très pur :

« *Les malheureux souffrent : ils s'aiment !* »

Ces mots sont dans la *Confession*. Ils commandent et décident le dénouement. Car le poète s'immola comme devait le faire le héros de la *Confession*. « Lorsque j'ai vu ce brave Pagello, dit-il dans une lettre utilisée plus tard dans son livre, j'y ai reconnu la bonne partie de moi-même, mais pure, mais exemptée des souillures irréparables qui l'ont empoisonnée en moi. *C'est pourquoi j'ai compris qu'il fallait partir.* » Il écrivit à George un billet d'adieu dans lequel se trouvent ces mots : « J'ai senti que j'avais mérité de te perdre et que rien n'est trop dur pour moi ! »

## IV

Il n'avait presque pas hésité dans le sacrifice. Il trouva naturel d'unir ces deux amants héroïques dont la pudeur, et les combats, et le silence l'enivraient d'une admiration qu'il ne contenait plus. Le désir de les égaler s'était emparé de son cœur. Il écrivait plus tard : « S'il y a quelque chose de bon en moi, si jamais je fais quelque chose de grand, de mes mains ou de ma plume, dis-toi que tu sais d'où cela vient. Oui, George, il y a quelque chose en moi qui vaut mieux que je ne pensais. »

Dans une lettre de l'été suivant, datée encore de Venise, George rend à Alfred ces guirlandes de l'héroïsme :

« Tu as bien raison de te dire que mon bonheur a pris sa source dans tes larmes, non pas dans celles de ton désespoir et de ta souffrance, mais dans celles de ton enthousiasme et de ton sacrifice. Tu aimeras peut-être mieux par la suite, tu auras peut-être un caractère plus égal et plus heureux, mais tu ne seras jamais plus grand que tu ne l'as été dans ces tristes jours. N'en déteste pas la mémoire et, quand l'ennui de la solitude te prend, rappelle-toi que tu m'as laissé un souvenir plus cher et plus précieux que tous les plaisirs de la possession. » Il devait mettre en vers cette sentence et l'ennoblir jusqu'à la pure poésie :

Un souvenir heureux est peut-être sur terre  
Plus vrai que le bonheur<sup>44</sup>.

Toujours par une lettre de madame Sand, qui n'est pas récusable ici, nous avons un tableau rapide de la scène des fiançailles de George et de Pagello, bénies par Alfred de Musset. On nous en a donné le texte complet en 1896. Après une querelle que lui avait faite Alfred à Paris, George écrit : « Adieu donc le beau poème de notre amitié sainte et de ce lien idéal qui s'était formé entre nous trois, lorsque tu lui arrachas à Venise l'aveu de son amour pour moi et qu'il te jura de me rendre heureuse. Ah ! cette nuit d'enthousiasme où malgré nous tu joignis nos mains, en nous disant : — Vous vous aimez et vous m'aimez pourtant, vous m'avez sauvé âme et corps ! » Elle ajoute cette plainte, incroyable après tout ce que nous savons : « Tout cela était donc un roman ? Oui, rien qu'un rêve, et moi seule, imbécile enfant que je suis, j'y marchais de confiance et de bonne foi. . . »

Le Journal de Pagello, la Déclaration de George, cent autres traits épars dans la correspondance seront excellents à relire après ces dernières paroles. Mais celles-ci nous laissent voir que la grande artiste ne feignit pas une

---

44. *Souvenir*, 1840.

résistance trop vive, le jour où le poète eut proposé de s'immoler. Le *malgré nous* doit être réduit de proportions. Sans doute, fallait-il que cette scène d'acceptation fût bien menée ; mais l'offre précieuse d'Alfred pouvait être unique ; savait-on si elle se renouvellerait ?

Celui devant qui se jouait l'acte final ne songeait qu'à se pénétrer de la gravité du rôle consécuteur. Il donna sa bénédiction aux amants avec l'ampleur, la majesté, la solennité liturgiques. Il a conté, en la transposant à peine, tout l'essentiel de cette « nuit d'enthousiasme » dans le dernier chapitre de la *Confession*. Une dernière fois, Octave se met à table auprès de Brigitte. Ayant rompu le pain, il la conduit chez un joaillier, choisit deux bagues pareilles, et, les anneaux bien échangés, le jeune homme et la jeune femme se séparent après s'être serré la main : Brigitte rejoint Smith ; Octave monte en chaise de poste en remerciant Dieu « d'avoir permis que, de trois êtres qui avaient souffert par sa faute, il ne restât qu'un malheureux ».

Musset aurait quitté Venise à peu près de même façon si les soins de convalescence ne l'eussent empêché d'égaliser la promptitude de son Octave. Il passa deux ou trois jours de trop sur la lagune. Après les accordailles peut-être eut-il sujet de voir, non sans une pointe de mélancolie ironique, que l'on observait assez mal les délais d'usage. Le bonheur légitime ressemblait trop aux apparences de l'amour scélérat qu'il avait d'abord soupçonné. Il leur donna à redouter, jusqu'au dernier moment, un brusque retour. L'incertitude est bien sensible dans le dénouement de la *Confession d'un enfant du siècle*, et l'œil de lynx de Sainte-Beuve avait déjà discerné le peu de solidité des suprêmes résolutions du héros : « Qui nous répond, dit-il, que, l'autre lendemain, tout ne sera pas bouleversé encore, qu'Octave ne prendra pas des chevaux pour courir après les deux amants fiancés par lui ? . . . »

Rien de tel n'arriva. Pagello déclara qu'il était médecin, et fit sonner très haut le devoir de sa profession. Il avait, d'ailleurs, bien raison. Le séjour de Venise ne valait plus rien au poète. Musset se mit en route le 28 mars 1834, selon les uns : selon d'autres, le 29. On a dit le 31 ou même le 1<sup>er</sup> avril. Une lettre de George, datée du 30 mars, témoigne que, la veille au moins de ce jour-là, la séparation était faite.

Alfred passa les Alpes « le cœur plein d'un triste et doux mystère », un peu foudroyé, mais serein, un peu distrait aussi de ses autres misères par le délabrement physique. Un enthousiasme le soutenait. Quelques jours après son départ de Venise, madame Sand recevait de Genève la lettre où se trouvent ces mots :

Quand tu passeras le Simplon, pense à moi, George. C'était la première fois que les spectacles éternels des Alpes se levaient devant moi dans leur force et leur calme. J'étais seul dans le cabriolet et, je ne sais comment rendre ce que j'ai éprouvé, il me semblait que ces géants me parlaient de toutes les grandeurs sorties de Dieu : « Je ne suis qu'un enfant, me suis-je écrié, mais j'ai deux grands amis, et ils sont heureux. »

Le pauvre fugitif s'applaudissait de leur bonheur comme d'un gage assuré de sa rédemption. Toute cette lettre respire un certain calme, celui dont il était capable, et beaucoup de résignation, bien mêlée d'ahurissement : « De quel rêve je me réveille ! disait-il. Pauvre George, pauvre chère enfant ! Tu t'es crue ma maîtresse, tu n'étais que ma mère. J'emporte avec moi deux étranges compagnons, une tristesse et une joie sans fin. » La tristesse de sa déchéance, sans doute ; la joie de son immolation.

Vingt ans plus tard, évoquant la même heure de sa vie dans le plus incohérent de tous ses poèmes, il donne encore l'idée confuse de ce mélange :

Ôte-moi, mémoire importune,  
 Ôte-moi ces yeux que je vois toujours.  
 Pourquoi dans leur beauté suprême,  
 Pourquoi les ai-je vus briller ?  
 Tu ne veux pas que je les aime,  
 Toi qui me défends d'oublier.<sup>45</sup>

Quant à madame Sand, très peu de jours après leur séparation, elle écrivit à un ami qu'elle ne regrettait pas d'avoir aimé cet homme, ayant contribué à le rendre meilleur. Avec elle (je serre à peine le sens du texte), « il était devenu bon, affectueux et loyal de jour en jour. » On vient de voir par quelle savante méthode elle avait obtenu, en temps si court, de si notables progrès. Lui, cheminait brisé, mais en s'applaudissant d'avoir confié sa maîtresse à un homme dont le cœur était digne d'elle. « Dis-lui combien je l'aime, écrivait-il toujours, et je ne puis retenir mes larmes en pensant à lui. »

« Brave jeune homme ! » ajoutait-il. Alfred de Musset ne se doutait pas que le brave jeune homme fût si proche de lui.

Il rentra chez sa mère, perdant ses cheveux à poignées.

---

45. *Souvenir des Alpes*, 1852. (N. D. É.)

Quatrième partie

**VÉRITÉ ET POÉSIE**



# Les Retours

« Il semble, dit M<sup>me</sup> Arvède Barine en parlant de l'arrivée d'Alfred de Musset à Paris, qu'en remettant le pied dans cette ville gouailleuse il ait eu un vague soupçon que le lien idéal dont tous trois étaient si fiers pourrait bien être une erreur, et une erreur ridicule. » Il visitait pieusement la petite chambre commune, quai Malaquais, 19. Il communiquait à son amie son projet de lui élever un autel, « fût-ce avec mes os », disait-il. Mais on a observé que l'amitié pour Pagello se refroidit sensiblement, il réfléchit.

Rien de plus périlleux pour George qu'une crise prochaine de clairvoyance chez Alfred. Car, la machination découverte, que dirait-il ? Que penserait-il ? Et que ferait-il ? Les explications absurdes peuvent servir à l'occasion, elles ne durent pas. Quand il saurait tout, ce qui ne pouvait manquer d'arriver, quel châtement pour elle dans un mot ou dans un regard !

Toutes ses lettres tendent à maintenir à la température de Venise l'amitié passionnée dans laquelle ils s'étaient quittés : dût leur amitié redevenir de l'amour, dût le souvenir douloureux réveiller des désirs plus douloureux encore ! Était-ce là pure réflexion de la part de George ? N'était-ce qu'un instinct ?

Elle était traversée de souffles divers.

## I

Jusqu'à l'été, la douleur presque publique du poète trouva son aliment dans les courriers étranges qui lui arrivaient de là-bas. Une de ces pages, imprimée dans la *Revue des deux mondes* portait une dédicace « à un poète » que tout le monde reconnut. George Sand s'est vantée de l'avoir écrite avec le secours de Pagello, à qui Buloz reconnaissant aurait fait un peu plus tard des offres flatteuses. Il serait amer de songer que Pagello collabora à ce passage :

... Quand je t'eus déposé à terre, que je me retrouvai seule dans cette gondole noire comme un cercueil, je sentis que mon âme s'en allait avec toi. Le vent ne ballottait plus sur les lagunes agitées qu'un corps malade et stupide.

Un homme m'attendait sur les marches de la Piazzetta. — Du courage ! me dit-il. — Oui, lui répondis-je, vous m'avez dit ce mot-là une nuit, quand il était mourant dans nos bras, quand nous pensions qu'il n'avait plus qu'une heure à vivre. À présent, il est sauvé, il voyage, il va retrouver sa patrie, sa mère, ses amis, ses plaisirs. C'est bien : mais pensez de moi ce que vous voudrez, je regrette cette horrible nuit où sa tête pâle était appuyée sur votre épaule, et sa main froide dans la mienne. Il était là entre nous deux, et il n'y est plus. Vous pleurez aussi, tout en haussant les épaules. Vous voyez que vos larmes ne raisonnent pas mieux que moi. Il est parti, nous l'avons voulu ; mais il n'est pas ici, nous sommes au désespoir.

Que ce morceau constitue, en lui-même, un modèle d'inconvenance, il n'est même pas utile de le noter. Tel est le ton de la première *Lettre d'un voyageur*. Du sein de Pagello George ne cesse de rappeler à Alfred qu'il a conservé la meilleure part d'elle-même, que toute jalousie doit être bannie et qu'elle est à lui, tout en étant au docteur. Les lettres intimes données soixante-deux ans plus tard par la *Revue de Paris*<sup>46</sup> portent le même caractère, à un degré supérieur :

Ne crois pas, ne crois pas, Alfred, que je puisse être heureuse avec la pensée d'avoir perdu ton cœur. Que j'aie été ta maîtresse ou ta mère, peu importe ; que je t'aie inspiré de l'amour ou de l'amitié, que j'aie été heureuse ou malheureuse avec toi, tout cela ne change rien à l'état de mon âme à présent. Je sais que je t'aime, et c'est tout (*Ici trois lignes supprimées à l'encre par George Sand*)<sup>47</sup>. ... Ô mon enfant ! Ô mon enfant ! que j'ai besoin de ta tendresse et de ton pardon ! Ne me parle pas du mien, ne me dis jamais que tu as eu des torts envers moi : qu'en sais-je ?<sup>48</sup>

Est-il au monde un ton de sincérité qui soit reconnaissable ? S'il existait, on pourrait dire : le voici. Mais, outre qu'elle avait toujours été de fort bonne foi dans son rôle de « Frère George », comme elle disait, ces lignes font penser que la fiction du « lien idéal » et de l'amour supérieur s'était emparée d'elle et qu'elle s'était un peu prise à sa propre industrie. Cette lettre écrite quinze jours après la séparation et d'un accent si pathétique, l'eût-elle seulement

46. *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> novembre 1896.

47. *Lettre de Venise*, 15 avril 1835.

48. Même lettre.

conçue le mois précédent, quand elle répondait en termes dédaigneux presque durs, au pauvre Pagello qui la suppliait d'être douce, d'épargner les yeux d'un malade et de se montrer généreuse ?

La vue du sacrifice consommé par Alfred, peut-être aussi la honte de l'avoir abusé, avait ému en secret cette âme robuste : une de ses fibres de mère vient de frémir, la pitié céleste a gémi. Elle conseille à son poète d'aimer une autre femme et de la choisir mieux. Elle prie pour qu'il soit heureux. Quant à elle, il lui suffira d'un peu de tendresse : « Je trouverai toujours ton cœur, n'est-ce pas, mon petit ? »

## II

On entrevoit d'ailleurs que maître Pagello faisait vers ce temps-là des actes d'initiative et se mettait assez clairement dans son tort. Les lettres vénitienes des 15 et 29 avril portent que « l'ange de la vertu » a « quatre femmes sur les bras », amies ou maîtresses. Mais son défaut principal, ou le plus manifeste, semble de n'être pas Alfred de Musset ou de trop bien montrer qu'il ne le vaut point.

Grande découverte de George effectuée dans le courant des mois d'avril et de mai :

Un grand point, écrit-elle à Musset, un grand point pour hâter ma guérison, c'est que je puis cacher mes vieux restes de souffrance. Je n'ai pas affaire à des yeux aussi pénétrants que les tiens et je puis faire ma figure d'oiseau malade sans qu'on s'en aperçoive. Si on me soupçonne d'un peu de tristesse, je me justifie avec une douleur de tête ou un cor au pied. On ne m'a pas vue insouciant et folle, on ne connaît pas tous les recoins de mon caractère, on n'en voit que les lignes principales. Cela est bien, n'est-ce pas ? Et puis, ici, je ne suis pas madame Sand. Ce brave Pierre n'a pas lu *Lélia*, et je crois bien qu'il n'y comprendrait goutte. Il n'est pas en méfiance contre l'aberration de nos têtes de poètes. Il me traite comme une femme de vingt ans, et il me couronne d'étoiles comme une vierge. Je ne dis rien pour détruire ou pour entretenir son erreur. *Je me laisse régénérer par cette affection douce et honnête ; pour la première fois de ma vie j'aime sans passion.*

... Mon oiseau est mort, et j'ai pleuré, et Pagello s'est mis à rire, et je me suis mise en colère, et il s'est mis à pleurer, et je me suis mise à rire. Voilà-t-il pas une belle histoire.<sup>49</sup>

---

49. Lettre de Venise, 12 mai 1834.

« Envoie-moi, lui dit-elle, envoie-moi dans ta prochaine lettre tous les vers que tu as faits pour moi, depuis les premiers jusqu'aux derniers. » Ce « voyageur » qui vient d'être tourmenté par la mer, à peine à terre a ressenti la nostalgie de l'Océan : le pernecieux auteur de *Rolla* et la vie à trois dans Venise ont laissé dans le cœur de madame Sand le souvenir et même le besoin de leur charme trouble ; quel que soit son premier équilibre natif, elle vient regarder la mer orageuse en pleurant. Quel étrange sel de regret et de désir au fond de ces larmes ! Elle écrit le 24 mai :

... Ton souvenir est une relique sacrée. Ton nom est une parole solennelle que je prononce le soir dans le silence des lagunes et auquel répond une voix émue et une douce parole simple et laconique, mais qui me semble si belle alors ! — *io l'amo !* — peu importe, mon enfant, aime, sois aimé, et que mon souvenir n'empoisonne aucune de tes joies. Sacrifie-le, s'il le faut.

*Io l'amo*, dit Pagello. Ou comme George l'écrira plus tard, le docteur évoque *il nostro amore per Alf*. Alfred répond de loin, un peu sèchement : « Brave cœur ! » Mais George se répond aussi à elle-même : « Tu es bon, et tu m'aimes ; Pietro aussi ; mais rien ne peut empêcher qu'on soit malheureux. . . »

Voilà, écrit-elle toujours le 24 mai, j'ai là près de moi mon ami, mon soutien : il ne souffre pas, lui ; il n'est pas faible ; il n'est pas soupçonneux ; il n'a pas connu les amertumes qui t'ont rongé le cœur ; il n'a pas besoin de ma force, il a son calme et sa vertu ; il m'aime en paix ; il est heureux sans que je souffre, sans que je travaille à son bonheur. Eh bien, moi, j'ai besoin de souffrir pour quelqu'un, j'ai besoin d'employer ce trop d'énergie et de sensibilité qui sont en moi. J'ai besoin de nourrir cette maternelle sollicitude qui s'est habituée à veiller sur un être souffrant et fatigué. Oh ! pourquoi ne pouvais-je vivre entre vous deux et vous rendre heureux sans appartenir ni à l'un ni à l'autre ! J'aurais bien vécu dix ans ainsi. Il est bien vrai que j'avais besoin d'un frère ; pourquoi n'ai-je pu conserver mon enfant près de moi ? Hélas, que les choses de ce monde sont vaines et menteuses, et combien le cœur de l'homme changerait s'il entendait la voix de Dieu ! . . .

Pagello, se révélant un mari parfait, l'avait donc, on le démêle, désappointée. Et ces yeux de Musset, qu'il avait été si facile de décevoir, lui paraissaient, à distance, plus pénétrants que ceux du médecin pour qui elle l'avait perdu. Elle faisait le compte des puissances mises en œuvre pour obtenir quelques semaines de solitude avec l'amant nouveau ; franchement, se demandait-elle,

était-ce la peine ? Le souvenir de son effort la dégoûtait de l'œuvre, le produit paraissait sans rapport avec le travail.

De même que Pagello lui avait été l'Inconnu, Alfred de Musset lui devint le Disparu. Il redescendit dans son cœur comme la figure souffrante d'une passion plus délicate et plus violente que celle que le pauvre Pietro pouvait accorder : idéale statue d'un souvenir cruel, mais révolu à tout jamais et inaccessible. Jamais, se disait-elle enfin, jamais ne se retrouvera sujet plus magnifique de poignantes expériences ! Elle tenait de lui des secrets de souffrir, d'aimer, de vivre en profondeur que sa propre sensibilité ne lui aurait pas découverts, justement à cause de sa force indéterminée et vagabonde. Avec lui, le tragique était retiré de sa vie.

### III

Ainsi, le malade éloigné, le cœur de George se retourne vers lui d'un jour à l'autre : pour expliquer pareil reflux, nous suffira-t-il de conclure qu'avec les personnes d'imagination ce sont les absents qui ont raison ?

Une autre cause dut agir. Les cancans parisiens arrivaient à Venise en même temps que les réponses de Musset. Les amis de George, Buloz, Boucoiran, la tenaient au courant de certains bruits défavorables. Avec un sens pratique qui nous montre à quel point cet esprit viril avait gardé son sexe de femme, elle avait tout organisé pour que Musset eût à Paris la qualité, les fonctions et surtout la figure de son meilleur ami. Il s'y pliait avec bonheur et, même à contre-cœur, il s'y serait plié encore, ainsi que c'était son devoir. Mais le luxe de précautions que prend ici madame Sand ne laissera pas d'amuser l'observateur. Elle traite l'ancien amant comme son fondé de pouvoirs et universel factotum, non sans faire sentir qu'elle s'est mise en mesure de le servir d'un autre côté. Il fera ses démarches auprès de Buloz ; elle lui propose en revanche les services de Pagello comme traducteur de *Fantasio* et des *Caprices de Marianne*. Alfred lui achètera, chez Leblanc, rue Sainte-Anne, en face le numéro 50, un quart de patchouli, « Ne te fais pas attraper, cela vaut deux francs<sup>50</sup> » ; il visitera le jeune Maurice Sand,

---

50. Madame Sand paraît avoir été fidèle au patchouli. Six ans plus tard Chopin, qui fut un des successeurs d'Alfred et de Pagello, demandait de Nohant, en 1840, à un ami qui lui servait de correspondant parisien, « un flacon de patchouli » et « un flacon de bouquet de Chantilly ». Il n'est pas téméraire de supposer que le premier flacon était pour l'usage de George. C'est vers la même époque, quelques années plus tard peut-être, qu'Alfred de Musset écrivait, rêveusement, à sa marraine : « Pourquoi l'odeur du patchouli me rend-elle mélancolique ? »

alors au collège, et, en retour, on aidera le poète de Paris à devenir « célèbre à Venise ». Tout cela dès le 15 avril.

Trois mois plus tard (le 10 juillet), il juge encore nécessaire de la tranquilliser sur l'article des bruits du monde : « *Dites-moi, Monsieur, est-ce vrai que M<sup>me</sup> Sand soit une femme adorable ?* — Telle est l'honnête question qu'une belle bête m'adressait l'autre jour. La chère créature ne me l'a pas répétée moins de trois fois pour voir si je varierais mes réponses. — Chante, mon brave coq, me disais-je tout bas, tu ne me feras pas renier comme saint Pierre. »

George méprisait naturellement ces voix du public. Le 24 avril, elle en était au point où l'on n'entend plus, écrit-elle à Alfred, que la « voix de Dieu ».

Moi, je l'écoute (cette voix) et il me semble que je l'entends, et pendant ce temps les hommes me crient : horreur, folie, scandale, mensonge ! Quoi donc ? Qu'est-ce ? Et pourquoi ces malédictions ? De quoi encore serais-je accusée ?

Mais tout en dédaignant accusateurs et accusations, elle s'en soucie. Son avenir de mère est en cause. Elle n'est pas encore séparée de M. Dudevant : ce mari complaisant pouvait changer d'humeur. Comment serait jugé leur inévitable procès ? Il faut bien qu'elle en tienne compte, elle veut garder ses enfants. Elle se sent donc obligée de songer au monde, il lui faut, d'une part, soutenir en Pierre Pagello l'honneur du beau choix qu'elle a fait, puisque ce choix est ébruité et qu'on ne peut plus s'en dédire ; mais, d'une autre part, s'assurer fortement du jeune homme avec qui on l'a vue partir. Le poète constituera la meilleure de ses défenses contre l'opinion irritée. Avec lui elle était à l'abri de nouveaux scandales. Et sans lui, elle pouvait se croire perdue. « Songe, mon enfant, écrit-elle, songe que tu es dans ma vie à côté de mes enfants, et qu'il n'y a plus que deux ou trois coups qui puissent m'abattre, leur mort ou ton indifférence. » Voilà Alfred uni par le fil d'une même phrase au destin des deux innocents.

Et, dès lors, Pagello nous est montré dans l'appareil du sacrifice, avec les bandelettes et la couronne de fleurs : « Je souffre encore souvent et beaucoup, mais jamais par lui, dit-elle le 15 juin. N'ayant pas une petite pièce de monnaie pour m'acheter un bouquet il se lève avant le jour et fait deux lieues à pied pour m'en cueillir un dans les jardins du faubourg. Cette petite chose est le résumé de toute sa conduite, il me suit, il me porte, il me remercie. » Mais elle ajoute sans aller à la ligne : « Oh ! dis-moi que tu es heureux, et je le serai. » Le 26 juin : « L'ami auquel tu m'as confiée » devient « un ange de douceur, de bonté et de dévouement » ; mais, s'il lui arrive de parler

d'elle-même, c'est pour mettre en avant l'idée du suicide, « triste compagne errante auprès de moi ». Et ce qui lui inspire ce désir de mourir, c'est l'idée d'un « affront », d'une « souillure », d'une « fange dégoûtante » qu'on « jette au-devant d'elle » pour l'empêcher de passer.

Avis au chevalier français.

« L'affection et la vertu de Pagello sont immuables comme les Alpes. » Mais, se retournant vers Alfred : « Ce qui pourrait me faire mal et ce qui ne peut pas arriver, c'est de perdre ton affection. Ce qui me consolera de tous les maux possibles, c'est encore elle. »

Elle avait écrit le 15 mai : « À quelle époque vas-tu à Aix ? Arrange-toi, je t'en prie, de manière à ce que je sache où tu seras afin que, si je ne te trouve pas à Paris, je te rencontre du moins en route. » Mais, le 26, au point de quitter Venise, elle lève un pan du rideau : « Je ne sais pas encore si Pagello pourra m'accompagner. » Non sans ajouter, il est vrai : « Il a pourtant bien envie de ne pas me quitter, et il se fait une joie de t'embrasser. J'espère que cela l'emportera sur les embarras de sa position. »

En même temps, elle s'efforçait de reprendre les plus dangereuses paroles qu'elle avait jadis prononcées et d'atténuer tout ce qui avait poussé à la séparation. Elle efface, elle efface, d'un doigt léger, avec une aisance admirable : « Vois, lui dit-elle, combien tu te trompais quand tu te croyais usé par les plaisirs et abruti par l'expérience ! » La Pénélope si habile à tisser la tapisserie est encore plus prompte quand il faut l'effiler.

## IV

Comme le poète était revenu à la foi amoureuse par le chemin de la terreur que lui avaient tracé les amants, la crainte du public aurait-elle été, à son tour un principe des regains d'amour de madame Sand ? On n'oserait pas l'affirmer. Mais c'est peut-être de cette inquiétude que lui vint au moins le courage de faire certains pas. Jugeons mieux ces coquetteries : si elles n'étaient pas tout à fait désintéressées, la nécessité les dicta.

Eut-elle seulement à feindre ? Si elle connut ce malheur, George en fut vite châtiée. Qui ne veut pas aimer sera sage et prudent de ne jamais feindre l'amour ; car l'amour invoqué peut venir dans toute sa force. Les actes religieux sont les générateurs directs de la religion. *Prenez de l'eau bénite*, disait Pascal. En mettant les choses au pis, M<sup>me</sup> Sand fit comme le croyant forcé de Pascal, dans l'instant même où elle se trouvait disposée à l'action de toutes les grâces.

Mais parce qu'elle avait à se reprocher de cruels mensonges et qu'il lui fallait à tout prix en conjurer l'éclat, madame Sand forma ici le rêve audacieux et beau de donner à Alfred une profonde impression de sincérité : très finement, elle sentit qu'il lui suffirait de devenir sincère en effet.

L'aimer, l'aimer vraiment, et, par cet amour, le reconquérir ; une fois reconquis, le tenir, l'occuper et le subjuguier : abolir le drame passé sous des drames nouveaux, créer de si violentes disparates morales, se montrer sous un jour si neuf, se procurer ainsi de tels alibis, former entre Venise et Paris de tels désaccords que la raison du poète en fût déroutée à jamais et qu'il se sentît incapable de risquer aucun jugement sur l'ensemble de l'aventure ; en outre, le contraindre à se donner, tant en réalité qu'en imagination, d'immenses torts nouveaux : tel fut le beau programme élaboré par les circonstances et par le calcul dans cette âme trouble, mais forte. Elle avait assez d'énergie pour le remplir au naturel, c'est-à-dire, oubliant qu'elle l'avait conçu, au point de s'y donner, de s'y aliéner tout entière. Elle avait été à Venise tout force et tout orgueil, elle va ici nous paraître tout force et aussi tout amour.

## V

L'arrivée à Paris de George, accompagnée de Pagello, remettait donc en présence trois être bien différents de ceux qui s'étaient quittés à Venise. Une correspondance incendiaire avait étouffé l'esprit de réflexion dans l'âme d'Alfred, et l'amour d'autrefois y reparaisait sans partage. Pagello, averti par le ton de la correspondance (car on lui montrait tout) et non moins éclairé par les nouveaux visages qu'il trouvait à Paris, entraînait en défiance. « Du moment qu'il a mis le pied en France, il n'a rien compris », disait George. La lucidité de notre air, chassant les brouillards vénitiens, mettait à nu des vérités médiocrement belles. George d'ailleurs est rassurée, Alfred de Musset aime encore et, Dieu merci, plus que jamais : car ses billets et ses visites la poursuivent.

Elle le repousse d'abord, de crainte de Pagello, de crainte des méchants ; cependant, elle ne peut résister aux nombreux éléments qui, en elle et hors d'elle, ont disposé de son destin. Ils se revoient. Elle lui confesse la survivance de son amour, elle le lui prouve après avoir juré et fait jurer que cette preuve vaudrait un adieu éternel. Alfred, le lendemain, en lui annonçant qu'il s'éloigne, écrit : « Celui qui est aimé de toi ne peut plus maudire. » Il est résigné à son sort, que George demeure maîtresse de régler comme elle voudra. Il lui demande seulement de ne pas expirer sans lui si elle renonce à la vie.

Mais, en attendant, il écrira ; il fera leur histoire :

Non, non, j'en jure par ma jeunesse et par mon génie, il ne poussera sur ta tombe que des lis sans tache. J'y poserai de ces mains que voilà ton épitaphe en marbre plus pur que les statues de nos gloires d'un jour. La postérité répétera nos noms comme ceux de ces amants immortels qui n'en font qu'un à eux deux, comme Roméo et Juliette, comme Héloïse et Abélard. On ne parlera jamais de l'un sans parler de l'autre. Ce sera là un mariage plus sacré que ceux que font les prêtres, le mariage impérissable et chaste de l'intelligence. Les peuples futurs y reconnaîtront le symbole du seul Dieu qu'ils adoreront. Quelqu'un n'a-t-il pas dit que les révolutions de l'esprit humain avaient toujours des avant-coureurs qui les annonçaient à leur siècle ? Eh bien, le siècle de l'Intelligence est venu. Elle sort des ruines du monde, cette souveraineté de l'avenir ; elle gravera ton portrait et le mien sur une des pierres de son collier.

Ce « mariage de l'intelligence » manqua. D'autres stimulants que celui de leur esprit pur se faisaient sentir. L'unique rencontre en avait fait souhaiter de nouvelles. Le poète était allé se promener à Bade, et la romancière à Nohant. « Ah ! George, écrivait le premier, ah ! George, quel amour ! Jamais homme n'a aimé comme je t'aime. Je suis perdu, vois-tu ; je suis noyé, inondé d'amour. Je ne sais plus si je vis, si je respire, si je parle ; je sais que j'aime. . . »

Mais il nous faut bien percevoir dans la réponse de George le développement logique d'un nouvel acte de comédie. Pour mieux dire, c'est le prologue de la dernière reprise. Elle raconte tout au long les scènes de jalousie de Pagello. Elle parle de ses enfants. Et, par un comble de prudence politique, elle a soin de rappeler très précisément des souvenirs qui, en aiguisant la jalousie du poète, lui spécifient qu'il a perdu le droit de récriminer.

Dans cette lettre de Nohant se trouve en effet le fameux passage, plusieurs fois cité, des accordailles de Venise : « Ah ! cette nuit d'enthousiasme. . . » Il peut être traduit : — *Pagello m'ennuie, tu le vois, et c'est bien fini. Je t'ai déjà repris, je puis revenir toute à toi ; y consentir, c'est reconnaître que le passé n'existe plus et que tu n'as pas le plus léger reproche à m'en faire. . .* L'habile plaideuse se souvient d'ailleurs de sa robe, qui n'était point d'un avocat : « Oh ! que je suis malheureuse, je ne suis point aimée, je n'aime pas ! Me voilà insensible, un être stérile et maudit ! Et toi, tu viens me parler de transports d'ivresse. . . »

Elle conclut : « Il faut nous quitter, vois-tu, il le faut, puisque tu arrives à te persuader que tu ne peux guérir de cet amour pour moi et que tu as pourtant si solennellement abjuré à Venise avant *et même encore* après ta maladie. » Avec cela, promesse ou rappel de la promesse d'une entrevue prochaine à Paris.

Ils se reprirent donc, et leur hiver de 1834–1835 paraît avoir été aussi malheureux que possible : « J'en étais bien sûre, dit-elle quand ils se sont revus, que ces reproches-là viendraient dès le lendemain du bonheur rêvé et promis, et que tu me ferais un crime de ce que tu avais accepté comme un droit... Qu'est-ce que tu veux à présent, qu'est-ce que tu me demandes ? Des questions, des soupçons, des récriminations, déjà ! déjà ! Et pourquoi me parler de Pierre quand je t'avais défendu de m'en parler jamais. De quel droit d'ailleurs m'interrogues-tu sur Venise ? Étais-je à toi, à Venise ? »

Et, après avoir raconté le passé à sa manière, elle éclate en cris d'étonnement et d'indignation aux exigences toutes fraîches du pauvre garçon.

Eh bien, à présent, tu veux l'historique jour par jour et heure par heure de ma liaison avec Pierre, et je ne te reconnais pas le droit de me questionner. Je m'avilerais en me laissant confesser comme une femme qui t'aurait trompé. Admets tout ce que tu voudras pour nous tourmenter, je n'ai à te répondre que ceci : « Ce n'est pas du premier jour que j'ai aimé Pierre et même après ton départ, après t'avoir dit que je l'aimais peut-être, que c'était mon secret et que, n'étant plus à toi, je pouvais être à lui sans te rendre compte de rien, il s'est trouvé dans sa vie à lui, dans ses liens mal rompus avec ses anciennes maîtresses, des situations ridicules et désagréables qui m'ont fait hésiter à me regarder comme engagée par des précédents quelconques. Donc il y a eu de ma part une sincérité dont j'appelle à toi-même et dont tes lettres font foi pour ma conscience. Je ne t'ai pas permis à Venise de me demander le moindre détail, si nous nous étions embrassés sur les joues, sur l'œil ou sur le front, et je te défends d'entrer dans une phase de ma vie où j'avais le droit de reprendre les voiles de la pudeur vis-à-vis de toi.

Ainsi, chargée des voiles de la pudeur vis-à-vis de lui, elle se remet à mentir : effrontément, charitablement, efficacement. Mais pour refrain : « Voyons, laisse-moi donc partir. » Ou encore : « Que nous restera-t-il donc, mon Dieu ! d'un lien qui nous avait semblé si beau ! ni amour, ni amitié ! mon Dieu ! »

## VI

Elle pourrait partir. Le but de sa politique, si elle s'en était fixé un, était atteint en somme. Le poète se trouvait de nouveau lié et comme annulé par l'amour : l'audacieuse lettre qu'on vient de lire montre bien que les volontés de sa maîtresse n'ont plus qu'à lui dicter leur loi. Mais, à ce moment même, ces dures volontés ont faibli.

La puissance d'une habitude physique retrouvée, jointe aux grandes dépenses d'énergie qu'elle avait dû faire, avait tout à fait brisé George. « Je songe, gémit-elle, que je vais t'aimer encore comme autrefois. » Plus qu'autrefois, hélas ! Les chaleurs de l'entraînement s'étaient communiquées peu à peu à son âme. Au bout de quelques semaines sans doute, elle dut éprouver que ce qui n'avait été qu'une province exigüe de sa vie la couvrait, cette fois, la soulevait et la pénétrait tout entière. Dure revanche de l'amour. La victorieuse était prise au milieu du triomphe, les rôles étaient renversés. Celui qui la poursuivait, elle le poursuivit. Le pouvoir de prononcer de fausses paroles s'éloigne d'elle. Elle ne sort plus de cette sincérité profonde que lorsqu'elle lui parle de séparation. Comme jadis Alfred, dont elle devient l'élève accomplie, elle affectionne sa douleur.

Mais, à son tour, se sentant devenir le plus fort, l'enfant du siècle cède à un âcre désir de rendre quelque chose du mal qu'il a reçu. On l'a fait souffrir par l'amour et par l'orgueil. À George maintenant de souffrir d'orgueil et d'amour. Est-ce la peine de donner un extrait du journal intime dans lequel la pauvre femme se désole de ne point retrouver « sa féroce vigueur de Venise » et se traîne lentement aux pieds du cruel qui, le cœur las, a voulu rompre ? M. Paul Mariéton l'a publié presque en entier et nous en connaissons d'autres fragments par M<sup>me</sup> Arvède Barine. Il contient des pages touchantes : quelques-unes sont pleines d'humilité !

Mardi 24 décembre 1834.

Je ne guéris pourtant pas... Je m'abandonne à mon désespoir. Il me ronge, il m'abat.

Hélas ! il augmente tous les jours comme cette horreur de l'isolement, ces élans de mon cœur pour aller rejoindre ce cœur qui m'était ouvert. Et si je courais, quand l'amour me prend trop fort ? Si j'allais casser le cordon de sa sonnette jusqu'à ce qu'il m'ouvrît sa porte ? Si je m'y couchais en travers jusqu'à ce qu'il passe ? Si je me jetais, non pas à ses pieds, c'est fou, après tout, car c'est l'implorer, et, certes, il fait pour moi ce qu'il peut, il est cruel de l'obséder et de lui demander l'impossible ; mais si je me jetais à son cou, dans ses bras, si je lui disais : « Tu m'aimes encore, tu en souffres, tu en rougis, mais tu me plains trop pour ne pas m'aimer. » Tu vois bien que je t'aime, que je ne peux aimer que toi ; embrasse-moi, ne dis rien, ne discutons pas.

... Eh bien, quand tu sentiras ta sensibilité se lasser de ton irritation, revenir, renvoie-moi, maltraite-moi, mais que ce ne soit jamais avec cet affreux mot : *Dernière fois !* Je souffrirai tant que tu voudras ; mais laisse-moi quelquefois, ne fût-ce qu'une fois par semaine, venir chercher une larme, un baiser, qui me fasse vivre, et me donne du courage. — Mais tu ne peux pas ! Ah ? que tu es las de moi ! Et que

tu t'es vite guéri aussi, toi ! Hélas, mon Dieu, j'ai de plus grands torts certainement que tu n'en eus à Venise, *quand je me consolai*.

Mais tu ne m'aimais pas, et la raison égoïste et méchante me disait : *Tu fais bien !* À présent, je suis encore coupable à tes yeux, mais je le suis dans le passé. Le présent est beau et bon encore : je t'aime ; je me soumettrais à tous les supplices pour être aimée de toi et tu me quittes ! Ah ! *pauvre homme !* vous êtes *fou*. C'est votre *orgueil* qui vous conseille.

Nous savons le son de ces mots :

Ah ! faible femme, orgueilleuse insensée ! . . .  
 . . . Partez, partez, et dans un cœur de glace  
 Emportez l'orgueil satisfait.  
 . . . Ah ! pauvre enfant qui voulez être belle  
 Et ne savez pas pardonner !

Qui se doutait que ces sanglots de *La Nuit de décembre*<sup>51</sup> eussent été versés d'abord par George Sand ? Mais qui se fût imaginé que cette statue de l'orgueil pût traiter quelqu'un d'orgueilleux ? Elle disait autrefois au poète : « Tu n'en as pas trop. » Maintenant, elle crie : « Vous devez en avoir, le vôtre est beau, mais votre raison devrait le faire taire et vous dire : — Aime cette pauvre femme, tu es bien sûr de ne pas l'aimer trop à présent, que crains-tu ?

---

51. Le Journal intime de madame Sand est de décembre 1834. *La Nuit de décembre* est de novembre 1835. Le poète a utilisé, en les retournant, les cris de désespoir échappés à sa maîtresse. On n'observe bien que ce qui est hors de soi. Alfred de Musset a commis quelques emprunts d'un tout autre genre. Par exemple, la fameuse phrase de Perdican : « C'est moi qui ai vécu et non pas un être factice créé par mon orgueil et par mon ennui », est plus qu'inspirée, copiée, d'une lettre de George. Et d'une autre lettre de George (Venise, 12 mai 1834) semble prise toute la pensée de *La Nuit d'octobre* : « Peut-être est-ce (l'amour) une faculté divine qui se perd et qui se retrouve, qu'il faut cultiver ou qu'il faut acheter par des souffrances cruelles, par des expériences douloureuses. Peut-être m'as-tu aimée avec peine pour aimer une autre avec abandon. . . »

C'est une dure loi, mais une loi suprême.  
 Vieille comme le monde et la fatalité,  
 Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême  
 Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté. (1837.)

Des indices fort délicats, et dont l'analyse serait ici hors de place, me donnent à penser que le poète ne faisait guère, en tout ceci, que reprendre ce qui lui appartenait : que de fois, dans ses lettres de Venise, George paraphrase des vers qu'Alfred a publiés les années précédentes ! . . . Toutes les questions d'emprunt et de plagiat sont complexes. Alfred de Musset était grand causeur. Après les causeurs, ce sont peut-être les journalistes que l'on pille le plus. S'il était permis de mêler les petites choses aux grandes, j'avertirais que la matière de ce petit livre courut les journaux et les revues pendant six ans entiers ; j'ai dû aussi reprendre de-ci de-là ce qui provenait de mon fonds quand je le publiai en 1902.

Elle ne sera pas trop exigeante, l'infortunée ! Celui des deux qui aime le moins est celui qui souffre le moins. C'est le moment de l'aimer ou jamais. »

D'autres passages sont moins simples et portent, cependant, sous le romantique criard de la langue et du style, les stigmates du vrai :

Ange de mort, amour funeste, ô noir destin sous la figure d'un enfant blond et délicat ! Oh ! que je t'aime encore, assassin ! Que tes baisers me brûlent donc vite, et que je meure consumée ! Tu jetteras mes cendres au vent, elles feront pousser des fleurs qui te réjouiront.

Qu'est-ce que ce feu qui dévore mes entrailles ? Il semble qu'un volcan gronde au dedans de moi et que je vais éclater comme un cratère. Ô Dieu, prends pitié de cet enfant qui souffre tant !

Doux yeux bleus, vous ne me regardez plus ! Belle tête, je ne te verrai plus t'incliner sur moi et te voiler d'une douce langueur ! Mon petit corps souple et chaud, vous ne vous étendrez plus sur moi, comme Élisée sur l'enfant mort, pour me ranimer... Adieu, mes cheveux blonds, mes blanches épaules.

« Elle ne s'en tenait pas aux paroles », dit M<sup>me</sup> Arvède Barine. « Elle coupa ses magnifiques cheveux et les envoya à Musset. Elle venait pleurer sur sa porte ou sur son escalier. » « Caresse-moi », lui écrivait-elle au retour, avec une grâce navrante, « caresse-moi, puisque tu me trouves encore jolie malgré mes cheveux coupés, malgré les deux grandes rides qui se sont formées l'autre jour sur mes joues.

Ils se revirent et rompirent de nouveau, suivant un mécanisme qui différait peu de celui de l'année précédente. Toute la nouveauté de la dispute consistait en ce que les amants s'occupaient un peu de savoir lequel serait l'auteur de l'abandon définitif. Chacun tenta de renouer pour ce triste avantage. Vaine querelle où les ferments de l'amour-propre, avivés par les commérages du monde, parvinrent à aigrir ce qu'ils pouvaient garder d'heureux. Tout Paris en suivait les phases d'un œil amusé ; on riait du poète quand George était en état d'écrire à son ennemi, à Tattet, un bulletin de triomphe comme celui du 14 janvier 1835 : « Alfred est redevenu mon amant » ; et l'on riait de George lorsque c'était Alfred qui prenait la fuite.

Il est meilleur de négliger la succession de ces monotones alternatives.



# La haine et le pardon

C'est au printemps de 1835 qu'ils eurent la sagesse et la force de se quitter. C'est à l'automne de la même année qu'un fragment de la *Confession d'un enfant du siècle* parut chez Buloz. On a beaucoup dit que ce livre est un pur monument de chevalerie, le poète ayant tenu à s'y donner tous les torts mais rien ne prouve que sa volonté eut à triompher de son sentiment ; les admirables illusions de Venise n'étaient pas tout à fait détruites en 1835 ni l'année suivante.

## I

Certes, il avait réfléchi. Il avait hésité, douté, souvent tremblé d'entrevoir la vérité affreuse. Quand George, prise à son propre piège, devenue, après le départ de Pagello, la plus passionnée des amantes, se fut rejetée au parti des supplications, quelles confidences ne lui furent point arrachées ! Elle put bien se confesser tantôt par bravade, tantôt par ce besoin d'épanchement qui naît du plaisir. Mais, là encore, que de réticences possibles ! Elle dut se plaire à donner à l'aveu formel cet accent du mensonge qui enlève toute certitude à la vérité quand elle est un peu forte et l'éloigne du vraisemblable. Le souverain instinct de conservation féminine lui interdit probablement d'être jamais complète, explicite, satisfaisante.

On a vu plus haut qu'elle lui écrit : « À Venise. . . Je me consolai. . . » Plus il fut éclairé des rayons décevants et de la douteuse lumière de ces lambeaux de vérité, plus il dut se sentir troublé. Dans ce trouble, il prit naturellement l'habitude de chercher son refuge dans sa première foi. Par les conseils de l'amour-propre que la réalité éprouvait trop cruellement, par ceux de l'habitude, par goût de romanesque aussi, et crédulité naturelle, enfin par les ensorcellements de l'amour, il revenait s'endormir au vieil oreiller. La pauvre George, en costume de pénitente, la tête rase et ses beaux yeux noirs éplorés, lui avait donné quelques-unes des plus touchantes preuves d'amour. Si malgré

tout elle l'aimait, que pouvait-il vouloir de plus ? Et sur quoi l'aurait-il jugée coupable de mensonges radicaux et de perfidies sans mesure ?

Ainsi, dans la dernière saison de leurs rencontres, en dépit du malheur final, elle n'avait pas perdu la partie : sa douleur, son amour portaient juste le fruit qu'elle en avait rêvé. Elle avait réussi à donner le change, au point de déconcerter et d'attendrir peut-être la malice du monde. Pour le poète, il était dérouté. Il ne savait plus rien, du moins de science certaine.

La *Confession d'un enfant du siècle* n'est si diffuse et si flottante que parce qu'il n'y eut pas de cohérence possible dans le personnage central de madame Sand, tel que pouvait se le figurer son ancien amant ; mais l'intention du livre est une : il est écrit pour demander pardon à une maîtresse parfaite des injustes soupçons, des jalousies pleines d'outrage et des persécutions aussi stupides que cruelles dont elle avait été victime de la part d'un furieux.

Quelquefois, un soupçon, de sa lueur timide projetée au travers de ce premier dessein, l'interrompt et rejette le cœur de l'écrivain dans une autre voie ; son repentir et son remords semble alors décrits de souvenir, plutôt qu'éprouvés dans l'instant, car, à cet instant même, un doute puissant le déchire. La part de volonté, chez l'auteur consista à surmonter les tentations dont l'homme souffrait.

Le malicieux Sainte-Beuve, qui connut presque tous les secrets de la liaison, note dans la façon du livre « quelque chose de successif ». Hélas ! c'était la succession des partis auxquels le poète devait s'arrêter pour expliquer les diversités d'une si étrange aventure : aimé, trahi, aimé encore, trompé dans ce dernier amour ! Nous avons remarqué qu'il y a dans ce livre deux reflets de madame Sand : la première maîtresse d'Octave de T... et la seconde, Brigitte Pierson. Mais cette Brigitte, elle-même, manque d'unité, au sentiment de Sainte-Beuve qui note une certaine « substitution subtile » :

Madame Pierson, durant toute cette première situation attachante, est une personne à part...

Pour bien apprécier et connaître cette charmante M<sup>me</sup> Pierson, il faudrait, après avoir lu la veille les deux premières parties de la *Confession*, s'arrêter là exactement ; le lendemain matin, au réveil, commencer la troisième partie et s'y arrêter juste sans entamer la quatrième : on aurait ainsi une image bien nuancée et distincte dans sa fraîche légèreté. Plus tard, il y a un moment où tout d'un coup, à propos d'une grande promenade nocturne, nous découvrons que M<sup>me</sup> Pierson, pour ses longues courses, prend une blouse bleue et des habits d'homme. Le trait est jeté au passage, comme négligemment ; mais l'œil délicat le relève, et toute illusion a disparu, car l'auteur a beau dissimuler et ne faire semblant de rien, la nouvelle M<sup>me</sup> Pierson,

fort charmante à son tour, n'est pas la même que la première ; celle qui a la blouse bleue n'est plus celle qui, un peu dévote et très charitable, parcourait à toute heure, en voile blanc, les campagnes qui l'avaient vu couronner rosière. . .

La rosière était George, telle que la voyait aux heures de piété l'imagination de Musset. Le petit homme en blouse bleue était cette George un peu différente, « fort charmante à son tour », qu'il lui arrivait d'apercevoir quelquefois des mêmes yeux que Sainte-Beuve et leur cercle d'amis dans ses jours de lucidité. J'oserai ajouter, après le maître de la critique, qu'il y a dans les deux dernières parties de la *Confession* d'autres points inintelligibles, notamment le point essentiel : le lecteur n'y est pas amené à comprendre comment, après avoir aimé Octave d'un amour qu'elle est seule à pouvoir donner et qu'il est également seul capable d'inspirer, Brigitte en arrive à distinguer le pâle Smith. Musset a beau noircir son infortuné prête-nom, dire pis que pendre d'Octave : le mauvais caractère de son Octave ne lui explique point, à lui-même qui tient la plume, qu'Octave ait cessé d'être aimé de la seule femme pour qui Dieu l'eût fait et qui fût faite pour lui. Musset n'arrivait pas à percer le triste mystère, et c'est précisément ce dont il se plaignit à Lamartine dans la *Lettre* de février 1836 :

Ô toi qui sais aimer, réponds, amant d'Elvire,  
 Comprends-tu que l'on parte et qu'on se dise adieu ?  
 Comprends tu que ce mot, la main puisse l'écrire  
 Et le cœur le signer, et les lèvres le dire,  
 Les lèvres qu'un baiser vient d'unir devant Dieu ?  
 Comprends-tu qu'un lien qui, dans l'âme immortelle,  
 Chaque jour plus profond, se forme à notre insu,  
 Qui déracine en nous la volonté rebelle,  
 Et nous attache au cœur son merveilleux tissu ;  
 Un lien tout-puissant dont les nœuds et la trame  
 Sont plus durs que la roche et que les diamants ;  
 Qui ne craint ni le temps, ni le fer, ni la flamme,  
 Ni la mort elle-même, et qui fait des amants  
 Jusque dans le tombeau s'aimer les ossements ;  
 Comprends-tu que dix ans ce lien nous enlace,  
 Qu'il ne fasse dix ans qu'un seul être de deux,  
 Puis tout à coup se brise et perdu dans l'espace  
 Nous laisse épouvantés d'avoir cru vivre heureux ?

« Dix ans » sont mis là pour deux ans, car les amours de George et d'Alfred ont duré d'août 1833 à mars 1835. Non plus que cette légère déformation, les termes généraux de l'éloquente plainte ne doivent pas nous égarer : elle a un

sens particulier, celui-là même que la *Confession* vient de nous dévoiler et qui fait le secret du livre ; le livre tout entier n'existe que par ce secret, « le secret de Brigitte », qui était demeuré un secret pour l'auteur.

Que dire, au surplus, de ce personnage de Smith, si gris, si effacé, et, en même temps, si étrange qu'il en est devenu presque louche ? Le peintre semble concevoir et garder certains doutes sur la vérité du portrait qu'il nous offre de l'ami de M<sup>me</sup> Pierson. Ainsi se glissa-t-il une équivoque extrême dans les sentiments de Musset envers Pagello, quand il le revit à Paris. On a pu dire qu'il traitait l'Italien en ami, on a pu dire le contraire. Pagello, qu'il faut bien écouter, a déclaré que leurs derniers rapports furent « courtois », mais « dépourvus de toute expansion cordiale ».

Telle était l'oscillation de la pensée chez ce crédule si sceptique. Smith la représente fort bien.

*La Nuit de mai*, écrite en 1835, fait corps avec la *Confession*. *La Nuit de décembre*, qui est de la même année, correspond au même état d'esprit<sup>52</sup>. Le poète parle à genoux ; il demande pardon d'une voix qu'étreignent la honte et le repentir, que le soupçon traverse à peine. En accusant l'orgueil de son amie, (*Ah ! faible femme, orgueilleuse insensée*), il ne témoigne que de vagues défiances peu exprimées :

*Pourquoi*, grands dieux, mentir à ta pensée,  
*Pourquoi* ces pleurs, cette gorge oppressée,  
Ces sanglots, *si tu n'aimais pas ?*

Oui, tu languis, tu souffres et tu pleures,  
Mais ta chimère est entre nous...

... Partez, partez et dans ce cœur de glace  
Emportez *l'orgueil satisfait*...

C'était plus de huit mois après la dernière rupture. Qui croira que ces strophes, tour à tour humbles et redressées, pleines de soupirs pénitents, furent aussi écrites par scrupule de galant homme ? Non, non, le jugement d'Alfred de Musset sur son malheur manqua longtemps de fixité. « J'ai souffert un dur martyr », disait-il. Il ne pouvait préciser au juste lequel et ne trouvait d'assiette ferme que dans l'illusion de Venise. Mais la moindre réflexion l'en dépossédait. Ses vers et sa prose d'alors donnent le ton troublé de tant d'appréciations différentes, dont on n'ose même plus dire qu'elles aient été successives : il admettait et rejetait tout à la fois.

---

52. On verra plus loin, par la préface de l'édition de 1916, que Paul de Musset a essayé de donner le change et de faire croire qu'il s'agissait dans cette *Nuit* d'une autre que madame Sand. La découverte de M. Ernest Seillière a achevé de faire justice de cette fable.

## II

Au milieu de 1836, fut composée *La Nuit d'août* qui célèbre avec flamme un vif désir d'amours nouvelles ; elle marque aussi le moment où le poète commença d'écouter le langage sinistre de la raison. *La Nuit d'août* nous parle, en effet, de la plaie d'orgueil « qui le dévore ». Comprendons que cet orgueil ne ronge plus l'amante infidèle comme dans *La Nuit de décembre* : c'est bien l'amant désespéré, le poète en larmes qui a besoin de faire taire des souvenirs humiliants pour reconquérir le bonheur.

Avant cette date précise, il avait songé à bien des noirceurs, et il y avait même cru, mais comme on croit à des fantômes ; il ne les avait pas encore incorporées à l'essence de sa pensée. Il n'en avait pas la présence certaine, le solide contact. Sans parler de celles qui, en succédant à madame Sand, concevaient le désir ou l'espoir, aussi naturel qu'insensé, de la détrôner tout à fait, son frère, ses amis, surtout Tattet, contribuèrent de leur mieux à l'éclaircissement qui se fit dans ses souvenirs. Le poète ne disposait pas comme nous du texte de la Déclaration de George, ni de ses lettres à Pagello, ni du Journal de ce dernier : mais les faits qu'il avait saisis, les paroles précises qu'il avait méditées se composaient et s'enchaînaient dans sa pensée, en dépouillant l'appareil artificieux dont les avait ornés la rhétorique de l'amour. Il revécut l'ancien passé, heure par heure, depuis Fontainebleau et Venise jusqu'aux malheureux actes de contrition épistolaire qu'il expédiait de Paris. Il se revit dupé plus encore qu'« abandonné », « abusé » bien plus que trahi ; berné, moqué par-dessus tout et, pour tant d'outrages sanglants, se frappant la poitrine dans la *Confession d'un enfant du siècle* et dans la seconde des *Nuits*.

Cette revue dut le briser. Tout ce qu'il avait de justesse dans l'esprit, de droiture dans l'âme, était soulevé. Certes, ses propres fautes en France, en Italie, avaient pu être de la dernière gravité : qu'étaient-elles en comparaison de ce qu'il devait bien appeler le crime de George !

Elle avait, comme on dit, le *droit* de quitter Alfred pour Pierre, comme plus tard de quitter Pierre pour Alfred. Les circonstances même du premier abandon du poète, quoique atroces, peuvent ou doivent être admises comme de purs effets de concours malheureux. Ce qui faisait la principale horreur de ces souvenirs n'était point en cela, et la pire infidélité, n'eût jamais revêtu certaine couleur odieuse. L'odieux, le tragique, était dans le comique de cette dure histoire : c'était d'avoir été conduit par des pentes si douces à des sentiments d'un ridicule si pur qu'il ne pouvait s'en réveiller sans quitter aussitôt tout respect de lui-même, toute dignité, « tout orgueil ». Le grief, son vrai grief contre George, celui qui apparaît au travers des invectives de

la vieille passion toujours prête à renaître, ce grief profond est là : George l'avait joué comme un vieillard, comme un enfant. Elle l'avait rendu aussi sot à ses propres yeux qu'aux yeux de leurs innombrables amis communs. L'astuce, l'artifice et jusqu'à la sincérité finale de la sirène lui avaient inspiré et, qui le sait ? presque dicté ces longues pages d'excuse et de repentir, ces cris d'humilité et de supplication qui, confrontés avec les faits désormais certains et déjà vaguement soupçonnés de Paris entier, devaient déshonorer l'auteur de ces monuments de naïveté, si toutefois l'on peut être déshonoré par un excès d'erreur où précipite la perfidie d'une femme.

Ce sentiment d'abord vague et obscur, puis très net, mais intermittent, finit par s'établir en lui, car il le chanta.

### III

Il le chanta après avoir longtemps moralisé dessus, c'est-à-dire, suivant l'ordinaire des esprits de race française, après avoir composé à ce sentiment une cour d'idées générales : il publia que son malheur tout entier provenait des maux de Venise.

Sa défiance et son scepticisme, sa lassitude et l'amertume qui lui gâtait le cœur ne découlaient point d'autre source. Deux ans plus tôt, il accusait un être impersonnel qu'il appelait Libertinage ou Débauche ; mais, il s'en aperçoit enfin, les trahisons multipliées d'une créature menteuse sont les seules causes de sa détresse. D'elle, d'elle seule, par l'illusion qu'elle a fait concevoir, par la désillusion qu'elle a fait éclater, dérive ce flux noir de mauvais sentiments qui ont flétri son cœur sans même le mûrir. Il n'était pas méchant, mais il l'est devenu par la faute de George. Les invectives de *La Nuit d'octobre*<sup>53</sup> donnent un raccourci des cent reproches de ce genre que l'on voit épars dans son œuvre :

Honte à toi qui la première  
 M'as appris la trahison  
 Et d'horreur et de colère  
 M'as fait perdre la raison.  
 .....  
 Honte à toi, femme à l'œil sombre,  
 Dont les funestes amours  
 Ont enseveli dans l'ombre  
 Mon printemps et mes beaux jours !

53. Publié dans la *Revue des deux mondes*, du 15 octobre 1837.

C'est ta voix, c'est ton sourire,  
C'est ton regard corrupteur  
Qui m'ont appris à maudire  
Jusqu'au semblant du bonheur.  
C'est ta jeunesse et tes charmes  
Qui m'ont fait désespérer. . .

À supposer qu'il eût été débauché depuis son enfance, la plus folle débauche ne l'eût jamais blasé que sur quelques aspects superficiels de l'amour ; mais, depuis que George l'a parodié devant lui, le plus pur des amours, l'amour douloureux et souffrant reste terni d'une méfiance éternelle. Le poète ne peut plus croire à ce beau visage éploré.

Voici un distique sanglant :

*Et si je doute des larmes,  
C'est que je t'ai vu pleurer.*

*Honte à toi ! j'étais encore  
Aussi simple qu'un enfant.  
Comme une fleur à l'aurore  
Mon cœur s'ouvrait en t'aimant.  
Certes ce cœur sans défense  
Put sans peine être abusé. . .*

Honte à toi ! tu fus la mère  
De mes premières douleurs  
Et tu fis de ma paupière  
Jaillir la source des pleurs !  
Elle coule, sois-en sûre,  
Et rien ne la tarira.  
Elle sort d'une blessure  
Qui jamais ne guérira. . .

Rien de plus net : dans cette *Nuit d'octobre*, si tout le récitatif (*elle ne venait pas ; seul, la tête baissée. . .*) ne parle que d'infidélité amoureuse ou, tout au plus, d'audacieuse perfidie, l'invective du poète témoigne qu'il souffrit beaucoup moins d'avoir été laissé pour un autre que surpris lâchement dans la simplicité d'un cœur plein de foi. La tendresse est meurtrie ; par-dessus tout, l'orgueil est décapité.

Sept années plus tard, même nuance d'inflexion dans les strophes : *À mon frère revenant d'Italie*. Le badinage qui ouvre la pièce est un peu long, mais le poète arrive au fait, il nomme Venise, Venise lui évoque le tombeau de son « pauvre cœur » :

Là, mon pauvre cœur est resté...  
 .....

Mon pauvre cœur l'as-tu trouvé  
 Sur le chemin, sous un pavé,  
 Au fond d'un verre... ?

.....  
 L'as-tu vu sur les fleurs des prés... ?  
 .....

L'as-tu trouvé tout en lambeaux ?  
 Sur la rive où sont les tombeaux ?  
 Il y doit être.

Je ne sais qui l'y cherchera,  
*Mais je crois bien qu'on ne pourra  
 L'y reconnaître.*

Il était gai, jeune et hardi,  
 Il se jetait en étourdi  
 À l'aventure  
 Librement il respirait l'air,  
 Et parfois il se montrait fier  
 D'une blessure.

Il fut crédule étant loyal,  
 Se défendant de croire au mal  
 Comme d'un crime.

Puis tout à coup il s'est fondu... .

Musset a bien dû s'exagérer la métamorphose. Tous les défauts ne lui venaient pas de Venise, ni tous les malheurs. Avant d'avoir connu madame Sand et souffert de tant de prestiges, il n'était pas si innocent ni si heureux qu'il nous le jure ; on raconte que la Jacqueline du *Chandelier* fit sa première entrée dans la vie du poète quand ce Fortunio n'avait que dix-huit ans<sup>54</sup>. Son désespoir d'enfant avait bien laissé quelque trace. Mais on peut estimer qu'auprès de madame Sand il perdit cette confiance dans son cœur et dans tous les cœurs, ce facile abandon à la grâce d'autrui qui sont les principes d'amour. Ils subsistaient certainement quand George le connut, puisqu'elle les avait admirés et aimés, la Correspondance en fait foi. L'abus savant, continué et méthodique qu'elle en fit consuma tout ce qu'il gardait de ce don de jeunesse. Que de fois il l'a dit ! Le souvenir d'avoir été dupe à ce point resta en lui comme un ulcère et saigna toujours.

---

54. C'est Paul de Musset, toujours, qui le dit.

Tous les succès du monde et toutes ses « bonnes fortunes » ne tinrent pas contre la sensation cuisante de l'humiliation. Il rit amèrement de son ancienne réputation de roué et jeta des soupirs de haine contre celle à qui il devait de s'être méprisé avant de se prendre en pitié.

## IV

Ce ne furent pas ses derniers mots. Bien avant qu'il eût vu le cercle de la lune, humide de larmes d'amour, sourire un soir d'été au-dessus des bouleaux et des trembles paisibles de sa chère forêt, il avait, dès la *Nuit d'août*, conçu en rêve le pardon :

Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore,  
Cœur gonflé d'amertume...

Ce pardon germa lentement, comme se dépouillait l'orgueil : et peu à peu la douce image d'un amour éloigné, mais non perdu puisqu'il durait en souvenir, se restitua toute seule. Musset se dit que sa douleur avait été bien peu de chose auprès de son bonheur ; l'humiliation n'était rien. Sa George redevint la Brigitte des beaux jours. Il écouta la Muse lui dire :

Ô mon enfant ! plains-la, cette belle infidèle !  
Plains-la, c'est une femme...

Plains-la ! Son triste amour a passé comme un songe,  
Elle a vu ta blessure et n'a pu la fermer :  
Dans ses larmes, crois-moi, tout n'était pas mensonge !

Peut-être, en cherchant des excuses, se souvint-il de celles qu'il tirait, pour un personnage de *Namouna*, des complexités de toute âme humaine :

... c'est qu'on trompe et qu'on aime ;

C'est qu'on pleure en riant, c'est qu'on est innocent  
Et coupable à la fois ; c'est qu'on se croit parjure  
Lorsqu'on n'est qu'abusé ; c'est qu'on verse le sang  
Avec des mains sans tache et que notre nature  
A de mal et de bien pétri sa créature...

Une sorte de prophétie s'était fait jour dans ces vers de 1832, un peu au hasard. Mais voici le fruit de l'expérience, consigné dans un petit ouvrage postérieur : « Connaissez-vous le cœur des femmes, Perdican ? Êtes-vous sûr de leur inconstance, et savez-vous si elles changent réellement de pensée en

changeant de langage ? Il y en a qui disent que non. Sans doute, il nous faut souvent jouer un rôle, souvent mentir ; vous voyez que je suis franche ; mais êtes-vous sûr que tout mente dans une femme lorsque sa langue ment ?... »

Ainsi parle Camille, d'*On ne badine pas avec l'amour*. Mais qu'importait cette Camille, ou sa rivale Rosette ? Qu'importait George ? Pauvres femmes, poupées de caprice, qu'importez-vous ? Dans son nouvel état d'esprit, le poète se souciait de bien marquer que l'essentiel n'est pas d'avoir inspiré de l'amour, mais de l'avoir senti soi-même. Le vers du *Spectacle dans un fauteuil* :

Que la terre leur soit légère, ils ont aimé.

sera désormais sa devise. Rien en ce monde n'est plus digne de sympathie, de respect, et d'envie peut-être, qu'un pauvre cœur sincère qui vit et meurt du trait délicieux qui le perce. Clavaroche se rengorgera des faveurs de Jacqueline ; mais, le front appuyé sur la vitre et suivant du regard, au milieu des fleurs du jardin, la promenade de la belle indifférente, c'est encore Fortunio, un pauvre petit clerc, qui choisit la meilleure part. D'ailleurs, cette frivole, cette coquette Jacqueline deviendra sincère à son heure. Chacun a son moment de sincère noblesse, s'il a sa minute d'amour, Perdican le publie :

Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificielles, vaniteuses, curieuses et dépravées ; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur les montagnes de fange, mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.

Dans ce charmant Théâtre d'Alfred de Musset, beaucoup de scènes comme celles-ci tendent à pénétrer le spectateur de cette pensée qu'il y a dans l'amour une dignité de nature qui se suffit à elle-même, quelle que soit l'indignité de son objet. Le véritable amant se contente de son amour.

Comme on le voit par la fin de *La Nuit d'octobre*, il s'efforcera de bannir l'obsession délirante,

Mystérieuse et sombre histoire  
Qui dormira dans le passé !

il invoquera, pour obtenir ce bienfait de l'oubli, le sourire d'une nouvelle amie qui semble avoir été assez différente de George,

Par les yeux bleus de ma maîtresse  
Et par l'azur du firmament,

enfin, il prononcera les paroles suprêmes d'absolution, que l'on sait par cœur.  
« Tu dis vrai, la haine est impie. . . »

Pardonnons-nous ; je romps le charme  
Qui nous unissait devant Dieu.  
Avec une dernière larme  
Reçois un éternel adieu :

Le finale de *La Nuit d'octobre* est sans doute ce qu'Alfred de Musset a écrit de plus frais et de plus chantant, comme le renouveau d'une âme purifiée pour reverdir.

— Et maintenant, blonde rêveuse,  
Maintenant, Muse, à nos amours !  
Dis-moi quelque chanson joyeuse  
Comme au premier temps des beaux jours.  
Déjà, la pelouse embaumée  
Sent les approches du matin ;  
Viens éveiller la bien-aimée  
Et cueillir les fleurs du jardin.  
Viens voir la nature immortelle  
Sortir des voiles du sommeil ;  
Nous allons renaître avec elle  
Au premier rayon de soleil.

Le poème du *Souvenir* sert de couronne à ce beau cycle. La Douleur et la Consolation s'y remplacent avec une exquise lenteur. Musset veut discuter la maxime de Dante et montrer tout ce que comporte de joie la mémoire d'un bonheur vrai, eût-il été cruellement interrompu. Il faut toucher par sa longue cime ondoiyante ce magnifique gémississement musical.

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses  
Que les feuilles des bois et l'écume des eaux,  
Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses  
Et le chant des oiseaux.

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres  
Que Juliette morte au fond de son tombeau. . .

... J'ai vu ma seule amie à jamais la plus chère  
Devenue elle-même un sépulcre blanchi. . .

Une tombe vivante. . .

Oui, jeune et belle encor, plus belle, osait-on dire,  
Je l'ai vue, et ses yeux brillaient comme autrefois ;  
Ses lèvres s'entr'ouvraient, et c'était un sourire  
Et c'était une voix.

Mais non plus cette voix, non plus ce doux langage,  
Ces regards adorés dans les miens confondus  
Mon cœur encor plein d'elle errait sur son visage  
Et ne la trouvait plus.

chez un poète romantique les paroles d'apaisement auront toujours grand-peine à égaler la voix sonore de la plainte. Cependant le prélude infiniment simple et tendre était allé au cœur :

Les voilà, ces coteaux, ces bruyères fleuries  
Et ces pas argentins sur le sable muet,  
Ces sentiers amoureux remplis de causeries  
Où son bras m'enlaçait.

Les voilà, ces sapins à la sombre verdure,  
Cette gorge profonde aux nonchalants détours,  
Ces sauvages amis dont l'antique murmure,  
A bercé nos beaux jours ;

Les voilà, ces buissons où toute ma jeunesse  
Comme un essaim d'oiseaux chante au bruit de mes pas ;  
Lieux charmants, beau désert où passa ma maîtresse,  
Ne m'attendiez-vous pas ?

Ah ! laissez-les couler, elles me sont bien chères,  
Ces larmes que soulève un cœur encor blessé !  
Ne les essuyez pas, laissez sur mes paupières  
Ce voile du passé !

Je ne viens pas jeter un regret inutile  
Dans l'écho de ces bois témoins de mon bonheur. . .

Voyez ! la lune monte à travers ces ombrages  
Ton regard tremble encor, belle reine des nuits,  
Mais du sombre horizon déjà tu te dégages  
Et tu t'épanouis.

Ainsi de cette terre, humide encor de pluie,  
Sortent, sous tes rayons, tous les parfums du jour ;

Aussi calme, aussi pur, de mon âme attendrie  
Sort mon ancien amour.

Que sont-ils devenus les chagrins de ma vie ?  
Tout ce qui m'a fait vieux est bien loin maintenant...  
Ô puissance du temps ! Ô légères années !

Le voile du passé, ce subtil nuage de larmes, ne laisse plus filtrer que l'idée du bonheur enfui : par un chef-d'œuvre de « bonté consolatrice », cela reste un sentiment doux. La blessure dont on a souffert se transforme en une longue bénédiction sur la vie entière. C'en est le feu central ou l'étoile supérieure :

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments  
Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,  
Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents  
Sur un roc en poussière.

Ils prirent à témoin de leur joie éphémère  
Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,  
Et des astres sans nom que leur propre lumière  
Dévore incessamment.

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,  
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs piés,  
La source desséchée où vacillait l'image  
De leurs traits oubliés.

Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile,  
Étourdis des éclairs d'un instant de plaisir,  
Ils croyaient échapper à cet être immobile  
Qui regarde mourir.

— Insensés, dit le sage. — Heureux, dit le poète.  
Et quels tristes amours as-tu donc dans le cœur,  
Si le bruit du torrent te trouble et t'inquiète,  
Si le vent te fait peur ?

Le courage du poète est d'une autre trempe. Il tient son image sacrée. « Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché. » Que la mort et la vie se disputent le monde, il conserve, il consacre l'épave de salut. À qui ? Précisément à « l'Être immobile », spectateur de la mort.

*En ai-je moins aimé ?* ose-t-il s'écrier en défiant la foudre :

Je ne veux rien savoir ni si les champs fleurissent,  
Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain,

Ni si ces vastes cieux éclaireront demain  
Ceux qu'ils ensevelissent.

Je me dis seulement : À cette heure, en ce lieu,  
Un jour, je fus aimé ; j'aimais, elle était belle ;  
J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle  
Et je l'emporte à Dieu !

À cette hauteur de métaphysique amoureuse, que font les torts passés d'une créature mortelle ? Nous sommes au milieu des statues du Mal et du Bien, de l'Être et du Néant, de la Fidélité et de la Détresse. Ce n'est pas le pardon, c'est l'oubli dans le Nirvana. Mais le pardon réel avait été donné en route.

Aux beaux vers de la *Nuit d'octobre*, s'est ajouté un témoignage plus éloquent peut-être, en simple prose. Madame Sand, dans une lettre à Sainte-Beuve citée par le docteur Cabanès pourrait bien nous l'avoir conservé elle-même. Elle conte, en effet, que leur correspondance avait été mise à la disposition du poète. Mais il ne se soucia point d'aller la reprendre.

Il dit seulement à l'ami de George qui en avait le dépôt :

— *Il n'y a qu'une chose que j'exige de vous. Donnez-moi votre parole d'honneur que jamais vous ne remettrez rien à mon frère.*

C'était dire, qui ne le sent — Voici avec les traces de ma propre débilité, quelques preuves certaines du mal que me fit ma maîtresse. Ce que je lui en ait dit ou écrit demeure une affaire entre nous. Nous nous sommes jugés avec des balances que les jugements du monde n'emploient jamais. Et mon frère même est du monde. Il se croirait tenu par un devoir de s'indigner contre elle, en mon nom. Sa piété fraternelle s'exercerait contre ce qui fut autrefois tout mon cœur. Je ne veux pas l'armer pour l'abominable querelle.

L'histoire des Amants ne renferme rien d'aussi mémorable que le pardon qui la termine. Un temps vient où toute rancune doit tomber, aucun être bien né ne pouvant se sentir l'éternel ennemi d'une vieille part de lui-même. George elle-même pardonna et se montra plus généreuse encore que son amant, car dès 1836 elle parut tout oublier de la plaie qu'elle avait ouverte. Elle confiait le 25 mai à sa chère amie, M<sup>me</sup> d'Agoult, que sa « profonde tendresse de mère » pour Alfred de Musset n'était pas éteinte.

« Il m'est impossible, ajoutait-elle, d'entendre dire du mal de lui sans colère. »

# Conclusion

## L'AMOUR ROMANTIQUE

Les plus hautes bienséances sont satisfaites. Avec une sincérité qui ne peut plus faire de doute, les amants se sont témoigné en paroles et en actes leur volonté de se garder la foi du souvenir. Ils ont usé et abusé de ces mots solennels par lesquels l'antique civilisation catholique marque le renouvellement et la renaissance de l'âme : confession, repentir, satisfaction, pardon, oubli. Mais la foi religieuse donne seule de la vertu à ces belles et nobles fictions d'ordre moral. La nature n'oublie pas ; elle ne peut pas faire que ce qui fut n'ait pas été et, mêlé au présent, n'affecte et n'oriente le cours de l'avenir. Elle agit donc en nous au delà de nos sentiments, et l'on jugerait mal de son œuvre profonde par la rumeur confuse ou par le son distinct qu'en démêle notre pensée.

Là, dans les profondeurs de l'être de chacun, la police de la nature, qui s'exerce par la disgrâce, par les échecs, par la maladie, par la mort, développe les simples conséquences de nos délits. La suite des malheurs issus d'une faute première accompagne jusqu'au tombeau. Quelque parole qu'ils eussent dite et de quelque geste attendri que fût relevé leur adieu, les amants de Venise devaient se ressentir de la tare de leur amour.

Leurs premières résolutions ne tinrent même pas vis-à-vis l'un de l'autre<sup>55</sup>. *L'Histoire d'un merle blanc*, qui n'est pas précisément tendre pour madame Sand, est de l'époque des serments de fidélité éternelle.

Sur la fin de ses jours, Alfred regardait George comme sa plus dure ennemie. Deux ans après la mort d'Alfred, George publiait *Elle et Lui*, dont quelques pages sont impies. Mais ces signes publics de rancune et d'aversion furent peu de chose auprès du travail intérieur qui les consuma.

Pas à pas et sans rien marchander de la complaisance et de l'admiration que demande une œuvre bien faite, nous avons suivi le détail du « mal que

---

55. Comme on le verra par la préface de 1916, la nouvelle édition de *Lélia* avait rouvert les hostilités.

peut faire une femme ». Pour être exact, il faut ajouter que le mal infligé à l'amant ne fut point sans répercussion sur la maîtresse ; quand elle flétrit à jamais ce cœur d'enfant, elle frappa aussi le sien. Sans doute, elle sauvait sa vie et son génie. Mais il est une gerbe de chères illusions qu'il lui fut probablement impossible de préserver.

Elle ne pouvait plus ni s'ignorer, ni se méconnaître, ni ignorer, ni méconnaître ce qu'est la vie. Comment croire à l'infailibilité de son propre cœur après sa défaillance entre les bras de Pagello ? Et si elle estimait cette faute sans importance, il lui fallait donc avouer que par le jeu normal de mille forces étrangères l'aventure avait déterminé des maux sans proportion avec l'origine ; dans cette succession d'effets rigoureux, ni sa bonté, ni sa morale de la bonté n'avait été d'autre secours que de compliquer, d'aggraver et de précipiter toutes ces misères fatales.

Prise entre son système et les actions dont l'avait pressée le feu de son sang, il lui avait fallu tour à tour se désavouer pour l'amour de ses idées ou quitter ses idées pour l'amour d'elle-même. Très douce, résolue à n'affliger qui que ce fût, elle avait dû être inhumaine ; très fière, s'amoindrir et s'humilier jusqu'à mentir souvent, longtemps et de sang-froid ; amie du calme, heureuse seulement par la possession de soi-même, errer et flotter sous l'orage et se sentir liée misérablement à ses maux. Son être entier lui échappait et sa doctrine ne constituait même plus une bonne mise en système de ses faiblesses. Elle ne se reniait point, et cependant devait vouloir, avec une extrême énergie, être et paraître tout autre qu'elle n'était.

Il lui était désormais interdit de croire que des sentiments bienveillants puissent suffire à mettre de l'ordre et du bonheur dans la vie d'une femme, mais elle devait maintenir ce qu'elle en avait prétendu, avec une espèce de rage où bientôt flamboya l'éloquence du désespoir. Sur la contexture du monde et sur le train des choses, sur les lois essentielles du cœur humain, elle n'eût pu se rétracter sans se trahir, ni se corriger sans souscrire à sa condamnation. Commencée avec foi entière, son œuvre fut continuée avec une foi au moins chancelante que soutint seul un fanatisme surexcité. On ne sera pas étonné qu'un tel esprit de femme, dans les fermentations de notre âge décomposé, ait paru à Auguste Comte le mauvais génie de son sexe : inquiet des ravages que cette anarchie romantique imposait au cœur féminin, il ne rêvait que de former une troupe de saintes femmes qui en neutralisât la pernicieuse influence. La mort de madame de Vaux, qui devait en être la première supérieure, ne permit point au nouvel Institut de venir au monde, et George, corrompue, eut la liberté de corrompre une infinité d'autres cœurs.

Quant à Musset, les rêveries du Souvenir sont belles, mais elles furent trouvées fausses à l'expérience ; celles de *La Nuit d'octobre* ne tinrent qu'une faible part de leurs promesses. Le malheur ne fertilisa le poète que pour peu de temps, et la tragédie de Venise ressemble à ces révolutions qui paraissent transfigurer un peuple, mais pour lui infliger un épuisement séculaire. Il produisit beaucoup dans les trois ou quatre ans qui ont suivi la crise, et il se tut ensuite comme un homme frappé dans les sources de l'intelligence et du sentiment. Son travail perdit toute joie. Il cessa d'attendre la muse comme une maîtresse, dans une chambre illuminée. S'il lui fallait écrire en prose, il se comparait au galérien traînant son boulet. Quelques années plus tard, dans un écrit que nous avons, il se reconnaissait amoindri, usé, desséché, et se nommait, non sans emphase, mais non sans vérité, le « poète déchu ». Certains mots de ces confidences semblent dire que sa mémoire et sa faculté du langage devinrent revêches et lentes. L'épreuve l'avait annulé.

Enfin, le rude Dante eut raison contre les protestations optimistes du moderne contradicteur : les souvenirs heureux firent bien « la pire misère » des jours de malheur de Musset. Ils fournirent le thème d'un cauchemar qui l'accompagna jusque dans la veille. C'est qu'aucun de ces souvenirs, si beaux qu'ils fussent, n'était pur. Une passion normale, une amour franche, pleine, qu'il eût perdue ou par sa faute ou par celle de sa maîtresse, aurait pu lui laisser le souvenir qu'il souhaitait, quelquefois douloureux, à cause des regrets, mais ces regrets suivis d'un sourire de complaisance. Comme il rêvait de pouvoir le dire, il se fût dit et redit les syllabes sacrées : « J'étais aimé, j'aimais, elle était belle...<sup>56</sup> »

Mais, en fait, chaque évocation précise le laissait songeur, perplexe et dévoré de doute, comme au temps de la possession. Car de quoi était-il certain ? À quelle heure de quel jour et en quel lieu était-il assuré d'avoir été aimé de George ? Plus profondément, quand pouvait-il se dire lui-même sans hésitation : *J'ai aimé ?*

D'autres liaisons de Musset eurent par la suite à souffrir de ces retours inévitables. Un trait farouche s'inscrivit sur son visage, et sur son cœur les plis amers que rien ne défit. Les consolations triviales le tentèrent infiniment plus qu'autrefois ; il y céda, pour se diminuer encore. De décadence en décadence, il connut par le trouble de la pensée et la décomposition de la volonté, une sorte de mort vivante. Le poison de Venise, comme disait Paul de Musset, lui remonta aux lèvres jusqu'à la fin.

Mais, à voir les choses de haut, le poison n'était, après tout, qu'un extrait concentré d'expérience humaine qu'il était condamné à goûter tôt ou tard.

---

56. *Souvenir*, 1841, déjà cité supra. (N. D. É.)

Madame Sand fit boire en un coup, à Musset, ce qu'une foule d'autres lui eussent distillé à des doses moins énergiques, mais à peines un peu moins cruelles. Il était destiné à son mal par une illusion qui ne lui venait pas de George, et, en bonne justice, les embûches de celle-ci pourraient être comprises comme une revanche fatale des perversions qu'elle avait apprises de lui. Il professait le goût passionné des passions, l'amour forcené de l'amour et de ses tempêtes. Le docile esprit de la femme lui composa le ciel, les flots et l'atmosphère qu'il appelait de ses souhaits. Tous les suc vénéreux qu'elle lui broya dans la coupe, le poète les a toujours implorés par leur nom. Elle le fit désespérer de la vérité de l'amour et de l'amour lui-même, mais ce n'était pas elle qui lui avait nommé l'amour comme le seul dieu de la vie. Elle servit à faire éclater une erreur ; mais cette erreur fondamentale, il se l'était forgée tout seul.

L'amour n'est pas un dieu, enseignait la sagesse antique ; l'amour n'est qu'un démon, tout ensemble bon et mauvais. La sagesse moderne nous apprend que l'amour n'est pas une règle de vie, mais un de ces principes qui composent la vie, qu'il faut traiter comme la vie, diriger et accorder au reste du monde. Il agite l'univers et le perpétue, mais, mouvant « le soleil et les autres étoiles », il n'est point en état de les détruire et de les rétablir à lui seul, même dans la retraite de deux cœurs enivrés<sup>57</sup>.

L'homme y reste le vieil animal politique occupé de la société et ne cessant jamais de l'occuper de lui. Qu'un amour se prétende affranchi de l'ordre de la nature et des conventions du monde ; qu'il se glorifie d'étonner le vulgaire en le choquant ou de le déconcerter en le dépassant : cela signifie simplement qu'il a négligé un certain genre de considérations, mais il n'a pas aboli la réalité qu'elles représentent ; plus que tout autre amour, celui-ci sera traversé à l'improviste de sentiments et d'intérêts indignes de lui ou de soins presque indéliçats. En négligeant les plans sur lesquels se meut tout amour, en le traitant comme une pure et mystique communion des intelligences sans rapport avec les milieux matériels et les milieux humains, les romantiques se sont trompés gravement sur les conditions de l'amour.

Ils ont même ignoré jusqu'à sa nature, si préoccupés qu'ils parussent de la voir et de la fixer.

L'amour naturel cherche le bonheur. Il est donc inquiétude, impatience, désir. Il est une poursuite de tout autre que lui et se rue d'abord hors de

---

57. Un moraliste catholique venu du proudhonisme et du syndicalisme, M. George Valois, qui ne s'est certainement pas inspiré des méthodes de ce petit livre, à écrit cependant dans son traité du *Père* une page sur « la misère de l'amour » qui confirme notre point de vue : « l'amour conçu comme seul objet de la vie... Il appelle la haine, il appelle la mort... » Mais il faut lire cette remarquable méditation.

lui. Quelles que soient ses passions ou ses énergies, c'est à leur propre fin, c'est à un calme heureux, à un traité de paix et d'accord interne qu'aspirent toutes ces guerres intérieures. Elles seraient moins vives sans la volonté d'y échapper et de les finir. L'homme amoureux n'avive la cuisson de sa plaie qu'en tentant d'arracher une pointe qui le déchire.

Pour bien aimer, il ne faut pas aimer l'amour. Il ne faut pas le rechercher, il est même important de sentir pour lui quelque haine. S'il veut garder toute la douceur de son charme et la force de ses vertus, l'amour doit s'imposer comme un ennemi qu'on redoute, non comme un flatteur qu'on appelle. *La Phèdre malgré soi...*<sup>58</sup> du théâtre classique reste le modèle du véritable mal sacré : non souhaité, subi. Le « J'aimais à aimer » des *Confessions* de saint Augustin témoigne de l'ivresse d'un jeune barbare, excitée par une civilisation qui déclinait à la manière de la nôtre. Mais née dans un siècle meilleur l'âme d'Alfred de Musset se fût sentie trop fine, trop polie et trop vigoureuse pour élever un vœu semblable. Elle n'eût jamais nommé force une faiblesse. Elle eût connu les joies supérieures de l'âme noble qui se règle et qui s'appartient. Sa sagesse, sa culture, son ironie, autant de défenses précieuses élevées du fond d'elle-même et fortifiées autour d'elle contre cette naissance de l'orage à demi divin auquel l'esprit naturel de conservation voudra toujours s'opposer dans les êtres sains. Tous les êtres d'élite seront jaloux de ce genre de liberté. C'est par un tremblement de l'Esprit de la vie que, dans la *Vie nouvelle*<sup>59</sup>, s'annonce la présence de la messagère d'amour.

Sans doute, quand l'objet est fort, quand il est digne et quand la passion est puissante, est-il bon que ce soit le trouble, en fin de compte, qui l'emporte ; plus l'obstacle aura été élevé, énergique la résistance, plus ce trouble victorieux aura gagné d'éclat ou de durée et pourra donner de délices. Telle est la grâce de la sagesse, tel est le prix de la raison, que leur frein serré constitue la condition dernière de tout plaisir un peu intense et pénétrant. Elles seules composent une volonté ferme, un corps pudique et un cœur vrai. Hélas ! à force de se relâcher, les romantiques ont créé leur vil Olympe de héros dissolus, d'où semblent retombées des générations toutes faites d'argile. À force de poursuivre l'occasion de l'amour, d'en entretenir le désir et d'en cultiver les mélancolies et le désespoir, ils ont plutôt voilé qu'enflammé et plutôt abaissé que sublimé l'image de l'antique démon. Leur langage déclamatoire, leurs attitudes théâtrales pouvaient les abuser eux-mêmes et leur laisser une idée de sincérité, mais, précisément, l'appareil nous offusque, et nous ne pouvons nous défendre de douter d'eux.

---

58. Écho de l'acte I, scène 3 de la *Phèdre* de Racine. (N. D. É.)

59. De Dante. (N. D. É.)

La postérité éloignée sera plus sévère que nous. Voilà, se dira-t-elle, des hommes et des femmes qui sont bien enragés d'aimer ! Mais qu'est-ce qu'un amour qui ne fait que se rechercher et se reposer en lui-même au lieu de se fuir ? Est-ce l'amour ? Ont-ils aimé ?

MCMII

# APPENDICE PREMIER



# Préface de l'édition de 1916

Dans l'effort et les douleurs de la longue guerre, je rougirais d'écrire un seul mot sur ce livre, même de le réimprimer, si l'on ne nous disait que parfois les combats sont rares et qu'on lit beaucoup entre deux alertes au cantonnement et dans la tranchée. Nos défenseurs demandent même qu'on leur envoie des poèmes, des contes, des discours, des études, souhaitant que chacun continue son métier, les faiseurs de livres comme les autres. Peut-être ces feuillets d'un vieux livre épuisé pourront-ils intéresser et divertir quelque héros, faire rêver les uns et réfléchir les autres à deux ou trois points de vue utiles connus depuis longtemps, mais qui n'ont pas beaucoup vieilli, car il s'en faut que l'erreur du siècle soit liquidée.

*Les Amants de Venise* avaient six ou sept ans de tiroir quand ils parurent voilà près de quinze ans. Cela leur donne vingt ans d'âge. Longue vie pleine de traverses ! Ils ont connu et provoqué les difficultés, presque la dispute, à peine étaient-ils annoncés ; leur titre seul a suscité plusieurs querelles<sup>60</sup>, et la suite répond à l'orage de ce début.

## I

On ne se serait jamais donné la peine de faire un livre où sont tentés et abordés quelques-uns des plus délicats problèmes de l'histoire du sentiment et de la poésie si l'on ne se flattait d'avoir vu et montré un peu de vérité. Qu'il soit donc pardonné à l'auteur d'oser revenir sur les principales contestations qui lui ont été adressées. Il essaiera de voir ce qu'elles valent aujourd'hui. Le désir de proposer une lecture courante et même agréable lui faisait éviter les broussailles de justification et de critique, mais ne l'avait pas affranchi du vœu passionné d'être exact.

---

60. Voir appendice second, I, *le premier incident*, et II, *le drame lyrique*.

Malgré l'absence de tout appareil de notes au bas des pages, de papiers inédits et des autres colifichets à la mode, aucune source utile n'avait été ignorée, oubliée ni mise en œuvre sans réflexion ; on n'a à regretter en somme que la précipitation qui fit paraître ce livre fin 1902, quelques semaines avant que M. Octave Teissier, bibliothécaire de la ville de Draguignan, m'eût fait connaître ses *Documents généalogiques sur Alfred de Musset* : car j'aurais su et dit qu'un ascendant direct du poète, Simon de Musset, eut le titre de conseiller et maître de la Chambre des comptes du très ancien duc d'Orléans qui fut le père de Louis XII, ce charmant et mélancolique prince-poète Charles qui a si bien chanté *La Prison*, *Le Printemps* et *Les Obsèques de sa Dame*. Mon ami Henri Longnon ayant découvert d'autre part que Cassandre Salviati, la première amie de Ronsard, avait marié l'une de ses filles à un autre Musset de qui notre poète descend aussi, il eût été facile de nous représenter l'ancienne Ballade française, le Rondeau et le Chant royal donnant la main au noble Sonnet ronsardien pour rire avec les muses au berceau de la race prédestinée.

La précieuse *Généalogie* de M. Teissier contient une lettre de la sœur d'Alfred de Musset, madame Lardin, qui raconte un repas de noce où le bambin fit sa réponse d'enfant prodige :

Le petit Alfred, qui était assis près de sa mère sur une chaise haute avec une planche sous les pieds, se levait à chaque instant pour regarder la mariée. « Tiens-toi donc tranquille, Alfred ! lui dit sa mère. . . — Maman, je veux voir son joli cou blanc ! » La mariée sourit à ce compliment de l'enfant dont on ne pouvait pas suspecter la sincérité, et elle lui a toujours témoigné une bienveillance toute particulière.

Il n'avait pas quatre ans. Ainsi fut préparée l'obsession du joli distique :

Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat  
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat.

Admettant volontiers que cette tradition de famille n'est pas trop contemporaine des vers d'*Une soirée perdue*, j'aurais aimé à la rapporter dès le premier jour, et je regrette de ne l'avoir pas connue, bien qu'elle n'apprenne rien du sujet de ce livre et n'ajoute rien au dossier ni au procès des amants de Venise. Mais il est vrai, c'est ce dossier publié, c'est ce procès dont l'excellent M. Teissier (comme notre confrère Henri Chantavoine, dans un beau sonnet douloureux) a déploré l'éclat, la publicité, le scandale, à quoi je ne peux rien. Le mal est fait. On sait, on parle. Tout le monde a parlé, écrit et imprimé. De mon temps il ne s'agissait plus que de bien juger.

Cet honneur nous est reconnu par autorité de justice en termes qu'il est impossible de ne pas rapporter ici.

Un poète et auteur dramatique avait imaginé de traduire à la scène quelques épisodes de l'aventure vénitienne. Les héritiers de madame Sand protestèrent avec vivacité contre ce qu'ils jugeaient offensant pour la mémoire de leur grand-mère. N'obtenant rien, ils intentèrent un procès qu'ils ont gagné. L'indiscret dramaturge alléguait pour défendre sa pièce un certain nombre de livres composés sur le même sujet. M. le président Bricout répliqua dans son jugement que les livres cités par les défenseurs n'ont pas le caractère d'une pièce de théâtre ; il ajouta que « notamment le principal d'entre eux », (ici le nom de son auteur) « paru sous le titre *Les Amants de Venise*, n'est nullement, comme on l'a prétendu, une œuvre d'imagination, qu'il est, au contraire, comme l'expose exactement la préface, une œuvre de critique historique et littéraire, d'analyse psychologique, exposant le pour et le contre, permettant au lecteur de se prononcer en connaissance de cause.<sup>61</sup> » Je n'ai jamais été si bien traité au Palais de justice. Mais les propos trop obligeants du président Bricout doivent être équitables, car ils ne sont pas démentis par tout ce qui a été publié depuis l'utile brochure de M. Octave Teissier.

En 1904, M. Félix Decori nous donnait la *Correspondance* complète des amants. Elle n'a rien montré de neuf à qui que ce soit.

En mai 1907, toute l'œuvre du poète est tombée dans le domaine public, le demi-siècle étant écoulé depuis le jour de sa mort. On attendait quelque trésor exhumé. Rien du tout.

En 1910, M. Léon Séché put ouvrir le précieux coffret confié au secrétaire de Sainte-Beuve, M. Troubat : là reposaient les lettres d'Alfred de Musset à Aimée d'Alton<sup>62</sup>. De ces documents inédits, pas un fait, pas un mot qui puisse nous convaincre d'une erreur, même vénielle ; il en sort au contraire plus d'une confirmation des idées soutenues ici.

Sur l'essentiel et l'important des points controversés, sur celui qui au fond est le seul débattu, il faut en prendre son parti. Alfred de Musset a bien été le céleste innocent qui, retour d'Italie, pouvait écrire à George demeurée là-bas : « Tu ne mens pas, voilà pourquoi je t'aime... (30 avril 1834) ». Et George reste à jamais la simulatrice inouïe qui réussit à se faire écrire par son poète berné, renvoyé mais subtilement égaré sur la forme de son malheur : « *Dis-moi plutôt, mon enfant, que tu t'es donnée à l'homme que tu aimes...* (19 avril) ». Il y avait deux mois pleins qu'elle avait improvisé l'étonnante déclaration à Pagello et filé les savantes et folles scènes de tragédie-comédie qu'on va lire ! Tel donc elle l'avait voulu ; tel il fut : « bête et bon<sup>63</sup> » par la

61. Jugement du 29 janvier 1914. Première chambre, troisième section.

62. *Lettres d'amour à Aimée d'Alton*, avec une introduction et des notes par Léon Séché, au Mercure de France.

63. Lettre de George à Alfred, 12 mai 1834.

simple et profonde autorité d'un charme assujetti lui-même à de rudes soucis d'amour et d'orgueil. « George, George » dit-il, à une autre heure plus lucide, « tu sauras que la femme que j'aime est celle des rochers de Franchard, mais que c'est aussi celle de Venise, *et celle-là, certes, ne m'apprend rien quand elle me dit qu'on ne l'offense pas impunément* ».

Des rares notes ajoutées à cette nouvelle édition, aucune n'a eu pour objet de rectifier une assertion douteuse, ni de consolider un ensemble de conjectures qui se défend par son ordre et par la vraisemblance de sa couleur, indices presque certains de la vérité.

## II

Nous avons refusé de prendre le parti d'un amant contre l'autre. Mais on peut être partial sans le savoir.

Notre précieux ami M. le président Bricout cite au bénéfice des héritiers de madame Sand un de mes témoignages sur l'auteur de *Lélia* : « Et qui, a écrit Maurras, fut le modèle de la bonté », et je dois avouer que la famille d'Alfred de Musset m'accuse d'avoir fait de l'auteur de *Mardoche* un « imbécile ». Cela nous classerait sandiste. Mais, sans consentir à nous aveugler sur la prodigieuse candeur du plus spirituel et du plus intelligent des poètes, nous ne croyons pas avoir fait le moindre mystère de la rouerie, involontaire, inconsciente, mais certaine, de son amie ; l'ensemble du récit établit, en définitive, la réalité d'à peu près tous les faits matériels articulés contre la bonne George par l'accusateur implacable de *Lui et Elle*. Voilà qui nous classerait mussettiste. Pourtant aucun des griefs de Paul de Musset, qui n'était pas frère à demi, n'a été adopté par nous de confiance, chacun d'eux a été soumis aux discussions d'une incrédulité préalable, le doute méthodique n'ayant jamais été mieux placé. Non que les discours de Paul de Musset soient menteurs. Ils disent vrai, mais une vérité tempérée, gazée, décorée par la plus vigilante et la moins scrupuleuse des raisons d'État domestiques. Il faut bien contredire, tout en admettant la substance des accusations.

Ainsi devons-nous nous féliciter d'avoir dénié toute créance à Paul de Musset quand il a retiré à madame Sand sa juste part dans l'inspiration de l'une des *Nuits*.

Si l'on écoutait Paul, l'héroïne de *La Nuit de mai* et de *La Nuit d'octobre* aurait disparu de *La Nuit de décembre*. Celle dont le visage, la forme, le doux nom reviennent à tout bout de strophe pour resplendir dans les paroles de la Muse, soupirer et gémir dans les réponses du poète, la maîtresse qu'il

pleure, supplie, menace, insulte même, mais qu'il ne peut cesser d'aimer, devrait changer de nom à certaine page des *Nuits* ! Paul le dit et, sans daigner s'embarrasser des objections de la vraisemblance et du goût, sans même s'inquiéter de porter une si vive atteinte à l'unité des quatre poèmes, il développe en grand détail aux chapitres VIII et IX de la *Biographie* de son frère la chimère de cette étonnante infidélité poétique.

Je sais, déclare-t-il, que beaucoup de personnes ont cru voir dans *La Nuit de décembre* un retour sur les souvenirs d'Italie et une sorte de complément à *La Nuit de mai* ; c'est une erreur qu'il importait de rectifier ; il importait de ne point laisser place à un doute sur le passage de cette poésie où l'amant abandonné adresse des reproches à une femme qui ne sait pas pardonner. Connaissant la vérité, je ne pouvais point permettre de confusion entre deux personnes très différentes, dont une seule avait quelque chose à pardonner et le droit à refuser son pardon.

Paul de Musset écrit plus loin que « la situation » était celle de la nouvelle d'*Emmeline*. Il insiste à propos de la *Lettre à Lamartine* :

Ces vers font suite à la *Nuit de décembre*. Ils s'adressent à la même personne. Le temps des méprises est passé. Rendons à chacun ce qui lui appartient. Je renoncerais à écrire la vie de mon frère s'il m'était interdit de jeter un peu de lumière sur les plus belles pages. . . etc.

Il est moralement impossible de laisser à la « Locuste vénitienne » le bénéfice du distique :

Ah ! pauvre enfant qui voulez être belle  
Et ne savez pas pardonner.

C'est la grande raison mise en avant par la famille.

L'idée que le poète ait pu implorer le pardon d'une si cruelle ennemie est insupportable aux Musset. Lui, cependant, a rédigé en prose des supplications plus ardentes encore. La *Confession d'un enfant du siècle* est une longue prière. À qui ? Il n'a jamais été contesté que ce fût à madame Sand. Paul de Musset lui-même l'admet. Il avoue encore, page 132 de la *Biographie*<sup>64</sup>, que de retour de Venise Alfred écrivait à George des lettres « où il ne craignait pas de se donner tous les torts », Vraiment, la crainte d'avoir tort, de se donner des torts, fut assez étrangère à toutes les phases de ses liaisons et de ses ruptures avec George. Je crois bien avoir montré pourquoi dans ce petit livre. Paul de Musset nie l'évidence. Dès les premiers vers de la pièce contestée,

---

64. Édition in-12.

Un jeune homme vêtu de noir  
 Qui me ressemblait comme un frère,

l'apparition du spectre sur la bruyère oriente l'imagination du lecteur averti du côté de madame Sand et du séjour à Franchard<sup>65</sup>. Puis, selon un autre rapprochement qui s'impose, cette *Nuit de décembre*, écrite en 1835, semble apporter un écho distinct, quoique retourné comme un argument qu'on rétorque, à certains mots de ce Journal que George avait donné à lire à Alfred en décembre 1834<sup>66</sup>. Il y a même des similitudes de rythme et d'accent :

Journal de George :

Ah! pauvre homme, vous êtes fou, c'est votre orgueil qui vous conseille...

*Nuit de décembre* :

Ah! faible femme, orgueilleuse, insensée,  
 Malgré toi, tu t'en souviendras...

Simple indices. Mais pour un esprit exercé, ils en montrent assez pour jeter un doute sur les dénégations jalouses de frère Paul.

Avec son sens subtil, son tact divinateur de critique et de femme, M<sup>me</sup> Arvède Barine m'avait donné l'exemple; elle a toujours admis que c'était au « grand George » qu'allait le flot amer des soupirs, des regrets et des invectives mêlées d'imprécations :

Va, tu languis, tu souffres et tu pleures,  
 Mais ta chimère est entre nous.  
 Eh! bien, adieu, vous compterez les heures  
 Qui me sépareront de vous.  
 Partez, partez, et dans ce cœur de glace  
 Emportez l'orgueil satisfait...

Une récente découverte avant laquelle on aurait pu chicaner encore achève de donner raison à cette prudente critique.

---

65. Voir note 11 *supra*.

66. Voir note 51 *supra*.

### III

Cela est simple comme tout ; le bout de dialogue ne s'est pas arrêté à la réplique de Musset. Personne n'y avait pris garde, mais voici qu'un chercheur habile a tiré de la poussière le texte qui démontre que madame Sand elle-même ne s'était pas trompée sur la voix qui l'apostrophait. Elle a lu *La Nuit de décembre* comme nous l'avons lue, elle y a vu la réponse tardive, mais directe et précise, à son manuscrit de 1834 et à son tour, elle a copieusement répliqué. Où ? Dans *Lélia*.

— Mais ce roman est de 1833.

— Mais il a été refondu entre 1836 et 1839. Tel est le sens de la révélation que M. Ernest Seillière a faite au *Journal des Débats* le 7 septembre 1910.

La première édition de *Lélia*, datée d'août 1833, est devenue depuis si longtemps une rareté bibliographique qu'elle est aujourd'hui presque ignorée et qu'on ne s'attarde guère à noter les additions qui furent faites au texte primitif en vue de l'édition définitive, la seule qui soit aujourd'hui entre les mains des lecteurs. On se contente d'apprendre par les historiens de la littérature romantique que la conclusion en fut démesurément allongée, au grand détriment de la valeur artistique de l'œuvre, afin de donner carrière aux convictions socialistes mûries dans l'âme de l'auteur après 1835. Mais si l'on prenait la peine d'établir une comparaison critique entre les deux rédactions de l'ouvrage, on ferait dans la seconde des découvertes bien significatives et l'on y rencontrerait en particulier plus d'une riposte directe, plus d'une botte en pleine poitrine détachée par l'orgueilleuse insensée et par la perfide audacieuse à son accusateur des deux *Nuits* automnales. Ripostes plus hautaines et plus dédaigneuses même que celles dont on s'étonna dans *Elle et Lui* vingt ans plus tard, parce que, la gloire de Musset n'étant nullement consacrée par l'opinion en 1839 comme elle devait l'être en 1859, George voyait alors dans Alfred un « poète déchu » comme il a cru l'être lui-même au seuil de sa maturité inféconde<sup>67</sup>.

Pour comprendre toutefois la forme et la portée de ces ripostes, il faut se rappeler avant tout que le caractère du poète Sténio, l'amoureux dédaigné de *Lélia*, avait frappé tous les lecteurs de la première édition par sa ressemblance prophétique avec Alfred de Musset, bien que le personnage eût été en réalité conçu et dessiné par l'auteur avant sa rencontre avec le poète des *Contes d'Espagne et d'Italie*. Musset lui-même en vint à se reconnaître dans le premier Sténio, comme en

---

67. C'est en cette même année 1839, d'après Paul de Musset en personne, que Musset écrivit son *Poète déchu* dont nous connaissons les fragments posthumes recueillis dans la *Biographie*.

témoigne une de ses dernières lettres à son amie avant leur rupture définitive. Cette ressemblance peut s'expliquer d'ailleurs soit par l'uniformité du tempérament romantique et par les traits que put fournir au portrait de Sténio le souvenir de Jules Sandeau, exactement de l'âge de Musset et fervent de la même école littéraire : soit parce que Sand aurait déjà peint Musset sans le connaître, et sur les seules confidences de ses premiers ouvrages, comme un des types de la nouvelle génération littéraire. Quoi qu'il en soit, remaniant son œuvre en vue d'une édition nouvelle, elle devait trouver toute facilité pour plaider sa cause et répondre au réquisitoire des *Nuits*, sous prétexte de reprendre et de développer le débat philosophique et sentimental qui se déroule entre Lélia et Sténio dans le roman. Une attentive étude des deux textes successifs ne laisserait aucun doute à cet égard.

On trouverait par exemple, dans la rédaction nouvelle, une transposition de l'aventure nocturne de Franchard qui fut plus tard racontée tout au long dans *Elle et Lui* : affreuse hallucination de Musset qui se retrouve également, bien qu'atténuée et poétisée, dans *La Nuit de décembre*. On lirait ailleurs une phrase bien significative sur Sténio dépensant désormais tout son génie dans les albums des femmes du monde, ses adulatrices. On y rencontrerait des appréciations plus précises et plus appuyées que par le passé sur la déchéance morale du jeune poète abêti par la débauche : « Sténio est perdu, ou plutôt Sténio n'a jamais existé », proclame désormais Lélia. C'est nous qui l'avions créé dans nos rêves. Sténio est un jeune homme éloquent, « rien de plus ! »

Enfin et surtout la seconde rédaction de *Lélia* nous apporte une réponse plus directe que tout le reste à l'épithète irritée de *La Nuit de décembre* et aux déchirantes invectives de *La Nuit d'octobre* : c'est ce chapitre admirable qui porte le titre de « Lélia au rocher », et qui seul parmi les additions faites à l'ouvrage demeure à ce point d'accord avec la conception première qu'il mériterait d'y être incorporé pour en compléter l'impression d'art.

Dans un magnifique paysage nocturne, Lélia marche à grands pas en compagnie de son confident Trenmor, levant vers le ciel un front plus audacieux que de coutume et prêt à exprimer par sa voix la colère céleste. « Le souffle de la débauche a tué mon Sténio, gronde-t-elle. Il y a là-bas un spectre effaré qui hurle dans une taverne. Comment l'appelle-t-on maintenant ? Ô toi, spectre, lève ton bras chancelant. Porte à tes lèvres souillées la coupe d'onyx de la bacchante. Bois par défi à la santé de Lélia. Raille l'orgueilleuse insensée qui méprise les lèvres charmantes et la chevelure parfumée d'un si beau jeune homme. Va, Sténio, ce ne sera bientôt plus qu'une outre propre à contenir les cinquante-sept espèces de vins de l'Archipel. Lélia n'est pas foudroyée

parce qu'un homme l'a maudite. Il lui reste son propre cœur et ce cœur renferme le sentiment de la Divinité, l'intuition de l'amour et de la perfection. Depuis quand perd-on la vue du soleil parce qu'un des atomes que son rayon avait embrasés est rentré dans l'ombre ? »

« Oui, » poursuit la pythonisse raidie par la fureur sacrée sur ce piédestal rocheux qui est peut-être un souvenir de Franchard, oui, « je l'aimais, cet enfant gracieux et doux et j'avais résolu souvent de vaincre ma terreur de l'amour pour essayer avec lui un hymen sanctifié par de nobles convenances. . . Mais je savais aussi comme l'amour cesse en moi ! Je me souvenais du jour où le dégoût et la honte avaient balayé le premier de ma mémoire comme le vent balaye l'écume des flots. »

Pour qui connaît la correspondance entre Sand et Musset, ajoute M. Seillière, ces dernières lignes sont caractéristiques de la préoccupation défensive<sup>68</sup> qui inspire en cet endroit Lélia. Et cette superbe invective se termine par un hymne effréné à l'Orgueil, conçu comme le sentiment et la conscience d'une force surabondante, comme le levier digne et saint de l'univers !

On aura remarqué dans la déclamation de Lélia, le terme d'*enfant gracieux*, qui rentre tout à fait dans le vocabulaire des correspondances privées ou publiques échangées entre les amants de Venise. Un peu plus loin, Lélia parle de « vérités hideuses », en réponse aux « hideuses vérités » de son Sténio, qui s'était exprimé comme le Don Juan de Musset dans *Namouna* (1831) :

Tu retrouvais partout la vérité hideuse. . .

Enfin « l'hymne effréné à l'orgueil » indiqué par M. Seillière est précédé de ces mots :

Et toi, Sténio, comment as-tu pu être assez aveugle pour songer à m'aimer ? Comment as-tu osé tenter d'être le rival de Dieu, de remplir une vie qui n'est qu'une fureur, une extase, un embrassement, une querelle et un raccommodement d'amante jalouse et absolue de la Divinité.

C'est à toi qu'il faut renvoyer l'épithète d'orgueilleux. . .

Ainsi *La Nuit de décembre* avait répondu au Journal de George. Dans la nouvelle *Lélia*, George répondit à la *Nuit*. Que fit alors Musset ? Donna-

---

68. M. Ernest Seillière a plus raison encore qu'il ne le dit. Dans toute une tirade qui suit, Lélia développe la grande thèse de Venise, reprise par Musset dans la *Confession*. L'amie parfaite voulait ennoblir Sténio : « Je voulais lui enseigner l'amour, folle que j'étais ! . . . Oh ! je fis bien de ne pas me presser et de donner attention au développement de cette plante précieuse ! Hélas ! elle avait un ver dans le cœur, et le démon de l'impureté n'a eu qu'à souffler dessus. . . », etc.

t-il à entendre que l'on se méprenait, ainsi que l'eût voulu la thèse de son frère ? Mais point du tout. Les juges du camp purent voir, au contraire, que le duel continuait, car l'auteur de la *Nuit* répliquait à son tour dans l'*Histoire d'un merle blanc* par les dix lignes d'épigrammes dures et blessantes dont l'intention fut admise par tous : « Aucun effort ne coûtait à son esprit, aucun tour de force à sa pudeur ; il ne lui arrivait jamais de rayer une ligne, ni de faire un plan avant de se mettre à l'œuvre. C'était le type de la merlette lettrée... »

En voilà assez non seulement pour fixer l'attribution du poème contesté mais pour établir la constance de l'obsession et des rancunes : nul point d'honneur de famille ou de clan n'en saurait détruire le fait ; à quoi bon d'ailleurs, pourquoi faire ? Le pardon théorique fut certes très sincère, mais, homme ou femme, on oublie peu, surtout son mal. *Haeret et angit*, dit Lucrèce<sup>69</sup>.

## IV

Certains amis de madame Sand qu'il serait légitime d'appeler politiques, puisqu'ils défendaient en elle la muse de la Révolution et du Romantisme, ont cru pouvoir tirer de la Correspondance publiée par M. Decori je ne sais quel argument contraire à ma version des fautes de George. Ils ont mal lu nos textes. Une phrase (page 161 de la Correspondance) dont ils ont prétendu arguer, comme d'une nouveauté inédite, se trouvait citée en toutes lettres par moi<sup>70</sup>. Cela démontrerait leur légèreté passionnée si, dès l'apparition des *Amants*, la preuve n'en eût été faite, imprimée toute vive par un de leurs agents.

Ce sandiste intéressé avait mandat de me convaincre de fantaisie. Mais les seules articulations qu'il ait consenti à préciser furent malheureuses. Il n'est pas inutile de les citer. Elles aideront à comprendre quels semblants et quels simulacres usurpent le nom de critique littéraire sous le règne d'une prétendue liberté d'esprit asservie à des intérêts.

---

69. Lucrèce, III, 1081–1082 :

*Hoc se quisque modo fugit ; at, quem scilicet, ut fit,  
Effugere haud potis est, ingratiss haeret et angit...*

Soit : « Voilà comme chacun cherche à se fuir, mais, on le sait, l'homme est à soi-même un compagnon inséparable et auquel il reste attaché tout en le détestant. » (N. D. É.)

70. Pages 31–32 de la présente édition.

La première objection distincte qui fut faite porte sur le petit problème de la signification des mots *En Morée*. On n'a peut-être pas oublié que, tout en haut de la feuille sur laquelle madame Sand écrivait la fameuse déclaration à Pagello, sont inscrits, comme un titre, ces deux mots qui ne présentent aucun rapport avec le sujet. J'avais écrit :

Pourquoi « En Morée » ? La Morée a été possession vénitienne. Est-ce une allusion à quelque anecdote de Pagello ? Avait-on projeté un voyage en Morée ou ne s'agissait-il que de la Morée de Byron, et cela voulait-il signifier l'embarquement pour un amour sauvage, violent et primitif comme on en prêtait aux populations de la Grèce moderne ? Serait-ce encore un anagramme d'*En Amore* ? Ou faut-il lire *Enamorée* ? »

Sur quoi, mon critique se mit à sautiller comme un jeune animal : « Voilà-t-il pas de merveilleuses conjectures ? M. Maurras les exprime seulement parce que cela lui plaît. »

Mais non. Je les ai recueillies par déférence pour l'opinion des critiques italiens et français qui ont traité le sujet. De ces diverses conjectures, la première appartient à M. Raphaël Barbiera, la seconde au docteur Cabanès et la troisième à M. Félix Franck. Or il en reste une quatrième que mon critique appelle « une réflexion de bon sens qui vaut mieux que tout ». La voici :

Il sera plus simple de croire que les deux mots étaient déjà inscrits en tête de la feuille quand George la saisit pour y consigner ses aveux.

« C'est tout à fait mon avis », note le critique d'un air capable. La vérité m'oblige à déclarer en rougissant que si cette explication naturelle est la bonne, personne ne s'en était avisé avant moi.

Le même pauvre esprit, cherchant à prouver que je forme des inductions gratuites, se jette sur la première page venue ; il tombe ainsi sur une hypothèse que j'avais tirée de remarques de M<sup>me</sup> Louise Colet. Naturellement, j'avais transcrit les remarques de cette dame au milieu du passage<sup>71</sup> que mon critique feint de citer. On les voit donc en toutes lettres dans mon livre. On les cherchera inutilement dans l'extrait qu'il en a fait. Elles l'embarrassaient, il les a remplacées par des points. La base de l'observation se trouvant ainsi retirée, celle-ci apparaît naturellement sans appui et la soustraction frauduleuse permet de déclamer sur mon arbitraire, mon parti pris et mes passions funestes, car pourquoi se gêner ? Ces insanités sont frivoles. Elles ont l'avantage d'affermir le sens du livre qu'on veut ébranler. Un ennemi qui

71. Pages 32-33 de la présente édition.

dit des riens est celui qui n'a rien à dire, et il fait présager pour l'écrivain de bonne foi que le temps qui s'écoule fortifiera son édifice au lieu de le ronger.

## V

Au précieux encouragement indirect de cette espérance est venu s'ajouter le sentiment de quelques maîtres dans l'art de penser et d'écrire, que je tiens à remercier.

Sur une piste un peu flairée par Sainte-Beuve, je m'étais hasardé, en tremblant, je l'avoue, à soutenir que la *Confession d'un enfant du siècle* comportait deux portraits distincts de la même madame Sand. Chacun la reconnaît dans le personnage de Brigitte. Il faut la voir aussi dans la femme du premier chapitre, la perfide par qui la corruption d'Octave avait commencé. J'ai eu la haute satisfaction de voir M. Anatole France se ranger à ce sentiment. Si une ancienne bienveillance put entraîner ce maître à louer sans réserves la philosophie et l'art de mon livre, son esprit examinateur ne pouvait adhérer à la solution d'une difficulté de lecture sans avoir exigé la plénitude de la preuve. Dans les notes de sa belle glose aux *Poèmes du Souvenir*<sup>72</sup>, M. Anatole France dit qu'il faut lire la *Confession* en tenant compte de ma critique : « Madame Sand y est deux fois, en Brigitte et en la belle maîtresse infidèle du début. » Une pareille approbation accroît la valeur de mon inférence. Ainsi l'adhésion de Barrès<sup>73</sup> à l'essentiel de ma critique du Romantisme et de ce qu'il y eut « d'anarchique et peu français dans cette ardente fièvre » multiplie l'autorité de nos études sur la discipline générale de la France : classicisme, nationalisme.

Pour des motifs semblables et divers, il m'a été précieux de voir le subtil et fort Henry Bidou sensible à l'émotion, au jeu, au drame de ce récit composé sur le plan d'une comédie héroïque. Mais rien ne se compare à la profusion généreuse des marques d'amitié que mon ami et compagnon Léon Daudet a données en plusieurs circonstances aux vivantes réalités de ce duel humain qu'il a su retrouver sous les replis d'une analyse dont la sécheresse ne l'a pas rebuté<sup>74</sup>. Son âme de poète lui a même fait respirer entre ces feuilles le parfum, le goût et les tons de ce ciel de Venise, en l'honneur duquel j'avais essuyé les railleries d'autres amis moins imaginatifs ou moins perspicaces :

72. *Les Poèmes du Souvenir*, dans *Lamartine, Hugo et Musset*. — Pelletan, éditeur.

73. *Gaulois* du 16 novembre 1902.

74. Voir *La Mésestente*, roman de mœurs conjugales de Daudet. Plus récemment, son *Hérédo*.

— Des *Amants de Venise* qui ne parlaient pas du Lido!...

Deux ou trois épithètes égarées çà et là du côté d'un paysage que je n'ai jamais vu font écrire à Léon Daudet, dans ses éblouissants souvenirs de l'*Entre-deux guerres* : « Quand j'ouvre le livre j'entends, prolongé par l'élément liquide, le cri nostalgique des rameurs, j'ai dans le nez cette odeur mêlée d'aromates, de coquillages, de croupissure qui est l'atmosphère de la lagune, je vois, par transparence des marches de marbre sous le clapotis d'une eau vénérable. » Suggestions dignes d'enorgueillir l'auteur d'un livre aussi médiocrement descriptif.

Sous les cyprès de sa solitude, le grand Mistral lisait tout, sans jamais tarder. Un matin de décembre 1902, sur un carton qui répondait à l'envoi des *Amants*, j'eus la vive surprise de lire, écrit pour mon livre, « *escrit pèr lou libre de Charles Maurras* », ce quatrain :

*L'amour vòu estre vierge  
L'amour viéu qu'en pantai  
E, quand ie dise : « T'ai »  
S'amosso comme un cièrge.*

C'est-à-dire : « L'amour veut être vierge, — l'amour ne vit qu'en rêve. — Quand on lui dit : *Je t'ai*, — il s'éteint comme un cièrge. » Verset sentencieux qui règle une fois pour toutes la querelle des sandistes et des mussettistes. Il expédie pareillement le débat posthume de madame Sand et d'Alfred de Musset, en les renvoyant dos à dos, de chaque côté de la double pente déroulée du paradis perdu. Mais le grand poète réfléchit-il que son arrêt péchait par l'outrance de la rigueur ? Ou bien fut-il sollicité de l'adoucir ? L'atténuation fut légère. Cependant la version recueillie, après neuf ans, dans l'*Armana prouvençau* de 1911, introduit deux variantes très sensibles :

*L'amour es un diéu vierge  
L'amour viéu de pantai  
E, quand ie dise : « T'ai »  
Se brulo comme un cièrge.*

Selon cette version, la nature et la volonté de l'amour n'exige plus aussi impérieusement de ses serviteurs et de ses victimes la nouveauté intacte des âmes et des corps. Il vit ailleurs qu'en rêve, s'il reste le dieu vierge que le rêve seul assouvit. Cependant la possession qui, dans le premier texte, l'éteignait sans cérémonie, est devenue bien moins cruelle car enfin elle le consume : que peut-il souhaiter de mieux ?

## VI

Il est satisfaisant que l'auteur de *Mireille* ait ainsi opposé à la complication de l'esprit romantique la fraîcheur naturelle du premier rayon de la vie. Mais il n'est pas sans intérêt de nous souvenir que l'ancienne poésie médiévale, celle qui naquit en Provence, n'eût pas ratifié le point de vue de Mistral : bien des arrêts de Cours d'amour soutiennent un avis contraire, et c'est un peu celui que nos contemporains peuvent retrouver dans le fameux Sonnet des rêveries du V<sup>e</sup> livre *À l'Amie perdue* d'un élégiaque français enlevé aux Lettres quelques années avant Mistral.

D'après Auguste Angellier,

Les premières amours sont des essais d'amour,  
Ce sont les feux légers, les passagères fêtes  
De cœurs encore confus et d'âmes imparfaites  
Où commence à frémir un éveil vague et court.

Pour connaître l'amour suprême et sans retour,  
Il faut des cœurs surgis de leurs propres défaites  
Et dont les longs efforts et les peines secrètes  
Ont, par coups douloureux, arrêté le contour.

Il n'est d'amour réel que d'âmes achevées.  
D'âmes dont le destin a fini la sculpture,  
Et qui, s'étant enfin l'une l'autre trouvées,

Se connaissant alors dans leur pleine stature  
Échangent gravement une tendresse sûre  
Et des forces d'aimer par degrés éprouvées.

Du savant compatriote de Sainte-Beuve ou du grand Maillanais, qui a raison ? Ou plutôt lequel a pu se tromper ? Je connais un héros de la guerre de 1914, très grande âme éprouvée par son sublime même, qui portait sur son cœur les deux tercets du sonnet d'Auguste Angellier la veille du jour où la mort et la gloire le recueillirent. Heureux qui put laisser, et heureuse qui retrouva, replié avec soin au fond d'une doublure de l'habit consacré, ce gage souverain d'une fidélité supérieure aux catégories de la vie et aux aventures de l'être ! *Mireille* et Vincent ont raison. Mais *l'Amie perdue* et son poète n'ont pas erré non plus. Ces deux réussites humaines ne font pas la contradiction que l'on pense. Tout est possible et tout arrive. Il existe sans doute une céleste ardeur réservée au premier amour ; et la maturité de sa perfection n'appartient qu'aux âmes complètes. Dans l'un et l'autre cas, le tort et peut-être le charme du poète divin aura été d'imaginer une règle de conduite très générale prise sur le modèle de l'expérience chérie qui s'imposait

à sa raison, à son rêve et à tous ses sens : qu'il y eût autre chose, que le monde immense existât, c'était bien le moindre souci ! Un seul rameau couvert de fleurs lui a fait oublier la variété des essences qui peuplent la sombre forêt.

L'histoire des poètes et des moralistes foisonne de ces fausses règles, fugitives et péremptoires, qui se poursuivent et s'annulent comme font les nuages sur un ciel de printemps.

En essayant d'extraire ici la leçon précise de la lutte que je raconte, il ne me semble pas m'être arrêté beaucoup à ces formations éphémères, et j'espère en revanche avoir montré, par le geste ou par la parole, l'arcane de diamant qui conserve une grande loi.

Ainsi aurai-je abandonné toute vaine législation du variable ou du secondaire et concentré la vigilance sur des erreurs plus importantes, qui intéressent le vrai fonds commun de la vie. C'est ce que Maurice Barrès entendait sans doute, lorsqu'il voulait bien souligner dans nos conclusions ce qui y était dit de la nature, plus malicieuse et plus cruelle en ses vengeances que la société : ses traits plus rudes, parce qu'ils viennent de plus loin et de plus profond, portent aussi des coups plus sûrs, parce qu'ils sont lancés vers une cible plus étendue.

## VII

L'erreur certaine des Amants de Venise ne tient ni à l'âge ni à aucune circonstance personnelle ou sociale de leur état. Ce fut une erreur de principe, consacrée par le poids des misères qu'ils en souffrirent et ne cessèrent de traîner toute la suite de leur vie. Ils ne connurent pas l'oubli. Sa consolation ne leur fut jamais accordée, et ce ne fut pas faute de l'avoir appelée et sollicitée tour à tour. Ni l'amour de l'amour qui épuisait Alfred, ni le bizarre amour de soi qui agitait la pauvre George n'étaient ce qu'ils voulaient tous deux. Mais l'amour fuit ceux qui se cherchent, comble et couronne ceux qui se sont oubliés.

George avait bien écrit, assez gaillardement : « Crois-tu donc qu'un amour ou deux suffisent pour épuiser et flétrir une âme forte ? Je l'ai cru assez longtemps, mais je sais à présent que c'est tout le contraire. » (13 juin 1834). Pour se renouveler, l'amoureuse oublia. La femme, non. L'écrivain et la philosophe, non. Un cuisant souvenir réfugié dans les régions supérieures de l'âme continua de lui peser et d'affecter certains replis profonds de son œuvre et de son caractère.

Ce fut aussi le cas plus manifeste encore chez Alfred de Musset, peut-être en raison de l'ardeur avec laquelle son génie aspirait à la vie nouvelle qui permît de recommencer l'épreuve d'amour.

Nous avons tous lu dans *La Nuit d'octobre* l'appel qu'il se faisait adresser par la Muse avec une verve presque immorale, mais si frais, si sincère, et débordant d'espoir dans les ressources indéfinies de son cœur :

N'as-tu pas maintenant une belle maîtresse,  
 Et lorsqu'en t'endormant tu lui serres la main,  
 Le lointain souvenir des maux de ta jeunesse  
 Ne rend-il pas plus doux son sourire divin ?  
 N'allez-vous pas aussi vous promener ensemble  
 Au fond du bois fleuri sur le sable argentin,  
 Et dans ce vert palais le blanc spectre du tremble  
 Ne sait-il pas le soir vous montrer le chemin ?  
 Ne vois-tu pas alors, aux rayons de la lune.  
 Plier comme autrefois un beau corps dans tes bras ?  
 Et si dans le sentier tu trouvais la Fortune,  
 Derrière elle, en chantant, ne marcherais-tu pas ?

Eh bien ! ces vers charmants qui prennent le monde à témoin de l'éternelle reviviscence de l'homme, tels autres vers qui, dans la même *Nuit*, nous attestent certains yeux bleus comme l'azur du firmament, nous savons maintenant à qui ils pensent, qui ils désignent. Nous n'ignorons plus celle à qui ils étaient adressés, metteuse en œuvre et personnage du *Caprice*, héroïne du *Fils du Titien* :

Béatrix Donato fut le doux nom de celle...

Béatrix Donato, qui s'appelait Aimée d'Alton, eut part aussi à l'inspiration de plusieurs nouvelles. L'austère et pathétique *Espoir en Dieu*, les vers aériens de *La mi-Carême* qui charmèrent si curieusement M. Taine ont été faits sous son règne nouveau... Mais, quelle qu'ait été la valeur de cette maturité presque féconde où le poème rit par toutes les fossettes à « ces plaisirs légers qui font aimer la vie », le recueil des Lettres écrites par Musset à sa nouvelle amie, dans ces années 1837–1838, achève et perpétue néanmoins le tableau de l'extrême délabrement moral et peut-être physique auquel l'être supérieur avait été condamné.

## VIII

Une page datée du 14 avril 1837 est à peu près la seule que dore ce soleil de l'arrière-saison. Le poète propose à sa jeune conquête l'aventure de venir le rejoindre chez les siens, à l'heure où tout le monde dort. « Cette maison si peuplée ronfle sur les deux oreilles invariablement jusqu'à huit heures et demie ou neuf heures, maîtres et valets. »

« Tu sais », ajoute-t-il, « que je demeure à la Fontaine. »

C'est la Fontaine de Bouchardon<sup>75</sup>, élevée cent deux ans auparavant par la Ville de Paris à la gloire du roi Louis XV, pacificateur des Germains, des Russes et des Turcs, comme le dit une grave inscription latine. La Ville de Paris, assise sur un trône, en couronne le faîte. Dans les niches voisines fleurissent les Saisons. Par une rencontre, le visage de la Déesse aux classiques bandeaux, à la moue ennuyée, porte un faux air de ressemblance prophétique avec madame Sand. C'était là, sous les yeux de la Ville de marbre, que la vraie George était accourue, un terrible soir de l'automne 1833, en voiture fermée pour une visite secrète à la mère de son poète : madame de Musset descendit, écouta et se laissa arracher l'autorisation du fatal voyage à Venise.

Un souvenir de l'entrevue restait-il attaché à la forme du seuil ? Ce portique élégant est traité par Musset d'assez vilain monument. Il avertit la folle amie de bien prendre la porte à droite :

« Tu traverseras la cour sans rien dire au portier, la maison étant dans le jour une espèce de passage public. Trouver la porte dans la cour n'est pas facile, attendu qu'il y en a une quantité. C'est au fond de la cour à droite, il y a écrit : Escalier, en grosses lettres au-dessus. . . » Rien de plus facile à reconnaître aujourd'hui.

Le paroissien de Saint-Thomas-d'Aquin, tournant le dos à son église quand il a traversé le boulevard Saint-Germain, n'a qu'à prendre la jeune rue de Luynes et à franchir le nouveau boulevard Raspail pour arriver rue de Grenelle à la cité de la Fontaine ; il laissera à main gauche un escalier qui ne mène qu'au percepteur ; il dédaignera de même à sa droite le spacieux local de la Société des Architectes français : l'appartement cherché sur la trace légère d'Aimée Alton et du Prince Phosphore de Cœur-Volant, s'ouvre tout au fond, vers l'angle de droite. Ce logis brillait peut-être d'un éclat neuf sous le ministère Molé quand le premier duc d'Orléans, père du comte de Paris, songeait à confier au poète je ne sais quelle mission diplomatique en Espagne. Tout a beaucoup vieilli. Mais on y revoit Musset en robe de

---

75. Il s'agit de la Fontaine des Quatre-Saisons, aux numéros 57-59 de la rue de Grenelle, dans le septième arrondissement de Paris. (N. D. É.)

chambre, et tel qu'il se montra dans le pli mouvant des tentures : « Comme je serai à la fenêtre, derrière un rideau, je guetterai mon amour et j'irai au-devant d'elle jusqu'au bas de l'escalier... »

L'appartement n'est pas bien grand, et il y a dedans une mère, une sœur, un frère et trois domestiques. As-tu peur, beau chérubin?... Il n'y a qu'une clé à mettre en dedans... Tes lettres me rendront fou... À tout instant il faut que je les relise pour croire à mon bonheur, pour être sûr qu'un si beau rêve n'est pas un rêve...

Tant que le beau rêve s'exprime seul, le flot de poésie gamine chante et joue librement ; mais s'agit-il d'un peu de confiance ou de constance véritable, rien ne peut exprimer la fatigue de cet amoureux de vingt-sept ans. Les lettres ainsi commencées donnent très vite un sentiment de pitié amère, presque de dérision. Ce ne fut pas la faute d'Aimée, dont les vingt-cinq ans rayonnaient la meilleure volonté de la vie, le bel accueil de l'intelligence et du cœur. Mais la succession de George était difficile. Le poète lui écrit un jour de janvier 1838 à propos d'un nuage : « Ces sortes de choses-là me font frissonner malgré moi — ne te fâche pas. — *Elles sentent la femme et me rappellent le passé.* » Et voilà pour elle.

La « bonne, belle et blanche fille, » ne pouvait pas ne pas fléchir. Il eût fallu avoir éternellement de l'entrain, du bon sens, du sens pratique, du courage, de la gaîté et même de l'amour pour deux. Elle était fine, aimable, si fidèlement dévouée à la gloire de son poète qu'elle finit par devenir madame Paul de Musset. Alfred de Musset paraît bien s'être exalté parfois à ses douces promesses de vie heureuse et de joie facile ; un appel, bien trop court — en tout, huit vers — à ce qu'il appelle sa « belle Muse païenne » nous en garde la trace :

Vois-tu ce sentier vert qui mène à la colline ?  
Là je t'embrasserai sous le clair firmament  
Et de la tiède nuit la lueur argentine  
Sur tes contours divins flottera mollement...

Mais tous ces verbes à des futurs extrêmement vagues tombent aussi vite que l'élan de cette poésie. Elle est suave et hors de souffle. Selon la forte expression populaire, il n'allait plus et la confiance en lui-même descendait au-dessous de ses faibles forces. L'engagement qu'elle lui offrit pour le ranimer (mariage ou quelque chose d'approchant) lui permit seulement de se voir et de se reconnaître. Il répondit le 18 mai 1838 :

Non, je suis trop faible pour ces grandes résolutions ; si je voulais les prendre, je manquerais de parole à moi-même ; je serais héroïque

pendant quinze jours, puis mon courage s'en irait avec la sécurité, une misère, une folie m'en distrairait, et qu'arriverait-il? qu'en voulant être ferme et brave, je n'aurais été que vil.

... Ce serait un crime dans la force du terme de t'entraîner après moi. Non seulement une maladie, une mort imprévue me feraient manquer à mes promesses, mais la santé, le repos de l'esprit, la confiance m'y feraient manquer.

Même la confiance. Ce paresseux exténué se voyait à fond.

... Ta lettre me donne du courage et m'oblige à avoir quelque estime pour moi-même en me prouvant que tu en as... Ne m'en veuille pas. Je t'aime, je te baise le cœur.

Mais le 30 août :

Tu me dis qu'il y a un mois que je ne t'ai pas vue. Je le sais bien ; s'il y avait un moyen quelconque d'avoir un appartement, crois-tu que nous resterions un mois sans nous voir ?

## IX

L'histoire, assez sinistre, ne serait pas complète si l'on n'y jetait, au travers, les noms de la princesse Belgiojoso, dont les entreprises de coquetterie sont connues, et celui de mademoiselle Rachel. Il est à croire qu'Aimée d'Alton, peu à peu, préféra la tristesse de s'abstenir à la disgrâce d'insister. Le charme du génie, sans s'évanouir, avait trop pâli pour dissiper les premières ombres de l'insénescence rapide. Déjà, il ressemblait à un triste portrait que sut tracer d'après nature une autre amie, très dévouée, mais beaucoup plus lucide, appelée dix ans plus tard, comme il approchait de la quarantaine, au même rôle ingrat que cette pauvre Aimée.

La pièce, curieuse, n'est pas très connue, bien qu'elle ait été publiée par M. Legouvé. Ce sont les principaux passages d'une lettre de madame Alland-Despréaux. Madame Allan est cette artiste de la Comédie-Française qui, revenant de Saint-Pétersbourg, en rapporta « dans son manchon » la comédie du *Caprice* et fit ainsi la fortune du Théâtre d'Alfred de Musset quand personne ne soupçonnait que les dialogues de la *Revue des deux mondes* pussent aller jusqu'à la scène. Le poète, fort reconnaissant, le témoigna comme il put à son interprète. Ils devinrent amis, et plus. D'après les feuilles de cette confession intime d'une liaison postérieure de quinze années à l'aventure de Venise, on peut voir le fort et le faible, le doux et l'amer du caractère final de Musset. Il

est apprécié avec bienveillance et indulgence, avec amitié, par ce juge d'esprit supérieur, peut-être trop supérieur, peut-être aussi trop *juge*, mais qui dut mieux valoir en témoin qu'en amie.

10 septembre 1849

.....

J'ai mené depuis ce temps une vie fort retirée tantôt calme et douce, tantôt fort orageuse : elle durera plus ou moins, mais je doute qu'elle puisse durer trop longtemps (j'entends plusieurs années), cela viendrait de moi uniquement et c'est pour cela que mes doutes sont fondés.

Je suis aimée et même adorée, plus encore maintenant qu'au commencement, mais il est des points par lesquels nous nous touchons si rudement qu'il y a douleur pour tous deux et si insupportable que dans ces moments, ni l'un ni l'autre n'en peuvent plus.

S'il se montrait toujours du côté que j'aime, il n'y aurait rien de si doux et de si beau, mais malheureusement, il y a *l'autre lui* auquel je sens que je ne m'habituerai jamais. Déjà deux fois j'ai brisé ou voulu briser ce lien qui, par instants, n'est plus possible ; *ce sont des désespoirs auxquels je ne sais pas résister*, des attaques de nerfs qui amènent des transports au cerveau, des hallucinations et des délires ; ma présence, ma main dans les siennes, un mot d'affection font disparaître tout cela comme par enchantement.

*Puis ce sont des repentirs tout aussi exaltés, des joies de me recouvrer, des reconnaissances qui m'émeuvent et qui me font, de nouveau, rentrer dans la voie que j'ai voulu quitter.*

Quelle tête à l'envers, ma chère Adèle ? l'amour le grise aussi bien qu'autre chose, par moments l'ivresse en est sublime ; mais que d'autres instants où elle n'est presque pas tenable ! J'ai cependant sur certaines choses obtenu des résultats réels et qui étaient bien difficiles à obtenir, mais, en vérité, comme il me l'a dit lui-même dans des jours de bon sens et de franchise, c'est un labeur de se laisser aimer par lui. Enfin, je laisse couler mes journées sans faire de projets ; je tâcherai d'éviter la douleur et de jouir du présent s'il est doux sans m'occuper de l'avenir. Vous voyez que vous m'avez convertie. C'est par l'orgueil immense de son caractère et la fierté incontestable du mien que nous nous froissons.

Cet orgueil n'est pas justement celui devant lequel je plierais avec bonheur ; celui du poète, celui du talent et de la renommée. Point du tout, ici il n'y en a pas.

Votre père serait bien étonné d'entendre apprécier ainsi, par l'auteur lui-même, ces œuvres qu'il n'aime pas.

Il est vrai que ces jugements si modestes et très sincères, je vous le jure, ne sont portés que devant moi, c'est dans l'épanchement de

l'intimité qu'ils se font jour — devant le public, ce n'est pas si humble.

Mais c'est dans les petites choses de la vie que cet orgueil ou plutôt cet amour-propre se montre dans des niaiseries sans importance, dans des fictions même qui ne se passent que dans sa tête et qui à ses yeux prennent les apparences de la réalité. Il me faut combattre ces moulins à vent-là ; pour un être dont l'esprit est aussi clair que le mien, il y a parfois une incroyable fatigue.

Ensuite ce caractère, extrême en tout, se choque perpétuellement à la raison et à la réserve du mien — puis ce passé désordonné laisse des traces indélébiles — avec un caractère ombrageux, la méfiance et le soupçon ne se présentent qu'au milieu d'un cortège de ressouvenirs très amers à entendre et qui, à tout prendre, sont ceux que doit avoir un ex-libertin ; je ne les supporte pas, *et alors, querelles, pardons, réconciliations, voilà !*

Je n'ai jamais vu de contrastes plus frappants que les deux êtres enfermés dans ce seul individu. L'un, bon, doux, tendre, enthousiaste, plein d'esprit et de bon sens, naïf (chose étonnante), naïf comme un enfant, bonhomme, simple, sans prétention, modeste, sensible, exalté, pleurant d'un rien venu du cœur, artiste exquis en tout genre, sentant et exprimant tout ce qui est beau dans le plus beau langage, musique, peinture, littérature, théâtre ; retournez la page et prenez le contre-pied, vous avez affaire à un homme possédé d'une sorte de démon, faible, violent, orgueilleux, despotique, fou, dur, petit, méfiant jusqu'à l'insulte, aveuglément entêté, personnel, égoïste autant que possible, blasphémant tout et s'exaltant autant dans le mal que dans le bien ! Lorsqu'une fois il a enfourché ce cheval du diable, il faut qu'il aille jusqu'à ce qu'il se rompe le cou !

L'excès, voilà sa nature soit en beau, soit en laid. Dans ce dernier cas, cela ne se termine jamais que par une maladie qui a le privilège de le rendre à la raison et de lui faire sentir ses torts. Je ne sais pas comment il a pu faire pour y résister jusqu'ici et comment il n'est pas mort cent mille fois. Rien de plus fantasque et, de plus mobile que son humeur et cependant une grande constance d'affection au fond.

Gai et hypocondre, poétique et trivial.

Athée et croyant, brave l'épée à la main, poltron devant une robe blanche accrochée la nuit à une fenêtre. Ayant envie de se tuer et se soignant par moments comme M. Argan. Ruinant sa santé sciemment avec une inconscience parfaite et criant qu'il va mourir dès qu'il a la fièvre. Que d'autres contrastes encore : prodigue et se laissant voler de tous côtés, dédaigneux de la fortune, pauvre comme Job, plein de besoins aristocratiques et aimant mieux être tourmenté de créanciers et assailli de nécessités que de travailler pour vivre. Avare envers sa gouvernante qui est la probité même ; s'ennuyant de tout et s'amusant

d'une mouche, prenant des résolutions qu'il ne tient pas, reconnaissant et ingrat, délicat et brutal. Je vous dis que je n'en finirais pas si je voulais vous énumérer tous ces défauts et ces qualités qui ne s'amalgament jamais. C'est tantôt l'un et tantôt l'autre qui dominant ; j'ai vu ces contrastes se succéder dix fois en une heure, sans jamais se confondre et se mélanger.

« Voilà, ma chère, l'être multiple, bizarre, qui s'est lié à moi. »

Ce témoin inattendu vérifie quelques-unes de nos conjectures les plus discutées.

Mais le poète avait déjà porté lui-même l'arrêt qui vérifie, pour une part, le témoignage. C'est un quatrain d'un sens sublime qu'il paraît avoir composé pour se rendre compte du genre de félicité qu'il était encore capable de donner et de demander à l'amour.

L'aveu chantant s'est échappé du coffret mystérieux de M. Troubat. Il date de l'époque d'Aimée d'Alton. M. Léon Séché le publie à son rang, post-scriptum d'un billet de novembre 1837 adressé à la pauvre infirmière sans illusion :

Si la flèche envenimée  
Ne peut sortir de mon flanc,  
La main de ma bien-aimée  
Peut en essuyer le sang.

On citerait ces quatre vers si l'on voulait donner un exemple de la poésie la plus contraire au vol brillant et enthousiaste des *Nuits*. Il n'est rien d'aussi éloigné du ton naturel d'Alfred de Musset, de son large cours normal aux belles époques. Un Gautier qui aurait été sensible et humain ou quelque frère aîné du Moréas qui était encore à naître aurait su imprimer à sa condamnation la même cadence. Cette stance immobile, sonnée sur la corde étrangère, trahit l'homme désintéressé du Destin. C'est pour n'en plus parler qu'il l'évoque une fois pour toutes. Sa tristesse implore seulement la pitié, qu'elle décourage.

4 novembre 1913–14 septembre 1916.

## Note de 1919

Dans son livre de 1909 sur George Sand, M. René Doumic a regretté que l'auteur des *Amants de Venise* se fût appliqué à « voir partout le calcul et l'artifice sans croire assez à la sincérité ». Quoi qu'il en soit de ce reproche, on peut, aujourd'hui, essayer de faire le dosage exact du calculé et du sincère, de l'artificieux et du naturel dans une personne aussi complexe que la « grande Romantique » et la « bourgeoise régulière et laborieuse », dont M. René Doumic a subi le charme alterné.

Deux livres pourront y aider : l'un, paru en 1914, *Un Voyage*, de madame Jacques Vontade (c'est « Fœmina » du *Figaro*) donne en cinquante pages magnifiques, sur Moritzbourg et les Königsmarck, la généalogie saxonne de madame Sand, le tableau éloquent des « énergies de la race » : « passion, mépris de la loi, instinct anarchique, ample bonté chaude, imagination, rêve immense » ; l'autre, paru en 1919, *François Buloz et ses amis*, de madame Marie-Louise Pailleron, verse au même dossier les documents incomparables tirés des archives du fondateur de la *Revue des deux mondes* : ils sont éclairés par une spirituelle chronique des longues et étroites relations d'une famille parisienne avec le monde de *Mardoche* et de *Lélia*.

Je ne puis que renvoyer pour le premier livre au texte de madame Jacques Vontade qui, sans paraître vouloir y toucher, donne à la fois l'histoire et la légende de la sensibilité de notre héroïne et comme le poème de son inconscient. Toute analyse de cette Chanson du Sang courrait le risque d'être grossièrement inexacte.

Au contraire, il faut nous saisir des trésors de faits et de pièces que nous apporte madame Marie-Louise Pailleron. Son grand-père a été en quelque sorte et comme ils le disaient eux-mêmes le patron des Amants de Venise. Entre les deux poètes, clients, amis et familiers il apparaît comme une personification amicale et paternelle du juste sentiment des biens de la terre, il brille à leurs regards unis comme le génie qui commande à la réalité. Quand il frottait sa lampe merveilleuse, Aladin n'éprouvait-il pas la même émotion que George et Alfred évoquant leur Buloz à l'heure du pain quotidien : l'un lui

demande de s'arranger comme il voudra, mais d'envoyer 50 francs par retour du porteur ; l'autre lui adresse successivement sa couturière, son propriétaire, sa domestique, son marchand de bois, son libraire et le libraire de son enfant au collègue. Comme dit madame Marie-Louise Pailleron, cela se passait sans cérémonie : « Maurice, la bonne, le marchand de charbon »...

Où pouvait s'arrêter, en ces temps pastoraux, cette fonction de pourvoyeur universel ? Car il ne s'agissait pas de petites notes : certain compte de sept mois, en 1836, passe dix mille francs. Ce qui n'empêche pas l'antienne de reprendre : *Mon vieux Buloz !... Mon bon Buloz !... Mes cinq cents francs ! Mes mille francs !* « Je serai à Paris vers le 3, sans un sou, mais avec du manuscrit ».

Ne méprisons pas cette histoire de *Phynances*, comme dit *Ubu roi* ; justement parce qu'elle se développe en marge de la grande passion, elle servira à saisir tout ce que le type d'Alfred de Musset comporte d'insouciance, de détachement, d'ignorance pleine de péril, en même temps qu'elle peut montrer ce qu'il y eut de souverain esprit pratique, oh ! spontané, oh ! sincère, chez le grand George. Mon mot sévère et disgracieux d'*industrie* a déplu. Comme le serpent domestique mêlé aux fleurs du thyrses qui blesse et qui guérit, la chose existe, se voit, se touche. Qu'on l'appelle comme on voudra.

Le livre de madame Pailleron a apporté à la psychologie des Amants de Venise une autre confirmation précieuse en produisant deux pièces de grande valeur ; je les ai classées dans un appendice nouveau qui porte le numéro quatre.

On voudra bien me pardonner un goût peut-être excessif pour la précision en des faits dont la gravité semble douteuse. Mais aux faits bien connus et bien notés se trouve lié le sort de nos jugements ; pour raisonner des choses humaines, il faut commencer par les savoir. Tous les critiques du romantisme seront reconnaissants à madame Marie-Louise Pailleron de ces importantes clartés de fait. Les esprits attentifs aux idées et aux hommes, ne s'étonneront pas de l'importance que nous donnons à ce conte d'amour. Il tient aux profondeurs de la structure morale du pays, tel que le voilà, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Le rapport en est si étroit, la liaison si forte, que mademoiselle Henriette Charasson, dans une étude approfondie parue à la *Revue de Hollande*, a dû s'étonner que l'on puisse adhérer à la doctrine des *Amants de Venise* sans être tenté de partager nos vues politiques. La critique du Romantisme et celle de la Révolution ne font qu'un.

Il sort du drame de Venise un tel flot d'éloquence et de poésie que l'on a pu y voir l'une des heures culminantes de l'art romantique. Plus que l'art, la sensibilité romantique s'y laisse atteindre et mesurer dans ses deux esprits

d'individualisme orgueilleux et d'individualisme amoureux : sous la forme stoïque chez madame Sand, sous la forme hédoniste chez Alfred de Musset, la double image de Narcisse explique tant de choses qu'on se lasse difficilement d'y rêver. Âme unique de l'anarchie dans la littérature, dans la politique, dans la sensibilité, dans les mœurs, une philosophie du sentiment sans règle s'y laisse prendre et reconnaître comme en un même point de secrète incidence : on y saisit à nu quelques-unes des passions élémentaires dont le monde d'alors et le monde qui a suivi ont été formés et, naturellement, déformés.

Cette mise au courant serait très incomplète sans la mention du livre publié en 1919 par mademoiselle Vincent, docteur ès lettres.

Je m'étais appliqué à épaissir les voiles fleuris au-devant du mystère féminin de madame Sand, chercheuse insatisfaite, *doña Juana*<sup>76</sup> désappointée. Avec prudence et retenue j'avais écrit de l'âme de George, grande, généreuse et hospitalière, qu'elle était presque incapable du sentiment que le commun des hommes appelle l'amour. Ces réticences, antiphrases et métonymies ont été déchirées par la vigoureuse critique de l'auteur de *George Sand et le Berry, La langue et le style de George Sand dans le roman champêtre*; car son *George Sand et l'amour* forme bien le plus probant, le plus vif, le plus clair et le plus chaste recueil de textes d'aveux, et ces aveux tendent à dire que, dans sa longue vie amoureuse, l'amante de Venise ayant bu à la volupté sans pouvoir s'y désaltérer, a dû en épuiser la coupe sans y connaître le bonheur.

Être incomplet, avide et aride, enivré de ses mécomptes et de ses désirs, puissant par le cerveau, pauvre par les sens, imagination brûlante, tempérament froid, elle a été presque malade d'une « affection qui commence par un n... » et, dit le physiologiste appelé en témoignage, anaphrodisiaque jusqu'au terme d'une vieillesse qui en resta « machinalement agitée ».

Son portrait de 1842, au cabinet des Estampes, ne trahit pas trop mal cette déçue aux yeux gloutons dont mademoiselle Vincent nous peint le désespoir, qu'elle explique par le recul indéfini de satisfactions trop rêvées. Cette nouvelle démonstration conduite avec la rigueur de la science est faite selon toutes les règles de l'art. Et cependant elle a laissé quelques sceptiques. M. Émile Henriot n'a pas craint d'affirmer sous le vocable de la *Minerve française* que « toutes disent cela... »

Il serait trop plaisant que tant de cris d'insatiabilité furieuse n'eussent été que l'alibi d'une fabuliste puissante.

---

76. Soit une féminisation de Don Juan. (N. D. É.)



# APPENDICE SECOND



# I

## Le premier incident

« Leur titre seul a suscité plusieurs querelles. »

Page 137.

I. — C'est au courant de l'été 1896 que parurent dans les revues et les journaux, des documents restés jusqu'alors inédits relativement à la liaison de madame Sand et d'Alfred de Musset. Je dus admirer à quel point l'abondance des trouvailles avait paralysé la réflexion des chercheurs. Ma « vie littéraire » de la *Revue encyclopédique Larousse*, nota le 5 septembre 1896 :

Les journaux ont beaucoup parlé, ces jours derniers, des amants de Venise et Pagello, leur para-nymphe aujourd'hui encore vivant et florissant dans une maison de Bellune, au milieu de ses fils et de ses petits-fils, a obtenu, entre le poète et la romancière, un réel succès de gaieté. Le docteur Cabanès dans la *Revue hebdomadaire*, et M. Maurice Clouard, dans la *Revue de Paris*, viennent de publier de curieux documents sur le litige historique qui pend encore. À vrai dire, aujourd'hui, il ne pend plus du tout, ou tout au moins le juge, et je veux dire le public ou quelqu'un du public, n'aurait qu'à se lever, qu'à dire un mot, qu'à prendre deux ou trois conclusions fort simples<sup>77</sup> pour être approuvé d'un chacun. Ces conclusions sont maintenant placées au-dessus de tout débat.

M<sup>me</sup> Arvède Barine a écrit, l'an dernier, sur ce curieux sujet un chapitre d'une singulière finesse de touche, vrai chapitre à la Sainte-Beuve mais qui serait encore à éclaircir, à compléter, à préciser peut-être. Les femmes, en ces sujets, sont tenues par la discrétion, par la pudeur, par un respect un peu extrême de l'amour et des apparences de l'amour, peut-être aussi par la franc-maçonnerie féminine. Il faudrait

---

77. Le 28 août 1896, dans un article du *Figaro* intitulé « Une histoire d'amour », M. Paul Bourget venait de prendre ces conclusions. Mais nos lignes étaient écrites et remises à l'impression ; la *Revue encyclopédique* étant illustrée, comme la *Revue universelle* qui lui a succédé, se préparait de longue main.

qu'un homme intervînt. . . J'ai un ami (je ne saurais dire ici son nom) qui s'est mis à faire lui-même ce petit travail. Il a trouvé mille idées inespérées, etc.

Le titre et le sujet des *Amants de Venise* étaient donc indiqués dès le 5 septembre 1896, dans la *Revue encyclopédique* Larousse. Le 5 octobre suivant, dans un feuilleton de la *Gazette de France*, je donnais, après quelques considérations sur l'affaire de Sainte-Beuve et de madame Hugo, une esquisse générale du livre rêvé. Le feuilleton était intitulé : « Petits ménages romantiques », et j'écrivais en manière de préambule à l'histoire de Sand et de Musset :

Il y a au monde des amis de Musset et des amis de George Sand qui ont fait pour l'une et pour l'autre d'éloquentes apologies. On n'a pas encore vu un ami de la vérité entrer dans cette affaire et en donner le sens exact.

Les personnes respectueuses de la vérité historique déclarent qu'elles attendront jusqu'au jour où les lettres authentiques des deux amants se trouveront entre leurs mains. C'est une défaite assez pauvre. On a publié cette année dans *Cosmopolis*, dans la *Revue hebdomadaire* et dans la *Revue de Paris* de quoi les rassasier. Comment lire ces documents sans rien en tirer ? Ils sont cependant assez forts, et je ne sais ce que cette pauvre correspondance qu'il vaudrait mieux laisser dormir par respect pour la volonté bien exprimée de l'un des correspondants<sup>78</sup>, y pourrait ajouter de neuf. On a les confidences de M<sup>me</sup> Sand à Sainte-Beuve. On a la confession de Pagello et, par là, le rôle de Pagello presque en entier. Et je ne compte pas tout ce que l'on aurait si l'on voulait se donner la peine de relire les *Lettres d'un voyageur* et la *Confession d'un enfant du siècle*. Les esprits sont si paresseux qu'ils n'ont rien su faire sortir de tant de documents fertiles en suggestion.

II. — Les 16 et 17 octobre 1896, M. Paul Mariéton fit paraître dans *Le Gaulois* deux articles intitulés : « Histoire véridique des *amants de Venise*. »

III. — Le 31 octobre 1896, dans ma « vie littéraire » de la *Revue encyclopédique* Larousse, j'écrivais :

. . . À mon sens, la question des rapports de madame Hugo et du critique des *Lundis* est toute privée : il faut s'en taire à jamais. Si je

---

78. Alfred de Musset.

touche à la question des amours de madame Sand et de Musset, c'est que la question est publique de la grâce des deux amants. . .

Je fis remarquer ici même que nos curieux collectionneurs oublient un peu les ouvrages dans lesquels s'étaient confessés, bien avant qu'on les confessât, les fameux « Amants de Venise ». Sous ce titre qu'il nous a fait l'honneur de nous emprunter, M. Paul Mariéton a publié depuis dans *Le Gaulois*, mais non sans l'encadrer d'un récit synthétique, des extraits d'un « Mémorial de Pagello » très heureusement retrouvé.

Cette publication a été continuée dans *L'Écho de Paris*.

IV. — Le même jour d'octobre 1896, pour mieux affirmer, s'il était possible, la propriété du titre déjà contesté, je publiais en tête du *Soleil* un article intitulé : « Les Amants de Venise ». Le voici :

### Les Amants de Venise

Si désireux que l'on puisse être de penser comme tout le monde, d'abonder dans l'idée reçue et de ne pas s'enfuir hors de l'humanité, il y a, en vérité, des moments où le plus docile écrivain, l'esprit le plus timide et le plus résigné éprouve le besoin de s'élever contre le sentiment commun et de rectifier une opinion courante. Depuis deux semaines entières, on ne peut ouvrir un journal sans y trouver quelque invective contre les curieux, les chercheurs, les collectionneurs, les historiens, les moralistes, qui ont remis sur le tapis la vieille affaire du voyage de madame Sand et d'Alfred de Musset : ce sont des indiscrets, et je crois même qu'on les accuse de desservir la pure gloire des amants de Venise en y joignant des bavardages de portières.

Voilà qui montre beaucoup de délicatesse, ou peut-être de l'ignorance ; ces critiques si délicats n'oublient, j'imagine, qu'un point : c'est de montrer qu'il y ait là une histoire privée, analogue, pour prendre un exemple, au triste et honteux incident qui brouilla Sainte-Beuve et Victor Hugo, ils oublient de prouver que le voyage de Venise, entrepris au grand jour par madame Sand et Musset, raconté, commenté et rimé par eux de mille façons (Musset y consacrait encore un poème en 1850, seize ans après ! George Sand donnait *Elle et Lui*, en 1839), que ce voyage, dis-je, n'ait pas été chose publique et ne fasse pas un épisode essentiel de l'histoire littéraire et morale du romantisme. Ils oublient de dire, faute peut-être de l'oser, que des amours aussi fameuses que purent être celles d'Énée et de Didon ne nous peuvent donner ni un renseignement utile, ni une leçon instructive. La vérité est que nous avons tous dans nos bibliothèques, sinon dans nos mémoires, la *Confession d'un enfant du siècle*, les *Lettres d'un voyageur*, *Jacques*, les *Nuits*, *Le Souvenir*, *Consuelo*, *Elle et Lui*, et chacune de ces œuvres

étranges demande, à chaque mot, à chaque ligne, un commentaire de l'histoire. Ce ne sont pas là de ces merveilleuses œuvres classiques, qui se suffisent à elles-mêmes et composent, soutiennent, accomplissent en elles un monde à la fois égal et supérieur au monde réel. Non, non, tous les ouvrages dont j'ai donné le titre se trouvent de la même espèce et, si l'on veut, du même acabit que le Mémorial de cet honnête Pagello qu'a retrouvé et publié, ces derniers temps, M. Mariéton. Ce sont, en vers tout aussi bien qu'en prose, des « journaux » à peine plus arrangés que celui des frères Goncourt. La fiction et la réalité y sont distribuées à peu près à même dose que dans les souvenirs d'un Retz ou d'un Saint-Simon.

Or, ces mémoires historiques, on ne juge pas inutile de les confronter avec ce qu'on a de certain sur les faits contemporains de Saint-Simon et de Retz. Mais il en doit être de même pour les mémoires psychologiques d'une Sand ou d'un Musset.

La raison ? Le profit ? Cela est simple à dire. C'est avec ces Mémoires qu'on nous a élevés. Nous en avons sucé le sens. La sensibilité et l'imagination de ces deux âmes illustres revivent en des milliers d'âmes contemporaines. Pour juger et pour améliorer toutes ces âmes, il est bien nécessaire de juger et d'examiner du plus près possible, avec une attention et une application ardentes, les sensibilités, les imaginations qui furent leurs maîtresses, leurs guides, leurs modèles.

Cette aventure de Venise, si l'on y réfléchit, renferme toute la philosophie morale du romantisme. Elle en renferme aussi toute la condamnation. Il conviendrait de retourner contre ce romantisme, les graves paroles de Paul Bourget sur la Révolution. « Défaire systématiquement toute l'œuvre politique de la Révolution », c'est le rêve de l'éloquent analyste d'*Outre-mer*. Je n'y contredis certes pas. Mais je pense que toute l'œuvre morale du romantisme est de même à défaire non moins systématiquement. C'a été une maladie de l'esprit français. Guérissons-nous du romantisme.

Madame Sand croyait, comme à une source de résistance suffisante, à ce qu'elle nommait la vertu, à la force du caractère, à l'énergie propre de l'âme : un peu d'ennui, quelques fatigues jointes à une tentation, la livrèrent désemparée et dans un concours de circonstances presque odieuses, à mille pièges de passion pour le premier venu... Alfred de Musset, lui, ne croyait qu'à l'amour, à l'amour libre et infini ; et cette conception, s'ajoutant à l'humeur qu'il tenait de la nature, fit, de lui, le plus triste, le plus incommode, le plus amer, et enfin le plus malheureux de tous les amants.

Sand et Musset croyaient tous deux que des êtres un peu nobles n'auraient que faire des conventions, des préjugés et des béquilles qui

soutiennent l'ordinaire de notre vie. « À des êtres sans conscience et sans vertu, écrit l'auteur de *Jacques*, il faut de lourdes chaînes. » Il faut donc des chaînes très lourdes à l'immense majorité du genre humain. Il n'y a pas de droit divin de l'amour ni de liberté de la vie qui puissent prévaloir contre ce principe évident. Ni l'homme ni la femme ne sont jamais si à leur aise pour faire le bien, que lorsqu'on a lié un peu leurs fantaisies et borné leurs caprices par des institutions publiques, par des mœurs traditionnelles, et enfin toutes sortes de brides et de freins bien forgés et bien adaptés.

C'est faute de tels freins qu'on se réveille un jour capable d'écrire à un homme la prodigieuse « déclaration de George Sand à Pagello », que vient de publier la *Revue hebdomadaire*, ou qu'après s'être vu plus berné que Gêronte, on va finir comme Musset, dans un misérable gâtisme.

Voilà, ou je me trompe fort, deux témoins, deux images et deux symboles d'une vérité assez forte... Assurément, la mémoire des intéressés y perd un peu. Je m'en afflige. Je m'associe à l'impatience qui dévore deux familles; je comprends les plaintes aiguës qu'elles poussent de tous côtés. Mais, quoi! n'est-ce pas un dommage attaché après tout à la dignité de leurs noms? Le souvenir des avantages naturels que ce nom leur a procurés pourra, sinon les consoler, du moins apaiser leur chagrin.

Dans une belle tragédie que je connais <sup>79</sup>, l'héroïne, arrière-petite-fille d'un coupable fameux, s'élève contre un astrologue qui lui a rappelé la faute de son bisaïeul.

« Non, dit-elle, il serait affreux de payer pour ses pères!

— Par Jupiter! réplique-t-il à la princesse, ces privilèges royaux qui t'ont couronnée, l'éclat, la majesté qui te ceignent d'hommages, ton charme, ta beauté et même ton cœur généreux, est-ce qu'ils ne sont pas, dis-moi, une faveur, un souvenir, un héritage de tes pères? Si donc des pères tu as en héritage tant de lustre et de biens, pourquoi ne paierais-tu pas aussi les dettes qu'ils ont contractées? »

La grande reine à qui s'adresse la leçon en reconnaît bien la justesse, et tendant à la destinée une belle tête innocente: « J'ai de quoi payer, répond-elle, toute la dette de mon sang. »

Je ne demande pas aux héritiers de M<sup>me</sup> Sand et d'Alfred de Musset de s'offrir en holocauste à la destinée. Il suffit qu'ils prennent courage et se résignent à souffrir de légères disgrâces, suite naturelle et juste compensation de l'agrément qu'ils durent goûter tant de fois: c'est ainsi qu'il convient d'accepter un noble héritage. On ne parlerait pas comme on fait des amours de ces deux écrivains, si l'un et l'autre n'occupaient une place éminente dans l'histoire du sentiment.

(*Le Soleil* du 31 octobre 1896.)

---

79. *La Reine Jeanne*, de Mistral.

V. — Le livre de M. Paul Mariéton parut en décembre 1896.

Il ne s'appelait plus *Histoire véridique des amants de Venise*, mais bien *Une histoire d'amour*.

Cependant quelques-uns continuèrent à douter que le titre de mon livre fût ma propriété. Plusieurs affectèrent de penser qu'il était devenu commun à tout le monde.

Il y a souvent un noyau d'erreur sincère à la source du mensonge effronté. L'opinion que ce titre était du domaine public reposait sur quelques lignes de catalogue lues de travers : en dressant une bibliographie si soignée qu'il n'y a pas omis le moindre entrefilet de journal, M. Maurice Clouard nota, pour la journée du 31 octobre 1896 dans la presse parisienne et, pour les jours suivants, en province, je ne sais combien d'articles qui, tous, étaient intitulés uniformément *Les Amants de Venise*. Il faut y regarder de près pour se rendre compte que ces articles divers n'en faisaient qu'un et que c'était la reproduction du mien, l'article du *Soleil* que l'on vient de lire : communiqué dans la nuit par le secrétariat à nos confrères du matin et aux agences qui l'avaient fait suivre en province, extrait, découpé, reproduit avec le titre de mon journal mais sans mon nom, selon les usages de la presse d'alors, cet unique article ainsi multiplié fit apparaître sur la liste de M. Maurice Clouard une miraculeuse profusion d'*Amants de Venise* éclos aux quatre coins du territoire dans les journaux les plus différents ! Arrivé tard à la source de la méprise, il me fut facile de la démontrer sans pouvoir en détruire les conséquences qui courent encore.

## II

# Autre incident le drame lyrique

« La suite répond à l'orage de ce début... »

Page 137.

*On lisait dans la presse parisienne de février-mars 1907 :*

Plusieurs journaux ont annoncé, voici trois semaines environ, que MM. Jules Bois et Camille Erlanger venaient de terminer un drame lyrique intitulé *Les Amants de Venise*, sur les amours de George Sand et d'Alfred de Musset.

En apprenant le fait, le 6 février dernier, M. Charles Maurras a écrit à M. Jules Bois, qu'il connaît depuis fort longtemps, un billet qui disait :

... *Les Amants de Venise* ne peuvent être un drame de toi, puisque c'est un livre de moi ; il a paru chez l'éditeur Albert Fontemoing, rue Le-Goff, 4, à Paris, fin 1902. Le titre en a été choisi, fixé et publié par moi dès 1896 ; précisément parce qu'il a obtenu tout de suite une grande vogue, je n'ai pas la moindre envie de m'en dessaisir.

Pour n'avoir plus à nous occuper de cela, écris-moi que tu adoptes un autre titre, et reçois, avec les regrets que l'incident me cause, mes souvenirs tout dévoués.

M. Charles Maurras a reçu, le 21 février, la réponse de M. Jules Bois, ainsi conçue :

... Tu penses bien que je ne demande qu'à t'être agréable. Malheureusement en la circonstance cela m'est impossible.

Au reçu de ta lettre recommandée, je suis allé voir mon collaborateur Erlanger et lui ai transmis ta réclamation. Il m'a répondu que nous ne pouvions renoncer à ce titre : *Les Amants de Venise*, pour

notre pièce, car il est excellent pour l'affiche, qu'il ne gêne en rien ton volume, et qu'en le gardant nous sommes dans notre droit.

J'ai dû me rendre à ses raisons et je te prie de croire toujours à ma fidèle amitié.

Jules Bois.

M. Charles Maurras récrit à M. Jules Bois :

Il ne s'agit pas de m'être agréable, il s'agit de ne pas prendre ce qui est à moi. Tu estimes que cela ne peut me gêner. C'est ce dont tu n'es pas le juge. Tu ajoutes que mon titre est excellent, et je t'en remercie, je l'ai su avant tout le monde, c'est même pour cela que je l'ai choisi et gardé... Je ne me laisserai pas dépouiller.

Réponse de M. Jules Bois, dimanche 24 février :

Personne ne songe à te « dépouiller ». Tu te crois lésé, je suis sûr que non. Mais il ne tient qu'à toi de porter notre différend devant la Société des auteurs et devant la Société des gens de lettres, — ou, si tu es plus intransigeant, en justice.

J'ai choisi pour ma pièce le titre *Les Amants de Venise* avant de l'offrir à Erlanger pour qu'il en écrive la musique. Lorsque m'est arrivée ta protestation, j'ai consulté mon collaborateur, comme je devais le faire. Nous sommes d'accord pour garder le titre — à moins qu'il nous soit démontré que nous sommes dans notre tort au lieu d'être, comme nous en sommes persuadés, dans notre droit.

*Le Temps* du 26 février annonçait que MM. Jules Bois et Erlanger l'avaient qu'ils allaient proposer à M. Maurras l'arbitrage de la Société des gens de lettres et des auteurs dramatiques.

M. Charles Maurras avait adressé, d'autre part, à M. Serge Basset, du *Figaro*, dont le « Courrier » fait autorité dans le monde des théâtres, une première lettre où on lisait :

MM. Jules Bois et Erlanger ont annoncé dernièrement qu'ils venaient de tirer un drame des amours de George Sand et d'Alfred de Musset qui sont le bien de tout le monde, mais sous ce titre : *Les Amants de Venise*, qui n'est qu'à moi. . .

C'est ce que j'ai dû faire observer à ces messieurs.

Ils me répondent que leur emprunt ne saurait me gêner. Qu'en savent-ils ?

Ils ajoutent que mon titre leur revient de « droit », pour cette raison qu'il fera « excellent effet sur leur affiche ».

Cette opinion est extrêmement flatteuse pour moi. Je dois dire qu'elle n'est pas originale. Avant MM. Jules Bois et Erlanger, le titre

d'*Amants de Venise* avait trouvé un amateur. Il a dû se retirer devant l'évidence. Je souhaite aux derniers venus d'en faire autant. Je protégerai ma propriété.

MM. Jules Bois et Erlanger, ont répondu par cette lettre à M. Serge Basset :

Mon cher ami,

Nous ne croyons pas opportun d'entrer en polémique pour une question de droit et de fait.

En réponse à la lettre de M. Charles Maurras que vous avez publiée hier, nous avons décidé tous deux, d'un commun accord, de transmettre le cas aux autorités les plus compétentes : le président de la Société des gens de lettres — puisqu'il s'agit d'un livre — le président de la Société des auteurs — puisqu'il s'agit d'une pièce.

Nous garderons pour notre drame lyrique le titre des *Amants de Venise* ou nous y renoncerons, selon le verdict prononcé.

Croyez, mon cher ami, à nos sentiments cordiaux.

Jules Bois, Camille Erlanger.

M. Charles Maurras répliqua dans *Le Figaro* du 27 février.

Monsieur et cher confrère,

Jugeant la discussion publique inopportune on difficile, MM. Jules Bois et Erlanger vont demander confidentiellement à de hautes autorités, — M. le président de la Société des Gens de lettres, M. le président de la Société des auteurs dramatiques, — s'il est permis de s'adjuger ce qui appartient à un tiers.

Il plaît à MM. Jules Bois et Erlanger de faire leur démarche. Mais elle les regarde seuls. Une chose est certaine, car aucun doute n'est possible, le titre des *Amants de Venise* est à moi depuis 1896 ; je l'ai utilisé en 1902.

Ce n'est pas ma seule raison de le défendre. Bien qu'on ait crié au roman, parce que l'interprétation que propose mon livre était assez nouvelle, ce livre est d'abord une histoire du drame qui s'est joué à Venise entre George Sand et Alfred de Musset. Mais j'ai voulu surtout y mettre une vue générale de l'amour romantique.

Si vous voulez bien considérer, monsieur et cher confrère, que la moitié au moins de ma vie intellectuelle s'est dépensée à la critique du sentiment et du goût romantiques, et que le livre représente la synthèse de mes remarques sur ce point, peut-être l'importance que j'y attache vous semblera-t-elle assez naturelle de ma part.

Il peut me convenir un jour de tirer un ouvrage dramatique de mes *Amants de Venise*. Le travail ne serait pas grand. La table des

matières montre la pièce à peu près conçue dans la division même de mon sujet ; car la première partie s'appelle *Personnages*, avec les subdivisions *Elle, Lui, Eux, le Médecin de Venise* ; la deuxième est intitulée *Tragédie*, et la troisième *Comédie* ; quant aux dernières, elles sont visiblement traitées à la manière du dénouement d'une pièce à thèse.

Abandonner le titre des *Amants de Venise* à d'autres dramaturges ne serait donc pas seulement perdre le bien que j'ai, mais m'interdire de faire servir ma propriété d'aujourd'hui et mon travail d'hier à la diffusion des idées que je sers.

On ne discute pas de semblables affirmations. J'interdis à MM. Jules Bois et Erlanger, l'usage du titre des *Amants de Venise*.

*Les journaux publièrent quelques jours après la décision du jury d'honneur unilatéral.*

Voici la lettre que M. le président de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques et M. le président de la Société des gens de lettres ont adressé à MM. Jules Bois et Camille Erlanger.

Messieurs,

Vous nous demandez notre avis sur le différend qui s'est produit entre vous et M. Charles Maurras au sujet de l'emploi du titre : *Les Amants de Venise*.

Nous devons reconnaître que jusqu'à ce jour, la jurisprudence vous est plutôt favorable ; il y a des cas assez nombreux où les tribunaux n'ont pas reconnu les droits créés par la priorité du titre.

Nous estimons cependant qu'il serait souhaitable de voir cette jurisprudence se modifier et nous ne pourrions que vous féliciter si vous preniez dans ce sens une heureuse initiative.

Victor Margueritte, Alfred Capus.  
Samedi, 2 mars 1907.

*L'oracle joliment tourné me donnait gain de cause au fond, accordait à mes adversaires le bénéfice d'on ne sait quelle iniquité juridique et, pratiquement, leur conseillait de laisser mon titre tranquille. Ce qu'ils firent.*

*MM. Jules Bois et Camille Erlanger répondirent en effet :*

Messieurs,

Nous vous remercions d'avoir bien voulu nous donner votre avis sur le différend qui s'est produit entre M. Charles Maurras et nous.

Malgré les avantages que nous offre la jurisprudence, nous faisons bien volontiers de votre souhait une réalité, en n'hésitant pas à prendre

l'initiative d'une solution confraternelle. Nous donnerons donc à notre drame lyrique un nouveau titre que nous ferons connaître bientôt.

Jules Bois, Camille Erlanger.  
Samedi, 2 mars 1907.

Ainsi triomphèrent « les droits créés par la priorité du titre » selon la spirituelle expression de l'aimable jury devant lequel il eût été inadmissible de me présenter. Chose curieuse une partie de la presse, mécanisée par mon larron, avait protesté avec violence contre des réclamations aussi naturelles que justes, et avantageuses pour les écrivains quels qu'ils soient. J'ai conservé longtemps une chronique omnibus qui a fait le tour des journaux de France et de Belgique où l'on reproche à l'auteur des *Amants de Venise* d'exiger un péage de qui voulait user de ce titre commun à tous. La comparaison injurieuse était du reste parfaitement inexacte : ni péage ni libre pratique ; on ne passait pas *au nom de DROITS créés par la priorité*. Personne n'a encore expliqué comment ce qui est à moi pourrait être à un autre, ni quel intérêt avouable il peut y avoir à désigner par un même titre deux livres différents.

Pourtant, un bon libraire des boulevards ne parla jamais des *Amants de Venise* sans inculper leur historien de plagiat : de qui ? dieux bons !

Ces batailles autour du titre avaient fini par jeter sur le livre une espèce de défiance irraisonnée. J'attribue à cette atmosphère défavorable les mouvements nerveux de certains critiques. À Bruxelles, le fameux collectionneur Lovenjoul, homme bienveillant s'il en fut, me traitait couramment d'impie. Peu après, surgissant, avec ses gambades, M. Emile Faguet, toujours gai, commençait une bonne étude sur madame Sand et Alfred de Musset par sa farce : « On les appelle Amants de Venise parce qu'ils n'ont jamais été amants à Venise. » Heureusement, notre ami l'éditeur Arthème Fayard publia peu après *Les Amants de Venise* de M. Michel Zevaco qui sauvèrent la situation en imaginant de s'aimer, d'aller à Venise et de n'être ni George Sand ni Alfred de Musset.



### III

## La tasse de thé du docteur Cabanès

« Ce n'est là qu'une conjecture... »

Page 60.

Il est également question de tasse de thé dans le récit de la conversation du docteur Cabanès avec Pagello, à Bellune, en 1896.

Pagello dit :

« George Sand buvait beaucoup de thé pour s'exciter au travail... »

Ce disant, le vieillard se penche vers une armoire vitrée, à laquelle son fauteuil se trouve adossé, en retire une tasse à larges bords, de contours élégants, munie de sa soucoupe, d'une profondeur inusitée. Cette tasse présente cette particularité qu'elle semble être d'étain fin, alors qu'au toucher il est aisé de reconnaître que la matière qui la constitue est une poterie vernissée, une de ces terres à reflets stannifères comme on en fabrique, nous a-t-on assuré depuis, dans les environs de Venise.

Après l'avoir considérée avec attention, nous la restituons à M. Pagello, qui nous prie de la conserver, en souvenir de notre entrevue.

« De tout le service, il ne me reste plus que quatre tasses », nous dit le vieillard, qui veut sans doute nous témoigner de la sorte quelle valeur il attache à son cadeau ; nous l'en remercions d'autant plus vivement et le prions, pour mettre le comble à sa gracieuseté, d'accompagner son don de quelques lignes qui lui serviront comme de certificat d'origine.

D'une écriture un peu tremblée, le docteur Pagello trace ces caractères :

*« All' Egregio D<sup>r</sup> Cabanès.*

*In memoria della visita che mi faceste oggi, a Belluno, vi offro*

*questa tazza, nella quale molte volte la Sand ha bevuto il the quando abitata con me a Venezia.*

*Pietro Pagello. Belluno, 4 settembre 1896. »*

Ce qu'il est aisé de traduire :

« En souvenir de la visite que vous m'avez faite ici, à Bellune, je vous offre cette tasse, dans laquelle bien des fois la Sand a bu le thé, quand elle habitait avec moi à Venise.

PIETRO PAGELLO. Bellune, 4 septembre 1896. »

On peut penser que le service avait six tasses, que l'on conserva avec soin, mais dont l'une aura pu périr par un accident, bien naturel en soixante ans. La seconde a été donnée au docteur Cabanès. Il en reste trois à Bellune. Pourquoi la sixième et dernière n'aurait-elle pas eu le sort marqué par l'auteur de la *Confession d'un enfant du siècle* : « Je la lançai sur le carreau. Elle s'y brisa en mille pièces, que j'écrasai à coups de talon » ?

## IV

# Un témoignage de Buloz

« Le livre de M<sup>me</sup> Pailleron a apporté une autre confirmation précieuse... »

Page 160.

Pour écrire l'intéressant et spirituel chapitre « Elle et Lui » dans son livre sur *La Vie littéraire sous Louis-Philippe*, madame Marie-Louise Pailleron a tiré des archives de son grand-père François Buloz une pièce qui mettra désormais en fuite les principales obscurités du sujet et qui dispensera tout à fait des prudences critiques observées par nous jusqu'ici. M. René Doumic en avait donné, dès 1909, dans sa *George Sand*, une partie, dont l'importance m'avait échappé faute d'explications circonstanciées. Le récit de madame Marie-Louise Pailleron fait valoir le document en le replaçant dans son cadre originel. Les feuilles qu'on va lire ont passé de François Buloz aux deux générations de ses héritières : 1<sup>o</sup> la collaboratrice de la *Revue des deux mondes* ; 2<sup>o</sup> sa mère qui était toute jeune du vivant de nos personnages, grande enfant sans indulgence qui battait froid à madame Sand et à qui George surprise et piquée se laissa aller à dire un jour : « Ah ! je comprends... on vous a parlé de moi... » Elle ajouta : « Plus tard vous comprendrez », Ou : « vous absoudrez ».

Dans la partie du document que madame Marie-Louise Pailleron a publiée pour la première fois, un trait nouveau est rapporté, fort croyable. Nous ne connaissions guère les reproches et les plaintes d'Alfred de Musset retour de Venise que par des témoins suspects, peu consistants, d'une amitié trop passionnée pour être impartiale. Tattet joua son rôle ; comment lui faire une confiance absolue ? Nous nous sommes aussi raisonnablement défiés de Paul de Musset. Le sérieux de Buloz, la précision de son esprit méthodique et net, la vive amitié qu'il garda assez longtemps aux deux partenaires permettent d'accepter son témoignage écrit et contemporain des événements.

Sa petite fille le présente en ces termes : « Si je parle ici, après tant d'autres, de cette aventure, c'est pour y ajouter un document intact : les

confidences que François Buloz reçut de Musset après son retour en France, et qu'il nota, assez curieusement, sur le dos d'une lettre d'Alfred de Vigny. Celle-ci porte le timbre de la poste : juin 1834. Cette lettre est sectionnée en deux parties ; l'une a été publiée déjà, l'autre, égarée, est restée inédite : elle est maintenant entre mes mains. »

La voici :

... à son retour au sujet des recherches qu'on avait faites pour retrouver le docteur. Comme on voit, la confiance avait disparu entre les deux amants : le soupçon tourmentait A. de M. ; souvent, il avait surpris des signes d'intelligence entre G. S. et le docteur ; il devinait jusqu'au moindre mouvement et ne ménageait pas S. « Tu es... lui dit-il un jour... »

(Ici, d'affreuses insultes que j'aime mieux ne pas reproduire<sup>80</sup>.)

... On se ferait difficilement une idée des cris et de la violence des apostrophes à de pareilles scènes. Mais ce qui faisait le plus grand tourment de G. Sand, c'était l'instinct, si profond avec lequel A. de Musset pénétrait le moindre signe, la moindre démarche. J'ai en horreur les hommes qui devinent tout, disait-elle. A. de Musset eut bien à souffrir pendant cette maladie ; souvent il surprenait des caresses dérobées, de tendres attouchements entre les nouveaux amants. Dès qu'il put se traîner, il se faisait presque porter à un café voisin, et abandonnait la place à l'amour naissant du docteur.

De pareils textes révélés sont la récompense de l'historien.

Mais voici mieux ou presque. C'est la seconde partie de la pièce. Elle se décompose en récit du matin et récit du soir.

Le récit du matin donne de l'épisode de la tasse de thé une version qui, d'après un pareil certificat d'origine, semble définitive :

Enfin, un matin à son lever, il découvrit dans une pièce voisine une table à thé servie encore, mais avec une seule tasse.

« Tu as donc pris le thé hier soir ?

— Oui, dit G. Sand, j'ai pris le thé avec le docteur.

— Ah ! comment cela se fait-il, il n'y a qu'une tasse ?

— On aura enlevé l'autre.

— Non, on n'a rien enlevé, vous avez bu dans la même tasse.

---

80. Reprenons le texte de Marie-Louise Pailleron, dans *François Buloz et ses amis, la vie littéraire sous Louis-Philippe, correspondances inédites*, Calmann-Lévy, 1919, p. 415 : « Tu es une catin, lui dit-il un jour ; tout mon regret, c'est de n'avoir pas mis vingt francs sur ta cheminée, le jour où je t'ai eue pour la première fois. » (N. D. É.)

— Quand cela serait ! Vous n'avez plus le droit de vous inquiéter de ces choses-là.

— J'en ai toujours le droit, puisque je passe encore pour votre amant. Vous devriez encore au moins me respecter, et puisque je pars dans trois jours, attendez ce départ qui vous mettra si à l'aise ! »

C'est la version même de la *Confession* avec quelques mots qui ajoutent un degré de vraisemblance trop absent du texte de l'épisode dans le roman.

Buloz a pris note ensuite du récit de la soirée. Ces lignes règlent une autre question de fait :

Le soir de cette scène A. de M. . . surprit G. S., accroupie sur le lit et écrivant une lettre.

« Que fais-tu là ?

— Je lis », et elle souffla la chandelle.

« Si tu lis, pourquoi éteindre la chandelle ?

— Elle s'est éteinte d'elle-même, rallume-la. »

A. de M. la ralluma en effet.

« Ah ! tu lis, dis-tu, et tu n'as pas de livre. Dis plutôt . . . que tu écris à ton amant. »

G. S. eut recours à ses cris ordinaires, elle voulut s'échapper de la maison, A. de M. la devina. Tu nourris une pensée horrible ; tu veux courir chez ton docteur, me faire passer pour fou, dire que je veux attenter à tes jours. Tu ne sortiras point, je veux te garantir d'une lâcheté. Si tu sors, je te plaquerai sur ta tombe une épitaphe à faire pâlir ceux qui la liront, lui a dit Alfred avec une horrible énergie. G. S. pleura et se plaignit ensuite de coliques.

« Je ne t'aime plus, disait Al. à G. S. C'est le moment de prendre ton poison ou de te jeter à l'eau . . . »

Aveu à Alfred de son secret sur le docteur ; rapprochement. — Départ d'Alfred. Lettres de G. S. tendres et enthousiastes.

Grâce à madame Pailleron, ceci vient combler une autre lacune de nos données et transformer une induction en certitude.

La vue que nous proposons de cette phase du drame de Venise n'était peut-être pas dépourvue de raison, ni de cohérence, ni même de plausibilité morale et les *Lettres d'un voyageur* y venaient corroborer nos soupçons par une attitude et une inflexion de George ; mais quoi que l'on pût dire, il y manquait le contrefort matériel d'un texte formel permettant d'attribuer à Musset l'appréhension cruelle de ce qu'il appelle la « pensée horrible » chez son amie.

Mon chapitre de San Servilio, a été écrit en quelque sorte, dans l'attente du rapport de Buloz : chapitre condamné à flotter entre ciel et terre,

hypothèse indécise tant que ce texte n'était pas découvert et communiqué ; chapitre enfin promu à la dignité de l'histoire moyennant quelques lignes d'une ancienne écriture presque effacée. La phrase : « Tu veux courir chez ton docteur et me faire passer pour fou » recueillie et notée en 1834 tranche à tout jamais le débat.

# Table des matières

<b>INTRODUCTION</b>	<b>5</b>
<b>Première partie — PERSONNAGES</b>	<b>11</b>
Elle	11
Lui	19
Eux	25
Le médecin de Venise	35
<b>Deuxième partie — TRAGÉDIE</b>	<b>43</b>
Témoignages	43
Imaginations	53
Les vit-il ?	57
<b>Troisième partie — COMÉDIE</b>	<b>69</b>
Industrie naissante de George	69
San Servilio	75
La culture d'un scrupule	81

Musset expie	87
Musset répare	91
<b>Quatrième partie — VÉRITÉ ET POÉSIE</b>	<b>101</b>
Les Retours	101
La haine et le pardon	115
<b>Conclusion — L'AMOUR ROMANTIQUE</b>	<b>129</b>
<b>APPENDICE PREMIER</b>	<b>137</b>
Préface de l'édition de 1916	137
Note de 1919	159
<b>APPENDICE SECOND</b>	<b>165</b>
I — Le premier incident	165
II — Autre incident — le drame lyrique	171
III — La tasse de thé du docteur Cabanès	177
IV — Un témoignage de Buloz	179